UN HIVER

AU

MIDI DE L'EUROPE.

DERNIÈRE PARTIE.[1]

Nous partîmes pour Valldemosa, vers la mi-décembre, par une matinée sereine, et nous allâmes prendre possession de notre chartreuse au milieu d'un de ces beaux rayons de soleil d'automne qui allaient devenir de plus en plus rares pour nous. Après avoir traversé les plaines fertiles d'Establiments, nous atteignîmes ces vagues terrains, tantôt boisés, tantôt secs et pierreux, tantôt humides et frais, et partout cahotés de mouvemens abrupts, qui ne ressemblent à rien. Nulle part, si ce n'est en quelques vallées des Pyrénées, la nature ne s'était montrée à moi aussi libre dans ses allures que sur ces bruyères de Majorque, espaces assez vastes, et qui portaient, dans mon esprit, un certain démenti à cette culture si parfaite à laquelle les Majorquins se vantent d'avoir soumis tout leur

(1) Voyez les livraisons des 15 janvier et 15 février.

territoire. Je ne songeais pourtant pas à leur en faire un reproche, car rien n'est plus beau que ces terrains négligés qui produisent tout ce qu'ils veulent, et qui ne se font faute de rien, arbres tortueux, penchés, échevelés; ronces affreuses, fleurs magnifiques; tapis de mousses et de joncs, capriers épineux, asphodèles délicates et charmantes; et toutes choses prenant là les formes qu'il plaît à Dieu, ravin, colline, sentier pierreux tombant tout à coup dans une carrière, chemin verdoyant s'enfonçant dans un ruisseau trompeur, prairie ouverte à tout venant et s'arrêtant bientôt devant une montagne à pic; puis des taillis semés de gros rochers qu'on dirait tombés du ciel, des chemins creux au bord du torrent entre des buissons de myrte et de chèvrefeuille; puis une ferme jetée comme une oasis au sein de ce désert, élevant son palmier comme une vigie pour guider le voyageur dans la solitude. La Suisse et le Tyrol n'ont pas eu pour moi cet aspect de création libre et primitive qui m'a tant charmé à Majorque. Il me semblait que, dans les sites les plus sauvages de ces montagnes, la nature, livrée à de trop rudes influences atmosphériques, n'échappait à la main de l'homme que pour recevoir du ciel de plus dures contraintes, et pour subir, comme une ame fougueuse livrée à elle-même, l'esclavage de ses propres déchiremens. A Majorque, elle fleurit sous les baisers d'un ciel ardent, et sourit sous les coups des tièdes bourrasques qui la rasent en courant les mers. La fleur couchée se relève plus vivace, le tronc brisé enfante de plus nombreux rejetons après l'orage; et quoiqu'il n'y ait point, à vrai dire, de lieux déserts dans cette île, l'absence de chemins frayés lui donne un air d'abandon ou de révolte qui doit la faire ressembler à ces belles savanes de la Louisiane, où, dans les rêves chéris de ma jeunesse, je suivais René en cherchant les traces d'Atala ou de Chactas.

Je suis bien sûr que cet éloge de Majorque ne plairait guère aux Majorquins, et qu'ils ont la prétention d'avoir des chemins très agréables. Agréables à la vue, je ne le nie pas; mais praticables aux voitures, vous allez en juger. La voiture *à volonté* du pays est la *tartane*, espèce de coucou-omnibus conduit par un cheval ou par un mulet, et sans aucune espèce de ressort; ou le *birlocho*, sorte de cabriolet à quatre places, portant sur son brancard comme la tartane, comme elle doué de roues solides, de ferrures massives, et garni à l'intérieur d'un demi-pied de bourre de laine. Une telle doublure vous donne bien un peu à penser, quand vous vous installez pour la première fois dans ce véhicule aux abords doucereux! Le

cocher s'assied sur une planchette qui lui sert de siége, les pieds écartés sur les brancards, et la croupe du cheval entre les jambes, de sorte qu'il a l'avantage de sentir non-seulement tous les cahots de sa brouette, mais encore tous les mouvemens de sa bête, et d'être ainsi en carrosse et à cheval en même temps. Il ne paraît point mécontent de cette façon d'aller, car il chante tout le temps, quelque effroyable secousse qu'il reçoive, et il ne s'interrompt que pour adresser à son cheval des juremens épouvantables, lorsque le pauvre animal hésite à se jeter dans quelque précipice, ou à grimper quelque muraille de rochers; car c'est ainsi qu'on se promène : ravins, torrens, fondrières, haies vives, fossés, se présentent en vain; on ne s'arrête pas pour si peu. Tout cela s'appelle, d'ailleurs, le chemin. Au départ, vous prenez cette course au clocher pour une gageure de mauvais goût, et vous demandez à votre guide quelle mouche le pique. — C'est le chemin, vous répond-il. — Mais cette rivière? — C'est le chemin. — Et ce trou profond? — Le chemin. — Et ce buisson aussi? — Toujours le chemin. — A la bonne heure! Alors vous n'avez rien de mieux à faire que de prendre votre parti, de bénir le matelas qui tapisse la caisse de la voiture et sans lequel vous auriez infailliblement les membres brisés, de remettre votre ame à Dieu, et de contempler le paysage en attendant la mort ou un miracle.

Et pourtant vous arrivez quelquefois sain et sauf, grace au peu de balancement de la voiture, à la solidité des jambes du cheval, et peut-être à l'incurie du cocher qui le laisse faire, se croise les bras, et fume tranquillement son cigare, tandis qu'une roue court sur la montagne, et une autre dans le ravin. On s'habitue très vite à un danger dont on voit les autres ne tenir aucun compte : pourtant le danger est fort réel. On ne verse pas toujours; mais, quand on verse, on ne se relève guère. M. Tastu avait éprouvé l'année précédente un accident de ce genre sur notre route d'Establiments, et il était resté pour mort sur la place. Il en a gardé d'horribles douleurs à la tête, qui ne refroidissent pourtant pas son désir de retourner à Majorque.

Les personnes du pays ont presque toutes une sorte de voiture, et les nobles ont de ces carrosses du temps de Louis XIV, à boîte évasée, quelques-uns à huit glaces, et dont les roues énormes bravent tous les obstacles. Quatre ou six fortes mules traînent légèrement ces lourdes machines mal suspendues, pompeusement disgracieuses, mais spacieuses et solides, dans lesquelles on franchit au galop et avec une incroyable audace les plus effrayans défilés, non sans en rappor-

ter quelques contusions, bosses à la tête, et tout au moins de fortes courbatures. Le grave Miguel de Vargas, auteur vraiment espagnol qui ne plaisante jamais, parle en ces termes de *los horrorosos caminos* de Mallorca : « En cuyo esencial ramo de policia no se puede pon-« derar bastantemente el abandono de esta Balear. El que llaman « camino es una cadena de precipicios intratables, y el transito desde « Palma hasta los montes de Galatzo presenta al infeliz pasagero la « muerte a cada paso, etc. »

Aux environs des villes, les chemins sont un peu moins dangereux; mais ils ont le grave inconvénient d'être resserrés entre deux murailles ou deux fossés qui ne permettent pas à deux voitures de se rencontrer. Le cas échéant, il faut dételer les bœufs de la charrette ou les chevaux de la voiture, et que l'un des deux équipages s'en aille à reculons, souvent pendant un long trajet. Ce sont alors d'interminables contestations pour savoir qui prendra ce parti; et, pendant ce temps, le voyageur, retardé, n'a rien de mieux à faire qu'à répéter la devise majorquine : *mucha calma,* pour son édification particulière.

Avec le peu de frais où se mettent les Majorquins pour entretenir leurs routes, ils ont l'avantage d'avoir de ces routes-là à discrétion. On n'a que l'embarras du choix. J'ai fait trois fois seulement la route de la Chartreuse à Palma, et réciproquement; six fois j'ai suivi une route différente, et six fois le *birlocho* s'est perdu et nous a fait errer par monts et par vaux, sous prétexte de chercher un septième chemin qu'il disait être le meilleur de tous, et qu'il n'a jamais trouvé.

De Palma à Valldemosa, on compte trois lieues, mais trois lieues mayorquines qu'on ne fait pas, en trottant bien, en moins de trois heures. On monte insensiblement pendant les deux premières; à la troisième on entre dans la montagne et on suit une rampe très unie (ancien travail des chartreux vraisemblablement), mais très étroite, horriblement rapide, et plus dangereuse que tout le reste du chemin. Là on commence à saisir le côté alpestre de Majorque; mais c'est en vain que les montagnes se dressent de chaque côté de la gorge, c'est en vain que le torrent bondit de roche en roche; c'est seulement dans le cœur de l'hiver que ces lieux prennent l'aspect sauvage que les Majorquins leur attribuent. Au mois de décembre, et malgré les pluies récentes, le torrent était encore un charmant ruisseau courant parmi des touffes d'herbes et de fleurs, la montagne était riante, et le vallon encaissé de Valldemosa s'ouvrit devant nous comme un jardin printanier.

Pour atteindre la Chartreuse, il faut mettre pied à terre; car aucune charrette ne peut gravir le chemin pavé qui y mène, chemin admirable à l'œil par son mouvement hardi, ses sinuosités parmi de beaux arbres, et les sites ravissans qui se déroulent à chaque pas, grandissant de beauté à mesure qu'on s'élève. Je n'ai rien vu de plus riant et de plus mélancolique en même temps que ces perspectives où le chêne vert, le caroubier, le pin, l'olivier, le peuplier et le cyprès marient leurs nuances variées en berceaux profonds, véritables abîmes de verdure, où le torrent précipite sa course sous des buissons d'une richesse somptueuse et d'une grace inimitable. Je n'oublierai jamais un certain détour de la gorge où, en se retournant, on distingue, au sommet d'un mont, une de ces jolies maisonnettes arabes que j'ai décrites, à demi cachée dans les raquettes de ses nopals, et un grand palmier qui se penche sur l'abîme en dessinant sa silhouette dans les airs. Quand la vue des boues et des brouillards de Paris me jette dans le spleen, je ferme les yeux et je revois, comme dans un rêve, cette montagne verdoyante, ces roches fauves et ce palmier solitaire perdu dans un ciel rose.

La chaîne de Valldemosa s'élève de plateaux en plateaux resserrés jusqu'à une sorte d'entonnoir entouré de hautes montagnes et fermé au nord par le versant d'un dernier plateau à l'entrée duquel repose le monastère. Les chartreux ont adouci, par un travail immense, l'âpreté de ce lieu romantique. Ils ont fait du vallon qui termine la chaîne un vaste jardin ceint de murailles qui ne gênent point la vue, et auquel une bordure de cyprès à forme pyramidale, disposés deux à deux sur divers plans, donne l'aspect *arrangé* d'un cimetière d'opéra. Ce jardin, planté de palmiers et d'amandiers, occupe tout le fond incliné du vallon, et s'élève en vastes gradins sur les premiers plans de la montagne. Au clair de la lune, et lorsque l'irrégularité de ces gradins est dissimulée par les ombres, on dirait d'un amphithéâtre taillé pour des combats de géans. Au centre et sous un groupe de beaux palmiers, un réservoir en pierre reçoit les eaux de source de la montagne, et les déverse aux plateaux inférieurs par des canaux en dalles, tout semblables à ceux qui arrosent les alentours de Barcelone. Ces ouvrages sont trop considérables et trop ingénieux pour n'être pas, à Majorque comme en Catalogne, un travail des Arabes. Ils parcourent tout l'intérieur de l'île, et ceux qui partent du jardin des chartreux, côtoyant le lit du torrent, portent à Palma une eau vive en toute saison.

La Chartreuse, située au dernier plan de ce col de montagnes, s'ouvre au nord sur une vallée spacieuse qui s'élargit et s'élève en

pente douce jusqu'à la côte escarpée dont la mer frappe et ronge la base. Un des bras de la chaîne s'en va vers l'Espagne, et l'autre vers l'orient. De cette Chartreuse pittoresque, on domine donc la mer des deux côtés. Tandis qu'on l'entend gronder au nord, on l'aperçoit comme une faible ligne brillante au-delà des montagnes qui s'abaissent et de l'immense plaine qui se déroule au midi; tableau sublime, encadré au premier plan par de noirs rochers couverts de sapins, au second par des montagnes au profil hardiment découpé et frangé d'arbres superbes, au troisième et au quatrième par des mamelons arrondis que le soleil couchant dore des nuances les plus chaudes, et sur la croupe desquels l'œil distingue encore, à une lieue de distance, la silhouette microscopique des arbres, fine comme l'antenne des papillons, noire et nette comme un trait de plume à l'encre de Chine sur un fond d'or étincelant. Ce fond lumineux, c'est la plaine; et à cette distance, lorsque les vapeurs de la montagne commencent à s'exhaler et à jeter un voile transparent sur l'abîme, on croirait que c'est déjà la mer. Mais la mer est encore plus loin, et, au retour du soleil, quand la plaine est comme un lac bleu, la Mediterranée trace une bande d'argent vif aux confins de cette perspective éblouissante. C'est une de ces vues qui accablent parce qu'elles ne laissent rien à désirer, rien à imaginer. Tout ce que le poète et le peintre peuvent rêver, la nature l'a créé en cet endroit. Ensemble immense, détails infinis, variété inépuisable, formes confuses, contours accusés, vagues profondeurs, tout est là, et l'art n'y peut rien ajouter. L'esprit ne suffit pas toujours à goûter et à comprendre l'œuvre de Dieu, et, s'il fait un retour sur lui-même, c'est pour sentir son impuissance à créer une expression quelconque de cette immensité de vie qui le subjugue et l'enivre. Je conseillerais aux gens que la vanité de l'art dévore, de bien regarder de tels sites et de les regarder souvent. Il me semble qu'ils y prendraient pour cet art divin qui préside à l'éternelle création des choses un certain respect qui leur manque, à ce que je m'imagine d'après l'emphase de leur forme. Quant à moi, je n'ai jamais mieux senti le néant des mots que dans ces heures de contemplation passées à la Chartreuse. Il me venait bien des élans religieux; mais il ne m'arrivait pas d'autre formule d'enthousiasme que celle-ci : Bon Dieu, béni sois-tu pour m'avoir donné de bons yeux!

Au reste, je crois que, si la jouissance accidentelle de ces spectacles sublimes est rafraîchissante et salutaire, leur continuelle possession est dangereuse. On s'habitue à vivre sous l'empire de la sensation, et la loi qui préside à tous les abus de la sensation, c'est l'énervement.

C'est ainsi que l'on peut s'expliquer l'indifférence des moines en général pour la poésie de leurs monastères, et celle des paysans et des pâtres pour la beauté de leurs montagnes.

Nous n'eûmes pas le temps de nous lasser de tout cela, car le brouillard descendait presque tous les soirs au coucher du soleil, et hâtait la chute des journées déjà si courtes que nous avions dans cet entonnoir. Jusqu'à midi, nous étions enveloppés dans l'ombre de la grande montagne de gauche, et à trois heures nous retombions dans l'ombre de celle de droite. Mais quels beaux effets de lumière nous pouvions étudier, lorsque les rayons obliques pénétrant par les déchirures des rochers, ou glissant entre les croupes des montagnes, venaient tracer des crêtes d'or et de pourpre sur nos seconds plans! Quelquefois nos cyprès, noirs obélisques qui servaient de repoussoir au fond du tableau, trempaient leurs têtes dans ce fluide embrasé; les régimes de dattes de nos palmiers semblaient des grappes de rubis, et une grande ligne d'ombre, coupant la vallée en biais, la partageait en deux zones, l'une inondée des clartés de l'été, l'autre bleuâtre et froide à la vue comme un paysage d'hiver.

La chartreuse de Valldemosa contenant tout juste, suivant la règle des chartreux, treize religieux y compris le supérieur, avait échappé au décret qui ordonna, en 1836, la démolition des monastères contenant moins de douze personnes en communauté; mais, comme toutes les autres, celle-là avait été dispersée et le couvent supprimé, c'est-à-dire considéré comme domaine de l'état. L'état majorquin, ne sachant comment utiliser ces vastes bâtimens, avait pris le parti, en attendant qu'ils achevassent de s'écrouler, de louer les cellules aux personnes qui voudraient les habiter. Quoique le prix de ces loyers fût d'une modicité extrême, les villageois de Valldemosa n'en avaient pas voulu profiter, peut-être à cause de leur extrême dévotion et du regret qu'ils avaient de leurs moines, peut-être aussi par effroi superstitieux : ce qui ne les empêchait pas de venir y danser dans les nuits du carnaval, comme je le dirai ci-après, mais ce qui leur faisait regarder de très mauvais œil notre présence irrévérencieuse dans ces murs vénérables. Cependant la Chartreuse était en grande partie habitée, durant les chaleurs de l'été, par les petits bourgeois palmesans qui viennent chercher, sur ces hauteurs et sous ces voûtes épaisses, un air plus frais que dans la plaine ou dans la ville. Mais aux approches de l'hiver le froid les en chassait, et, lorsque nous y demeurâmes, la Chartreuse avait pour tous habitans, outre moi et ma famille, le pharmacien, le sacristain, et la Maria-Antonia.

La Maria-Antonia était une sorte de femme de confiance qui était venue d'Espagne pour échapper, je crois, à la misère, et qui avait loué une cellule pour exploiter les hôtes passagers de la Chartreuse. Sa cellule était située à côté de la nôtre et nous servait de cuisine, tandis que la dame était censée nous servir de ménagère. C'était une ex-jolie femme, fine, proprette en apparence, doucereuse, se disant bien née, ayant de charmantes manières, un son de voix harmonieux, des airs patelins, et exerçant une sorte d'hospitalité fort singulière. Elle avait coutume d'offrir ses services aux arrivans, et de refuser d'un air outragé, et presqu'en se voilant la face, toute espèce de rétribution pour ses soins. Elle agissait ainsi, disait-elle, pour l'amour de Dieu, *por l'assistencia*, et dans le seul but d'obtenir l'amitié de ses voisins. Elle possédait, en fait de mobilier, un lit de sangles, une chaufferette ou brasero, deux chaises de paille, un crucifix, et quelques plats de terre. Elle mettait tout cela à votre disposition avec beaucoup de générosité, et vous pouviez installer chez elle votre servante et votre marmite. Mais aussitôt elle entrait en possession de tout votre ménage, et prélevait pour elle le plus pur de vos nippes et de votre dîner. Je n'ai jamais vu de bouche dévote plus friande, ni de doigts plus agiles pour puiser sans se brûler au fond des casseroles bouillantes, ni de gosier plus élastique pour avaler le sucre et le café de ses hôtes chéris à la dérobée, tout en fredonnant un cantique ou un bolero. C'eût été une chose curieuse et divertissante, si on eût pu être tout-à-fait désintéressé dans la question, que de voir cette bonne Antonia, et la Catalina, grande sorcière valldemosane qui nous servait de valet de chambre, et la *niña,* petit monstre ébouriffé qui nous servait de groom, aux prises toutes trois avec notre dîner. C'était l'heure de l'angelus, et ces trois chattes ne manquaient pas de le réciter, les deux vieilles en duo, faisant main basse sur tous les plats, et la petite répondant *amen*, tout en escamotant avec une dextérité sans égale quelque côtelette ou quelque fruit confit. C'était un tableau à faire et qui valait bien la peine qu'on feignît de ne rien voir; mais, lorsque les pluies interceptèrent fréquemment les communications avec Palma, et que les alimens devinrent rares, *l'assistencia* de la Maria-Antonia et de sa clique devint moins plaisante, et nous fûmes forcés de nous succéder, mes enfans et moi, dans le rôle de planton pour surveiller les vivres. Je me souviens d'avoir couvé, presque sous mon chevet, certains paniers de biscottes bien nécessaires au déjeuner du lendemain, et d'avoir plané comme un vautour sur certains plats de poisson, pour

écarter de nos fourneaux en plein vent ces petits oiseaux de rapine qui ne nous eussent laissé que les arêtes.

Le sacristain était un gros gars qui avait peut-être servi la messe aux chartreux dans son enfance, et qui désormais était dépositaire des clés du couvent. Il y avait une histoire scandaleuse sur son compte; il était atteint et convaincu d'avoir séduit et mis à mal une señorita qui avait passé quelques mois avec ses parens à la Chartreuse, et il disait pour s'excuser qu'il n'était chargé par l'état que de garder les vierges en peinture. Il n'était pas beau le moins du monde, mais il avait des prétentions au dandysme. Au lieu du beau costume demi-arabe que portent les gens de sa classe, il avait un pantalon européen et des bretelles qui certainement donnaient dans l'œil des filles de l'endroit. Sa sœur était la plus belle Majorquine que j'aie vue. Ils n'habitaient pas le couvent, ils étaient riches et fiers, et avaient une maison dans le village; mais ils faisaient leur ronde chaque jour et fréquentaient la Maria-Antonia, qui les invitait à manger notre dîner quand elle n'avait pas d'appétit.

Le pharmacien était un chartreux qui s'enfermait dans sa cellule pour reprendre sa robe jadis blanche et réciter tout seul ses offices en grande tenue. Quand on sonnait à sa porte pour lui demander de la guimauve ou du chiendent (les seuls spécifiques qu'il possédait), on le voyait jeter à la hâte son froc sous son lit, et apparaître en culotte noire, en bas et en petite veste, absolument dans le costume des opérateurs que Molière faisait donner en ballet dans ses intermèdes. C'était un vieillard très méfiant, ne se plaignant de rien, et priant peut-être pour le triomphe de don Carlos et le retour de la sainte inquisition, sans vouloir de mal à personne. Il nous vendait son chiendent à prix d'or, et se consolait par ces petits profits d'avoir été relevé de son vœu de pauvreté. Sa cellule était située bien loin de la nôtre, à l'entrée du monastère, dans une sorte de bouge dont la porte se dissimulait derrière un buisson de ricins et d'autres plantes médicinales de la plus belle venue. Caché là comme un vieux lièvre qui craint de mettre les chiens sur sa piste, il ne se montrait guère; et, si nous n'eussions été plusieurs fois le réclamer pour lui demander ses juleps, nous ne nous serions jamais douté qu'il y eût encore un chartreux à la Chartreuse.

Cette Chartreuse n'a rien de beau comme ornement d'architecture; mais c'est un assemblage de bâtimens très fortement et très largement construits. Avec une pareille enceinte et une telle masse de pierres de taille, il y aurait de quoi loger un corps d'armée; et pour-

tant cette vaste construction avait été élevée pour douze personnes. Rien que dans le nouveau cloître (car ce monastère se compose de trois chartreuses accolées l'une à l'autre à diverses époques), il y a douze cellules composées chacune de trois pièces spacieuses donnant sur un des côtés du cloître. Sur les deux faces latérales sont situées douze chapelles. Chaque religieux avait la sienne, dans laquelle il s'enfermait pour prier seul. Toutes ces chapelles sont diversement ornées, couvertes de dorures et de peintures du goût le plus grossier, avec des statues de saints en bois colorié, si horribles que je n'aurais pas trop aimé, je le confesse, à les rencontrer la nuit hors de leurs niches. Le pavé de ces oratoires est formé de faïences émaillées et disposées en divers dessins de mosaïque d'un très bel effet. Le goût arabe règne encore en ceci, et c'est le seul bon goût dont la tradition ait traversé les siècles à Majorque. Enfin chacune de ces chapelles est munie d'une fontaine et d'une conque en beau marbre du pays, chaque chartreux étant tenu de laver tous les jours son oratoire. Il règne dans ces pièces voûtées, sombres et carrelées d'émail, une fraîcheur qui pouvait bien faire des longues heures de la prière une sorte de volupté dans les jours brûlans de la canicule.

La quatrième face du nouveau cloître, au centre duquel règne un petit préau planté symétriquement de buis qui n'ont pas encore tout-à-fait perdu les formes pyramidales imposées par le ciseau des moines, est parallèle à une jolie église dont la fraîcheur et la propreté contrastent avec l'abandon et la solitude du monastère. Nous espérions y trouver des orgues; nous avions oublié que la règle des chartreux supprimait toute espèce d'instrumens de musique, comme un vain luxe et un plaisir des sens. L'église se compose d'une seule nef pavée en belles faïences très finement peintes, à bouquets de fleurs artistement disposées comme sur un tapis. Les lambris boisés, les confessionnaux et les portes sont d'une grande simplicité; mais la perfection de leurs nervures et la netteté d'un travail sobrement et délicatement orné attestent une habileté dans la main-d'œuvre qu'on ne trouve plus en France dans les ouvrages de menuiserie. Malheureusement cette exécution consciencieuse est perdue aussi à Majorque. Il n'y a dans toute l'île, m'a dit M. Tastu, que deux ouvriers qui aient conservé cette profession à l'état d'art. Le menuisier que nous employâmes à la Chartreuse était certainement un artiste, mais seulement en musique et en peinture. Étant venu un jour dans notre cellule pour y poser quelques rayons de bois blanc, il regarda tout notre petit bagage d'artistes avec cette curiosité naïve et indis-

crète que j'avais remarquée autrefois chez les Grecs esclavons. Les esquisses que mon fils avait faites d'après des dessins de Goya représentant des moines en goguette, et dont il avait orné les murs de notre chambre, le scandalisèrent un peu; mais, ayant aperçu la *Descente de Croix* gravée d'après Rubens, il resta long-temps absorbé dans une contemplation étrange. Nous lui demandâmes ce qu'il en pensait. « Il n'y a rien dans toute l'île de Majorque, nous répondit-il dans son patois, d'aussi beau et d'aussi *naturel.* » Ce mot de *naturel* dans la bouche d'un paysan qui avait la chevelure et les manières d'un sauvage nous frappa beaucoup. Le son du piano et le jeu de l'artiste le jetaient dans une sorte d'extase. Il abandonnait son travail et venait se placer derrière la chaise de l'exécutant, la bouche entr'ouverte et les yeux hors de la tête. Ces instincts élevés ne l'empêchaient pas d'être voleur comme tous les paysans majorquins le sont avec les étrangers, et cela sans aucune espèce de scrupule, quoiqu'ils soient d'une loyauté religieuse, dit-on, dans les rapports qu'ils ont entre eux. Il demandait de son travail un prix fabuleux, et il portait les mains avec convoitise sur tous les petits objets d'industrie française que nous avions apportés pour notre usage. J'eus bien de la peine à sauver de ses larges poches les pièces de mon nécessaire de toilette. Ce qui le tentait le plus, c'était un verre de cristal taillé, ou peut-être la brosse à dents qui s'y trouvait, et dont certainement il ne comprenait pas la destination. Cet homme avait les besoins d'art d'un Italien et les instincts de rapine d'un Malais ou d'un Caffre.

Cette digression ne me fera pas oublier de mentionner le seul objet d'art que nous trouvâmes à la Chartreuse. C'était une statue de saint Bruno en bois peint, placée dans l'église. Le dessin et la couleur en étaient remarquables; les mains, admirablement étudiées, avaient un mouvement d'invocation pieuse et déchirante; l'expression de la tête était vraiment sublime de foi et de douleur. Et pourtant c'était l'œuvre d'un ignorant, car la statue placée en regard, et exécutée par le même artiste, était pitoyable sous tous les rapports; mais il avait eu, en créant saint Bruno, un éclair d'inspiration, un élan d'exaltation religieuse peut-être, qui l'avait élevé au-dessus de lui-même. Je doute que jamais le saint fanatique de Grenoble ait été compris et rendu avec un sentiment aussi profond et aussi ardent. C'était la personnification de l'ascétisme chrétien. Mais, à Majorque même, l'emblème de cette philosophie du passé est debout dans la solitude.

L'ancien cloître, qu'il faut traverser pour entrer dans le nouveau, communique à celui-ci par un détour fort simple que, grace à mon peu de mémoire locale, je n'ai jamais pu retrouver sans me perdre préalablement dans le troisième cloître. Ce troisième bâtiment, que je devrais appeler le premier parce qu'il est le plus ancien, est aussi le plus petit. Il présente un coup d'œil charmant. Le préau qu'il embrasse de ses murailles brisées, est l'ancien cimetière des moines. Aucune inscription ne distingue ces tombes que le chartreux creusait durant sa vie, et où rien ne devait disputer sa mémoire au néant de la mort. Les sépultures sont à peine indiquées par le renflement des touffes de gazon. M. Laurens a retracé la physionomie de ce cloître dans un joli dessin, où j'ai retrouvé, avec un plaisir incroyable, le petit puits à gable aigu, les fenêtres à croix de pierre où se suspendent en festons toutes les herbes vagabondes des ruines, et les grands cyprès verticaux qui s'élèvent la nuit comme des spectres noirs autour de la croix de bois blanc. Je suis fâché qu'il n'ait pas vu la lune se lever derrière la belle montagne de grès couleur d'ambre qui domine ce cloître, et qu'il n'ait pas mis au premier plan un vieux laurier au tronc énorme et à la tête desséchée qui n'existait peut-être déjà plus lorsqu'il visita la Chartreuse. Mais j'ai retrouvé dans son dessin et dans son texte une mention honorable pour le beau palmier nain (*chamærops*) que j'ai défendu contre l'ardeur naturaliste de mes enfans, et qui est peut-être un des plus vigoureux de l'Europe dans son espèce.

Autour de ce petit cloître sont disposées les anciennes chapelles des chartreux du XVe siècle. Elles sont hermétiquement fermées, et le sacristain ne les ouvre à personne, circonstance qui piquait beaucoup notre curiosité. A force de regarder au travers des fentes, dans nos promenades, nous avons cru apercevoir de beaux débris de meubles et de sculptures en bois très anciennes. Il pourrait bien se trouver dans ces galetas mystérieux beaucoup de richesses enfouies dont personne à Majorque ne se souciera jamais de secouer la poussière.

Le second cloître a douze cellules et douze chapelles comme les autres. Ses arcades ont beaucoup de caractère dans leur délabrement. Elles ne tiennent plus à rien, et, quand nous les traversions le soir par un gros temps, nous recommandions notre ame à Dieu; car il ne passait pas d'ouragan sur la Chartreuse qui ne fît tomber un pan de mur, ou un fragment de voûte. Jamais je n'ai entendu le vent promener des voix lamentables et pousser des hurlemens

désespérés, comme dans ces galeries creuses et sonores. Le bruit des torrens, la course précipitée des nuages, la grande clameur monotone de la mer interrompue par le sifflement de l'orage, et les plaintes des oiseaux de mer qui passaient tout effarés et tout déroutés dans les rafales; puis, de grands brouillards qui tombaient tout à coup comme un linceul, et qui, pénétrant dans les cloîtres par les arcades brisées, nous rendaient invisibles et faisaient paraître la petite lampe que nous portions pour nous diriger, comme un esprit follet errant sous les galeries, et mille autres détails de cette vie cénobitique qui se pressent à la fois dans mon souvenir, tout cela faisait bien de cette Chartreuse le séjour le plus romantique de la terre. Je n'étais pas fâché de voir en plein et en réalité une bonne fois ce que je n'avais vu qu'en rêve, ou dans les ballades à la mode, et dans l'acte des nonnes de *Robert-le-Diable*, à l'Opéra. Les apparitions fantastiques ne nous manquèrent même pas, comme je le dirai tout à l'heure; et, à propos de tout ce romantisme matérialisé qui posait devant moi, je n'étais pas sans faire quelques réflexions sur le romantisme en général.

A la masse de bâtimens que je viens d'indiquer, il faut joindre la partie réservée au supérieur, que nous ne pûmes visiter, non plus que bien d'autres recoins mystérieux; les cellules des frères convers, une petite église appartenant à l'ancienne Chartreuse, et plusieurs autres constructions destinées aux personnes de marque qui y venaient faire des retraites ou accomplir des dévotions pénitentiaires; plusieurs petites cours entourées d'étables pour le bétail de la communauté, des logemens pour la nombreuse suite des visiteurs; enfin, tout un phalanstère, comme on dirait aujourd'hui, sous l'invocation de la Vierge et de saint Bruno. Quand le temps était trop mauvais pour nous empêcher de gravir la montagne, nous faisions notre promenade à couvert dans le couvent, et nous en avions pour plusieurs heures à explorer l'immense manoir. Je ne sais quel attrait de curiosité me poussait à surprendre dans ces murs abandonnés le secret intime de la vie monastique. Sa trace était si récente, que je croyais toujours entendre le bruit des sandales sur le pavé et le murmure de la prière sous les voûtes des chapelles. Dans nos cellules, des oraisons latines imprimées et collées sur les murs, jusque dans des réduits secrets où je n'aurais jamais imaginé qu'on allât dire des *oremus*, étaient encore lisibles. Un jour que nous allions à la découverte dans des galeries supérieures, nous trouvâmes devant nous une jolie tribune, d'où nos regards plongèrent dans une grande et belle chapelle, si meublée

et si bien rangée, qu'on l'eût dite abandonnée de la veille. Le fauteuil du supérieur était encore à sa place, et l'ordre des exercices religieux de la semaine, affiché dans un cadre de bois noir, pendait de la voûte au milieu des stalles du chapitre. Chaque stalle avait une petite image de saint collée au dossier, probablement le patron de chaque religieux. L'odeur d'encens dont les murs avaient été si long-temps imprégnés n'était pas encore tout-à-fait dissipée. Les autels étaient parés de fleurs desséchées, et les cierges à demi consumés se dressaient encore dans leurs flambeaux. L'ordre et la conservation de ces objets contrastaient avec les ruines du dehors, la hauteur des ronces qui envahissaient les fenêtres, et les cris des polissons qui jouaient aux petits palets dans les cloîtres avec des fragmens de mosaïque.

Quant à mes enfans, l'amour du merveilleux les portait bien plus vivement encore à ces explorations enjouées et passionnées. Certainement, ma fille s'attendait à trouver quelque palais de fée rempli de merveilles dans les greniers de la Chartreuse, et mon fils espérait découvrir la trace de quelque drame terrible et bizarre enfoui sous les décombres. J'étais souvent effrayé de les voir grimper comme des chats sur des planches déjetées et sur des terrasses tremblantes; et quand, me devançant de quelques pas, ils disparaissaient dans un tournant d'escalier en spirale, je m'imaginais qu'ils étaient perdus pour moi, et je doublais le pas avec une sorte de terreur où la superstition entrait peut-être bien pour quelque chose.

Car, on s'en défendrait en vain, ces demeures sinistres, consacrées à un culte plus sinistre encore, agissent quelque peu sur l'imagination, et je défierais le cerveau le plus calme et le plus froid de s'y conserver long-temps dans un état de parfaite santé. Ces petites peurs fantastiques, si je puis les appeler ainsi, ne sont pas sans attrait; elles sont pourtant assez réelles pour qu'il soit nécessaire de les combattre en soi-même. J'avoue que je n'ai guère traversé le cloître le soir sans une certaine émotion mêlée d'angoisse et de plaisir, que je n'aurais pas voulu laisser paraître devant mes enfans, dans la crainte de la leur faire partager. Ils n'y paraissaient cependant pas disposés, et ils couraient volontiers au clair de la lune sous ces arceaux rompus qui vraiment avaient l'air d'appeler les danses du sabbat. Je les ai conduits plusieurs fois, vers minuit, dans le cimetière. Cependant je ne les laissai plus sortir seuls, le soir, après que nous eûmes rencontré un grand vieillard qui se promenait parfois dans les ténèbres. C'était un ancien serviteur ou client de la communauté, à qui le vin et la dévotion faisaient souvent partir la cervelle. Lorsqu'il

était ivre, il venait errer dans les cloîtres, frapper aux portes des cellules désertes avec un grand bourdon de pèlerin, où était suspendu un long rosaire, appelant les moines dans ses déclamations avinées, et priant d'une voix lugubre devant les chapelles. Comme il voyait un peu de lumière s'échapper de notre cellule, c'était là surtout qu'il venait rôder avec des menaces et des juremens épouvantables. Il entrait chez la Maria-Antonia qui en avait grand' peur, et, lui faisant de longs sermons entrecoupés de jurons cyniques, il s'installait auprès de son brasero jusqu'à ce que le sacristain vînt l'en arracher à force de politesses et de ruses; car le sacristain n'était pas très brave, et craignait de s'en faire un ennemi. Notre homme venait alors frapper à notre porte à des heures indues, et, quand il était fatigué d'appeler en vain le père Nicolas, qui était son idée fixe, il se laissait tomber aux pieds de la madone dont la niche était située à quelques pas de notre porte, et s'y endormait, son couteau ouvert dans une main, et son chapelet dans l'autre. Son tapage ne nous inquiétait guère, parce que ce n'était point un homme à se jeter sur les gens à l'improviste. Comme il s'annonçait de loin par ses exclamations entrecoupées et le bruit de son bâton sur le pavé, on avait le temps de battre en retraite devant cet animal sauvage, et la double porte en plein chêne de notre cellule eût pu soutenir un siége autrement formidable; mais cet assaut obstiné pendant que nous avions un malade accablé, auquel il disputait quelques heures de repos, n'était pas toujours comique. Il fallait le subir pourtant avec *mucha calma*, car nous n'eussions certes reçu aucune protection de la police de l'endroit; nous n'allions point à la messe, et notre ennemi était un saint homme qui n'en manquait aucune.

Un soir, nous eûmes une alerte et une apparition d'un autre genre, que je n'oublierai jamais. Ce fut d'abord un bruit inexplicable et que je ne pourrais comparer qu'à des milliers de sacs de noix roulant avec continuité sur un parquet. Nous nous hâtâmes de sortir dans le cloître, pour voir ce que ce pouvait être. Le cloître était désert et sombre comme à l'ordinaire; mais le bruit se rapprochait toujours sans interruption, et bientôt une faible clarté blanchit la vaste profondeur des voûtes. Peu à peu elles s'éclairèrent du feu de plusieurs torches, et nous vîmes apparaître, dans la vapeur rouge qu'elles répandaient, un bataillon d'êtres abominables à Dieu et aux hommes. Ce n'était rien moins que Lucifer en personne accompagné de toute sa cour, un maître diable tout noir, cornu, avec la face couleur de sang, et autour de lui un essaim de diablotins avec des têtes d'oiseau, des

queues de cheval, des oripeaux de toutes couleurs, et des diablesses ou des bergères, en habits blancs et roses, qui avaient l'air d'être enlevées par ces vilains gnomes. Après les confessions que je viens de faire, je puis avouer que pendant une ou deux minutes, et même encore un peu de temps après avoir compris ce que c'était, il me fallut un certain effort de volonté pour tenir ma lampe élevée au niveau de cette laide mascarade, à laquelle l'heure, le lieu et la clarté des torches donnaient une apparence vraiment surnaturelle. C'étaient des gens du village, riches fermiers et petits bourgeois, qui fêtaient le mardi gras et venaient établir leur bal rustique dans la cellule de Maria-Antonia. Le bruit étrange qui accompagnait leur marche était celui des castagnettes, dont plusieurs gamins, couverts de masques sales et hideux, jouaient en même temps, et non sur un rhythme coupé et mesuré, comme en Espagne, mais avec un roulement continu semblable à celui du tambour battant aux champs. Ce bruit, dont ils accompagnent leurs danses, est si sec et si âpre, qu'il faut du courage pour le supporter un quart d'heure. Quand ils sont en marche de fête, ils l'interrompent tout d'un coup, pour chanter à l'unisson une *coplita* sur une phrase musicale qui recommence toujours et semble ne finir jamais; puis les castagnettes reprennent leur roulement qui dure trois ou quatre minutes. Rien de plus sauvage que cette manière de se réjouir en se brisant le tympan avec le claquement du bois. La phrase musicale, qui n'est rien par elle-même, prend un grand caractère jetée ainsi à de longs intervalles, et par ces voix qui ont aussi un caractère très particulier. Elles sont voilées dans leur plus grand éclat et traînantes dans leur plus grande animation. Je m'imagine que les Arabes chantaient ainsi, et M. Tastu, qui a fait des recherches à cet égard, s'est convaincu que les principaux rhythmes majorquins, leurs fioritures favorites, que leur manière en un mot, est de type et de tradition arabe (1).

Quand tous ces diables furent près de nous, ils nous entourèrent avec beaucoup de douceur et de politesse, car les Majorquins n'ont rien de farouche ni d'hostile, en général, dans leurs manières. Le

(1) Lorsque nous allions de Barcelone à Palma, par une nuit tiède et sombre, éclairée seulement par une phosphorescence extraordinaire dans le sillage du navire, tout le monde dormait à bord, excepté le timonier, qui, pour résister au danger d'en faire autant, chanta toute la nuit, mais d'une voix si douce et si ménagée, qu'on eût dit qu'il craignait d'éveiller les hommes de quart, ou qu'il était à demi endormi lui-même. Nous ne nous lassâmes point de l'écouter, car son chant était des plus étranges. Il suivait un rhythme et des modulations en dehors de toutes nos

roi Belzébuth daigna m'adresser la parole en espagnol, et me dit qu'il était avocat. Puis il essaya, pour me donner une plus haute idée encore de sa personne, de me parler en français; et, voulant me demander si je me plaisais à la Chartreuse, il traduisit le mot espagnol *cartuxa* par le mot français *cartouche*, ce qui ne laissait pas de faire un léger contre-sens. Mais le diable majorquin n'est pas forcé de parler toutes les langues.

Leur danse n'est pas plus gaie que leur chant. Nous les suivîmes dans la cellule de Maria-Antonia, qui était décorée de petites lanternes de papier suspendues, en travers de la salle, à des guirlandes de lierre; l'orchestre, composé d'une grande et d'une petite guitare, d'une espèce de violon aigu et de trois ou quatre paires de castagnettes, commença à jouer les jotas et les fandangos indigènes, qui ressemblent à ceux de l'Espagne, mais dont le rhythme est plus original et le tour plus hardi encore. Cette fête était donnée en l'honneur de Rafaël Torres, un riche tenancier du pays, qui s'était marié peu de jours auparavant avec une assez belle fille. Le nouvel époux fut le seul homme condamné à danser presque toute la soirée, face à face avec une des femmes qu'il allait inviter tour à tour. Pendant ce duo, toute l'assemblée, grave et silencieuse, était assise par terre, accroupie à la manière des Orientaux et des Africains, l'alcade lui-même, avec sa cape de moine et son grand bâton noir à tête d'argent. Les boleros majorquins ont la gravité des ancêtres, et point de ces graces profanes qu'on admire en Andalousie. Hommes et femmes se tiennent les bras étendus et immobiles, les doigts roulant avec précipitation et continuité sur les castagnettes. Le beau Rafaël dansait pour l'acquit de sa conscience. Quand il eut fait sa corvée, il alla s'asseoir en chien comme les autres, et les malins de l'endroit vinrent briller à leur tour. Un jeune gars, mince comme une guêpe, fit l'admiration universelle par la raideur de ses mouvemens et des sauts sur place qui ressemblaient à des bonds galvaniques, sans éclairer sa figure du moindre éclair de gaieté. Un gros laboureur, très coquet et très suffisant, voulut passer la jambe et arrondir les bras à la manière espagnole; il fut bafoué, et il le méritait bien, car c'était

habitudes, et semblait laisser aller sa voix au hasard, comme la fumée du bâtiment, emportée et balancée par la brise. C'était une rêverie plutôt qu'un chant, une sorte de divagation nonchalante de la voix, où la pensée avait peu de part, mais qui suivait le balancement du navire, le faible bruit du remou, et ressemblait à une improvisation vague, renfermée pourtant dans des formes douces et monotones. Cette voix de la contemplation avait un grand charme.

la plus risible caricature qu'on pût voir. Ce bal rustique nous eût long-temps captivés, n'était l'odeur d'huile rance et d'ail qu'exhalaient ces messieurs et ces dames, et qui prenait réellement à la gorge. Les déguisemens de carnaval avaient moins d'intérêt pour nous que les costumes indigènes; ceux-là sont très élégans et très gracieux. Les femmes portent une sorte de guimpe blanche en dentelle ou en mousseline, appelée *rebozillo*, composée de deux pièces superposées, une qui est attachée sur la tête un peu en arrière, passant sous le menton comme une guimpe de religieuse, et qui se nomme *rebozillo en amount*, et l'autre qui flotte en pèlerine sur les épaules, et se nomme *rebozillo en volant;* les cheveux sont séparés en bandeaux lissés sur le front, et sont attachés derrière pour retomber en une grosse tresse qui sort du rebozillo, flotte sur le dos et se relève sur le côté, passée dans la ceinture. En négligé de la semaine, la chevelure non tressée reste flottante sur le dos *en estoffade*. Le corsage en mérinos ou en soie noire, décolleté, à manches courtes, est garni, au-dessus du coude et sur les coutures du dos, de boutons de métal et de chaînes d'argent passées dans les boutons avec beaucoup de goût et de richesse. Elles ont la taille fine et bien prise, le pied très petit et chaussé avec recherche dans les jours de fête. Une simple villageoise a des bas à jour, des souliers de satin, une chaîne d'or au cou et plusieurs brasses de chaînes d'argent autour de la taille et pendantes à la ceinture. J'en ai vu beaucoup de fort bien faites, peu de jolies; leurs traits étaient réguliers comme ceux des Andalouses, mais leur physionomie plus candide et plus douce. Dans le canton de Soller, où je ne suis point allé, elles ont une grande réputation de beauté.

Les hommes que j'ai vus n'étaient pas beaux, mais ils le semblaient tous au premier abord, à cause du costume avantageux qu'ils portent. Il se compose, le dimanche, d'un gilet (*guarde-pits*) d'étoffe de soie bariolée, découpé en cœur et très ouvert sur la poitrine ainsi que la veste noire (*sayo*) courte et collante à la taille, comme un corsage de femme. Une chemise d'un blanc magnifique, attachée au cou et aux manches par un poignet brodé, laisse le cou libre et la poitrine couverte de beau linge, ce qui donne toujours un grand lustre à la toilette. Ils ont la taille serrée dans une ceinture de couleur et de larges caleçons bouffans comme les Turcs, en étoffes rayées, coton et soie, fabriquées dans le pays. Avec cela, ils ont des bas de fil blanc, noir ou fauve, et des souliers de peau de veau sans apprêt et sans teint. Le chapeau à larges bords, en poil de chat sauvage (*moxine*), avec des cordons et des glands noirs en fil de soie et d'or, nuit au

caractère oriental de cet ajustement. Dans les maisons, ils roulent autour de leur tête un foulard ou un mouchoir d'indienne en manière de turban, qui leur sied beaucoup mieux. L'hiver, ils ont souvent une calotte de laine noire qui couvre leur tonsure, car ils se rasent comme des prêtres le sommet de la tête, soit par mesure de propreté, et Dieu sait que cela ne sert pas à grand chose! soit par dévotion. Leur vigoureuse crinière bouffante, rude et crépue, flotte donc (autant que du crin peut flotter) autour de leur cou. Un trait de ciseau sur le front complète cette chevelure, taillée exactement à la mode du moyen-âge, et qui donne de l'énergie à toutes les figures.

Dans les champs, leur costume, plus négligé, est plus pittoresque encore. Ils ont les jambes nues ou couvertes de guêtres de cuir jaune jusqu'aux genoux, suivant la saison. Quand il fait chaud, ils n'ont pour tout vêtement que la chemise et le pantalon bouffant. Dans l'hiver, ils se couvrent ou d'une cape grise qui a l'air d'un froc de moine, ou d'une grande peau de chèvre d'Afrique, avec le poil en dehors. Quand ils marchent par groupes avec ces peaux fauves traversées d'une raie noire sur le dos, et tombant de la tête aux pieds, on les prendrait volontiers pour un troupeau marchant sur les pieds de derrière. Presque toujours, en se rendant aux champs ou en revenant à la maison, l'un d'eux marche en tête jouant de la guitare ou de la flûte, et les autres suivent en silence, emboîtant le pas, et baissant le nez d'un air plein d'innocence et de stupidité. Ils ne manquent pourtant pas de finesse, et bien sot qui se fierait à leur mine. Ils sont généralement grands, et leur costume, en les rendant très minces, les fait paraître plus grands encore. Leur cou, toujours exposé à l'air, est beau et vigoureux; leur poitrine, libre de gilets étroits et de bretelles, est ouverte et bien développée. Mais ils ont presque tous les jambes arquées. Nous avons cru observer que les vieillards et les hommes mûrs étaient, sinon beaux dans leurs traits, du moins graves et d'un type noblement accentué. Ceux-là ressemblent tous à des moines. La jeune génération nous a semblé commune et d'un type grivois, qui rompt tout à coup la filiation. Les moines auraient-ils cessé d'intervenir dans l'intimité domestique, depuis une vingtaine d'années seulement?

J'ai dit plus haut que je cherchais à surprendre le secret de la vie monastique dans ces lieux, où sa trace était encore si récente. Je n'entends point dire par là que je m'attendisse à découvrir des faits mystérieux, relatifs à la Chartreuse en particulier; mais je demandais à ces murs abandonnés de me révéler la pensée intime des reclus

silencieux qu'ils avaient, durant des siècles, séparés de la vie humaine. J'aurais voulu suivre le fil amoindri ou rompu de la foi chrétienne dans ces ames jetées là par chaque génération comme un holocauste à ce Dieu jaloux, auquel il avait fallu des victimes humaines aussi bien qu'aux dieux barbares. Enfin j'aurais voulu ranimer un chartreux du XV[e] siècle et un du XIX[e], pour comparer entre eux ces deux catholiques séparés dans leur foi, sans le savoir, par des abîmes, et demander à chacun ce qu'il pensait de l'autre. Il me semblait que la vie du premier était assez facile à reconstruire avec vraisemblance dans ma pensée. Je voyais ce chrétien du moyen-âge tout d'une pièce, fervent, sincère, brisé au cœur par le spectacle des guerres, des discordes et des souffrances de ses contemporains, fuyant cet abîme de maux et cherchant dans la contemplation ascétique à s'abstraire et à se détacher autant que possible d'une vie où la notion de la perfectibilité des masses n'était point accessible aux individus. Mais le chartreux du XIX[e] siècle, fermant les yeux à la marche devenue sensible et claire de l'humanité, indifférent à la vie des autres hommes, ne comprenant plus ni la religion, ni le pape, ni l'église, ni la société, ni lui-même, et ne voyant plus dans sa Chartreuse qu'une habitation spacieuse, agréable et sûre, dans sa vocation qu'une existence assurée, l'impunité accordée à ses instincts, et un moyen d'obtenir, sans mérite individuel, la déférence et la considération des dévots, des paysans et des femmes, celui-là je ne pouvais me le représenter aussi aisément. Je ne pouvais faire une appréciation exacte de ce qu'il devait avoir eu de remords, d'aveuglement, d'hypocrisie ou de sincérité. Il était impossible qu'il y eût une foi réelle à l'église romaine dans cet homme, à moins qu'il ne fût absolument dépourvu d'intelligence. Il était impossible aussi qu'il y eût un athéisme prononcé, car sa vie entière eût été un odieux mensonge, et je ne saurais croire à un homme complètement stupide ou complètement vil. C'est l'image de ses combats intérieurs, de ses alternatives de révolte et de soumission, de doute philosophique et de terreur superstitieuse, que j'avais devant les yeux comme un enfer; et plus je m'identifiais avec ce dernier chartreux qui avait habité ma cellule avant moi, plus je sentais peser sur mon imagination frappée ces angoisses et ces agitations que je lui attribuais.

Il suffisait de jeter les yeux sur les anciens cloîtres et sur la Chartreuse moderne pour suivre la marche des besoins de bien-être, de salubrité et même d'élégance, qui s'étaient glissés dans la vie de ces anachorètes, mais aussi pour signaler le relâchement des mœurs

cénobitiques, de l'esprit de mortification et de pénitence. Tandis que les anciennes cellules étaient sombres, étroites et mal closes, les nouvelles étaient aérées, claires et bien construites. Je ferai la description de celle que nous habitions pour donner une idée de l'austérité de la règle des chartreux, même éludée et adoucie autant que possible. Les trois pièces qui la composaient étaient spacieuses, voûtées avec élégance et aérées au fond par des rosaces à jour, toutes diverses et d'un très joli dessin. Ces trois pièces étaient séparées du cloître par un retour sombre et fermé d'un fort battant de chêne. Le mur avait trois pieds d'épaisseur. La pièce du milieu était destinée à la lecture, à la prière et à la méditation; elle avait pour tout meuble un large siége à prie-dieu et à dossier, de six ou huit pieds de haut, enfoncé et fixé dans la muraille. La pièce à droite de celle-ci était la chambre à coucher du chartreux; au fond était située l'alcôve, très basse et dallée en dessus comme un sépulcre. La pièce de gauche était l'atelier de travail, le réfectoire, le magasin du solitaire. Une armoire située au fond avait un compartiment de bois qui s'ouvrait en lucarne sur le cloître, et par où on lui faisait passer ses alimens. Sa cuisine consistait en deux petits fourneaux situés en dehors, mais non plus suivant la règle absolue, en plein air. Une voûte ouverte sur le jardin protégeait contre la pluie le travail culinaire du moine, et lui permettait de s'adonner à cette occupation un peu plus que le fondateur ne l'aurait voulu. D'ailleurs, une cheminée introduite dans cette troisième pièce annonçait bien d'autres relâchemens, quoique la science de l'architecte n'eût pas été jusqu'à rendre cette cheminée praticable. Tout l'appartement avait en arrière, à la hauteur des rosaces, un boyau long, étroit et sombre, destiné à l'aération de la cellule, et au-dessus un grenier pour serrer le maïs, les oignons, les fèves et autres frugales provisions d'hiver. Au midi, les trois pièces s'ouvraient sur un parterre dont l'étendue répétait exactement celle de la totalité de la cellule, qui était séparé des jardins voisins par des murailles de dix pieds, et s'appuyait sur une terrasse fortement construite, au-dessus d'un petit bois d'orangers, qui occupait ce gradin de la montagne. Le gradin inférieur était rempli d'un beau berceau de vignes, le troisième d'amandiers et de palmiers, et ainsi de suite jusqu'au fond du vallon, qui, ainsi que je l'ai dit, était un immense jardin. Chaque parterre de cellule avait sur toute sa longueur à droite un réservoir en pierres de taille, de trois à quatre pieds de large sur autant de profondeur, recevant, par des canaux pratiqués dans la balustrade de la terrasse, les eaux de la montagne, et

les déversant dans le parterre par une croix de pierre qui le coupait en quatre carrés égaux. Je n'ai jamais compris une telle provision d'eau pour abreuver la soif d'un seul homme, ni un tel luxe d'irrigation pour arroser un parterre de vingt pieds de diamètre. Si on ne connaissait l'horreur particulière des moines pour le bain et la sobriété des mœurs majorquines à cet égard, on pourrait croire que ces bons chartreux passaient leur vie en ablutions comme des prêtres indiens. Quant à ce parterre planté de grenadiers, de citronniers et d'orangers, entouré d'allées exhaussées en briques et ombragées, ainsi que le réservoir, de berceaux embaumés, c'était comme un beau salon de fleurs et de verdure, où le moine pouvait se promener à pied sec les jours humides, et rafraîchir ses gazons d'une nappe d'eau courante dans les jours brûlans, respirer au bord d'une belle terrasse le parfum des orangers, dont la cime touffue apportait sous ses yeux un dôme éclatant de fleurs et de fruits, et contempler, dans un repos absolu, le paysage à la fois austère et gracieux, mélancolique et grandiose dont j'ai parlé déjà; enfin cultiver pour la volupté de ses regards des fleurs rares et précieuses, cueillir pour étancher sa soif les fruits les plus beaux et les plus savoureux, écouter les bruits sublimes de la mer, contempler la splendeur des nuits d'été sous le plus beau ciel, et adorer l'Éternel dans le plus beau temple que jamais il ait ouvert à l'homme dans le sein de la nature.

Telles me parurent au premier abord les ineffables jouissances du chartreux; telles je me les promis à moi-même, en m'installant dans une de ces cellules qui semblaient avoir été disposées pour satisfaire les magnifiques caprices d'imagination ou de rêverie d'une phalange choisie de poètes et d'artistes. Mais, quand on se représente l'existence d'un homme sans intelligence et par conséquent sans rêverie et sans méditation, sans foi peut-être, c'est-à-dire sans enthousiasme et sans recueillement, enfouie dans cette cellule aux murs massifs, muets et sourds, soumise aux abrutissantes privations de la règle, et forcée d'en observer la lettre sans en comprendre l'esprit, condamnée à l'horreur de la solitude, réduite à n'apercevoir que de loin, du haut des montagnes, l'espèce humaine rampant au fond de la vallée, à rester éternellement étrangère à quelques autres ames captives, vouées au même silence, enfermées dans la même tombe, toujours voisines et toujours séparées, même dans la prière; enfin quand on se sent soi-même, être libre et pensant, conduit par sympathie à de certaines terreurs et à de certaines défaillances, tout cela redevient triste et sombre comme une vie de néant, d'erreur et d'im-

puissance. Alors on comprend l'ennui incommensurable de ce moine pour qui la nature a épuisé ses plus beaux spectacles, et qui n'en jouit pas, parce qu'il n'a point un autre homme à qui faire partager sa jouissance; la tristesse brutale de ce pénitent qui ne souffre plus que du froid et du chaud, comme un animal, comme une plante, et le refroidissement mortel de ce chrétien chez qui rien ne ranime et ne vivifie l'esprit d'ascétisme. Condamné à manger seul, à travailler seul, à souffrir et à prier seul, il ne doit plus avoir qu'un besoin, celui d'échapper à cette épouvantable claustration, et l'on m'a dit que les derniers chartreux s'en faisaient si peu faute, que certains d'entre eux s'absentaient des semaines et des mois entiers sans qu'il fût possible au prieur de les faire rentrer dans l'ordre.

Je crains bien d'avoir fait une longue et minutieuse description de notre Chartreuse, sans avoir donné la moindre idée de ce qu'elle eut pour nous d'enchanteur au premier abord, et de ce qu'elle perdit de poésie à nos yeux quand nous l'eûmes bien interrogée. J'ai cédé, comme je fais toujours, à l'ascendant de mes souvenirs, et, maintenant que j'ai tâché de communiquer mes impressions, je me demande pourquoi je n'ai pas pu dire en vingt lignes ce que j'ai dit en vingt pages, à savoir que le repos insouciant de l'esprit, et tout ce qui le provoque, paraissent délicieux à une ame fatiguée, mais qu'avec la réflexion ce charme s'évanouit. C'est qu'il n'appartient qu'au génie de tracer une vive et complète peinture en un seul trait de pinceau. Lorsque M. Lamennais visita les camaldules de Tivoli, il fut saisi du même sentiment, et il l'exprima en maître : « Nous arrivâmes chez eux, dit-il, à l'heure de la prière commune. Ils nous parurent tous d'un âge assez avancé, et d'une stature au-dessus de la moyenne. Rangés des deux côtés de la nef, ils demeurèrent après l'office à genoux, immobiles, dans une méditation profonde. On eût dit que déjà ils n'étaient plus de la terre; leur tête chauve ployait sous d'autres pensées et d'autres soucis; nul mouvement d'ailleurs, nul signe extérieur de vie; enveloppés de leur long manteau blanc, ils ressemblaient à ces statues qui prient sur les vieux tombeaux. Nous concevons très bien le genre d'attrait qu'a, pour certaines ames fatiguées du monde et désabusées de ses illusions, cette existence solitaire. Qui n'a point aspiré à quelque chose de pareil? Qui n'a pas plus d'une fois tourné ses regards vers le désert et rêvé le repos en un coin de la forêt, ou dans la grotte de la montagne, près de la source ignorée où se désaltèrent les oiseaux du ciel? Cependant telle n'est pas la vraie destinée de l'homme : il est né pour l'ac-

tion; il a sa tâche qu'il doit accomplir. Qu'importe qu'elle soit rude? n'est-ce point à l'amour qu'elle est proposée (1)? »

Cette courte page, si pleine d'images, d'aspirations, d'idées et de réflexions profondes, jetée comme par hasard au milieu du récit des explications de M. Lamennais avec le saint-siége, m'a toujours frappé, et je suis certain qu'un jour elle fournira à quelque grand peintre le sujet d'un tableau. D'un côté, les camaldules en prières, moines obscurs, paisibles, à jamais inutiles, à jamais impuissans, spectres affaissés, dernières manifestations d'un culte près de rentrer dans la nuit du passé, agenouillés sur la pierre du tombeau, froids et mornes comme elle; de l'autre, l'homme de l'avenir, le dernier prêtre, animé de la dernière étincelle du génie de l'église, méditant sur le sort de ces moines, les regardant en artiste, les jugeant en philosophe. Ici, les lévites de la mort immobiles sous leurs suaires; là, l'apôtre de la vie, voyageur infatigable dans les champs infinis de la pensée, donnant déjà un dernier adieu sympathique à la poésie du cloître, et secouant de ses pieds la poussière de la ville des papes, pour s'élancer dans la voie sainte de la liberté morale.

Je n'ai point recueilli d'autres faits historiques sur ma Chartreuse que celui de la prédication de saint Vincent Ferrier à Valldemosa, et c'est encore à M. Tastu que j'en dois la relation exacte. Cette prédication fut l'évènement important de Majorque en 1413, et il n'est pas sans intérêt d'apprendre avec quelle ardeur on désirait un missionnaire dans ce temps-là, et avec quelle solennité on le recevait.

« Dès l'année 1409, les Mallorquins, réunis en une grande assemblée, décidèrent qu'on écrirait à maître Vincent Ferrer, ou Ferrier, pour l'engager à venir prêcher à Mallorca. Ce fut don Louis de Prades, évêque de Mallorca, camerlingue du pape Benoît XIII (l'anti-pape Pierre de Luna), qui écrivit, en 1412, aux jurats de Valence une lettre pour implorer l'assistance apostolique de maître Vincent, et qui, l'année suivante, l'attendit à Barcelone et s'embarqua avec lui pour Palma. Dès le lendemain de son arrivée, le saint missionnaire commença ses prédications, et ordonna des processions de nuit. La plus grande sécheresse régnait dans l'île; mais, au troisième sermon de maître Vincent, la pluie tomba. Ces détails furent ainsi mandés au roi Ferdinand par son procureur-royal don Pedro de Casaldaguila :

« Très haut, très excellent prince et victorieux seigneur, j'ai l'honneur de vous annoncer que maître Vincent est arrivé dans cette cité

(1) *Affaires de Rome.*

le premier jour de septembre, et qu'il y a été solennellement reçu. Le samedi au matin, il a commencé à prêcher devant une foule immense, qui l'écoute avec tant de dévotion, que toutes les nuits on fait des processions dans lesquelles on voit des hommes, des femmes et des enfans se flageller. Et, comme depuis long-temps il n'était tombé de l'eau, le Seigneur Dieu, touché des prières des enfans et du peuple, a voulu que ce royaume, qui périssait par la sécheresse, vît tomber, dès le troisième sermon, une pluie abondante sur toute l'île, ce qui a beaucoup réjoui les habitans. — Que Notre-Seigneur Dieu vous aide longues années, très victorieux seigneur, et exhausse votre royale couronne. — Mallorca, 11 septembre 1413. »

« La foule, qui voulait entendre le saint missionnaire, croissait de telle façon que, ne pouvant l'admettre dans la vaste église du couvent de Saint-Dominique, on fut obligé de lui livrer l'immense jardin du couvent, en dressant des échafauds et abattant des murailles.

« Jusqu'au 3 octobre, Vincent Ferrier prêcha à Palma, d'où il partit pour visiter l'île. Sa première station fut à Valldemosa, dans le monastère qui devait le recevoir et le loger, et qu'il avait choisi sans doute en considération de son frère Boniface, général de l'ordre des chartreux. Le prieur de Valldemosa était venu le prendre à Palma, et voyageait avec lui.

« A Valldemosa plus encore qu'à Palma, l'église se trouva trop petite pour contenir la foule avide. Voici ce que rapportent les chroniqueurs :

« La ville de Valldemosa garde la mémoire du temps où saint Vincent Ferrier y sema la divine parole. Sur le territoire de ladite ville, se trouve une propriété qu'on appelle *Son Gual* (1); là se rendit le missionnaire, suivi d'une multitude infinie. Le terrain était vaste et uni; le tronc creusé d'un antique et immense olivier lui servit de chaire.

« Tandis que le saint prêchait du haut de l'olivier, la pluie vint à tomber en abondance. Le démon, promoteur des vents, des éclairs et du tonnerre, semblait vouloir forcer les auditeurs à quitter la place pour se mettre à l'abri, ce que faisaient déjà quelques-uns d'entre eux, lorsque Vincent leur commanda de ne pas bouger, se mit en prière, et à l'instant un nuage s'étendit comme un dais sur lui et sur ceux qui l'écoutaient, tandis que ceux qui étaient restés travaillant dans le champ voisin, furent obligés de quitter leur ouvrage.

« Le vieux tronc existait encore il n'y a pas un siècle, car nos ancêtres l'avaient religieusement conservé. Depuis, les héritiers de la

(1) *Son* signifie maison, propriété rurale, *villa*, en majorquin.

propriété de *Son Gual* ayant négligé de s'occuper de cet objet sacré, le souvenir s'en effaça. Mais Dieu ne voulut pas que la chaire rustique de saint Vincent fût à jamais perdue. Des domestiques de la propriété, ayant voulu faire du bois, jetèrent leur vue sur l'olivier et se mirent en devoir de le dépecer; mais les outils se brisaient à l'instant, et, comme la nouvelle en vint aux oreilles des anciens, on cria au miracle, et l'olivier sacré resta intact.

« Il arriva plus tard que cet arbre se fendit en trente-quatre morceaux; et, quoique à portée de la ville, personne n'osa y toucher, le respectant comme une relique.

« Cependant le saint prédicateur allait prêchant dans les moindres hameaux, guérissant et le corps et l'ame des malheureux. L'eau d'une fontaine qui coule dans les environs de Valldemosa était le seul remède ordonné par le saint. Cette fontaine ou source est connue encore sous le nom de *Sa bassa Ferrera*.

« Saint Vincent passa six mois dans l'île, d'où il fut rappelé par Ferdinand, roi d'Aragon, pour l'aider à éteindre le schisme qui désolait l'Occident. Le saint missionnaire prit congé des Mallorquins dans un sermon qu'il prêcha le 22 février 1414 à la cathédrale de Palma, et, après avoir béni son auditoire, il partit pour s'embarquer, accompagné des jurés, de la noblesse, et de la multitude du peuple, opérant bien des miracles, comme le racontent les chroniques, et comme la tradition s'en est perpétuée jusqu'à ce jour aux îles Baléares. »

Cette relation, qui ferait sourire Mlle Fanny Elssler, donne lieu à une remarque de M. Tastu, curieuse sous deux rapports : le premier, en ce qu'elle explique fort naturellement un des miracles de saint Vincent Ferrier; le second, en ce qu'elle confirme un fait important dans l'histoire des langues. Voici cette note :

« Vincent Ferrier écrivait ses sermons en latin, et les prononçait en langue limosine. On a regardé comme un miracle cette puissance du saint prédicateur qui faisait qu'il était compris de ses auditeurs, quoique leur parlant un idiome étranger. Rien n'est pourtant plus naturel, si on se reporte au temps où florissait maître Vincent. A cette époque, la langue romane des trois grandes contrées du nord, du centre et du midi était à peu de chose près la même; les peuples et les lettrés surtout s'entendaient très bien. Maître Vincent eut des succès en Angleterre, en Écosse, en Irlande, à Paris, en Bretagne, en Italie, en Espagne, aux îles Baléares; c'est que dans toutes ces con-

trées on comprenait, si on ne la parlait, une langue romane, sœur, parente ou alliée de la langue valencienne, la langue maternelle de Vincent Ferrier. D'ailleurs, le célèbre missionnaire n'était-il pas le contemporain du poète Chaucer, de Jean Froissart, de Christine de Pisan, de Boccace, d'Ausias-March et de tant d'autres célébrités européennes (1)? »

(1) Les peuples baléares parlent l'ancienne langue romane-limosine, cette langue que M. Raynouard, sans examen, sans distinction, a comprise dans la langue provençale.

De toutes les langues romanes, la mallorquine est celle qui a subi le moins de variations, concentrée qu'elle est dans ses îles, où elle est préservée de tout contact étranger.

Le languedocien, aujourd'hui même dans son état de décadence, le gracieux patois languedocien de Montpellier et de ses environs, est celui qui offre le plus d'analogie avec le mallorquin ancien et moderne. Cela s'explique par les fréquens séjours que les rois d'Aragon faisaient avec leur cour dans la ville de Montpellier. Pierre II, tué à Muret (1213) en combattant Simon de Montfort, avait épousé Marie, fille d'un comte de Montpellier, et eut de ce mariage Jacme Ier, dit *lo Conquistador*, qui naquit dans cette ville et y passa les premières années de son enfance.

Un des caractères qui distinguent l'idiome mallorquin des autres dialectes romans de la langue d'hoc, ce sont les articles de sa grammaire populaire, et, chose à remarquer, ces articles se trouvent pour la plupart dans la langue vulgaire de quelques localités de l'île de Sardaigne.

Indépendamment de l'article *lo* masculin, le, et *la* féminin, la, le mallorquin a les articles suivans :

MASCULIN. — Singulier : *So*, le; *sos*, les, au pluriel.
FÉMININ. — Singulier : *Sa*, la; *sas*, les, au pluriel.
MASCULIN ET FÉMININ. — Singulier : *Es*, le; *ets*, les, au pluriel.
MASCULIN. — Singulier : *En*, le; *na*, la, au fém. sing.; *nas*, les, au fém. plur.

Nous devons déclarer en passant que ces articles, quoique d'un usage antique, n'ont jamais été employés dans les instrumens qui datent de la conquête des Baléares par les Aragonais, c'est-à-dire que, dans ces îles comme dans les contrées italiques, deux langues régnaient simultanément, la rustique, *plebea*, à l'usage des peuples (celle-là change peu), et la langue académique littéraire, *aulica illustra*, que le temps, la civilisation ou le génie épurent ou perfectionnent.

Ainsi, aujourd'hui, le castillan est la langue littéraire des Espagnes; cependant chaque province a conservé pour l'usage journalier son dialecte spécial. A Mallorca, le castillan n'est guère employé que dans les circonstances officielles; mais dans la vie habituelle, chez le peuple comme chez les grands seigneurs, vous n'entendrez parler que le mallorquin. Si vous passez devant le balcon où une jeune fille, une Atlote (du mauresque *aila, lella*) arrose ses fleurs, c'est dans son doux idiome national que vous l'entendrez chanter :

Sas atlotes, tots *es* diumenges,
Quan no tenen res mes que fer,

Je ne puis continuer mon récit sans achever de compulser les annales dévotes de Valldemosa; car, ayant à parler de la piété fanatique des villageois avec lesquels nous fûmes en rapport, je dois mentionner la sainte dont ils s'enorgueillirent et dont ils nous ont montré la maison rustique.

« Valldemosa est aussi la patrie de Catalina Tomas, béatifiée en 1792

Van à regar *es* claveller,
Dihent-li : Veu ! jà que no menjes !

« Les jeunes filles, tous les dimanches,
« Lorsqu'elles n'ont rien de mieux à faire,
« Vont arroser le pot d'œillets,
« Et lui disent : Bois, puisque tu ne manges pas ! »

La musique qui accompagne les paroles de la jeune fille est rhythmée à la mauresque, dans un ton tristement cadencé qui vous pénètre et vous fait rêver.

Cependant la mère prévoyante qui a entendu la jeune fille ne manque pas de lui répondre :

Atlòtes, filau ! filau !
Que *sa* camya se riu ;
Y sino l'apadassau,
No v's arribar 'à *s*'estiu !

« Fillettes, filez ! filez !
« Car la chemise va s'usant ; (Littéralement, la chemise rit.)
« Et, si vous n'y mettez une pièce,
« Elle ne pourra vous durer jusqu'à l'été. »

Le mallorquin, surtout dans la bouche des femmes, a pour l'oreille des étrangers un charme particulier de suavité et de grace. Lorsqu'une Mallorquine vous dit ces paroles d'adieu, si doucement mélodieuses :

« Bona nit tengua ! *es* meu cò no basta per dl li : Adios ! »

« Bonne nuit ! mon cœur ne suffit pas à vous dire : Adieu ! »

il semble qu'on pourrait noter la molle cantilène comme une phrase musicale.

Après ces échantillons de la langue vulgaire mallorquine, je me permettrai de citer un exemple de l'ancienne langue académique. C'est le *Mercader mallorqui* (le marchand mallorquin), troubadour du XIVe siècle, qui chante les rigueurs de sa dame et prend ainsi congé d'elle :

Cercats d'uy may, jà siats bella e pros,
'quels vostres pres, e laus, e ris plesents;
Car vengut es *lo* temps que m'aurets mens.
No m' aucirà vostre 'sguard amoros,
Ne la semblança gaya;
Car trobat n'ay
Altra qui m'play,
Sol que lui playa !

par le pape Pie VI. La vie de cette sainte fille a été écrite plusieurs fois, et, en dernier lieu, par le cardinal Antonio Despuig. Elle offre plusieurs traits d'une gracieuse naïveté. Dieu, dit la légende, ayant favorisé sa servante d'une raison précoce, on la vit observer rigoureusement les jours de jeûne, bien avant l'âge où l'église les prescrit. Dès ses premiers ans elle s'abstint de faire plus d'un repas par jour. Sa dévotion à la passion du Rédempteur et aux douleurs de sa sainte mère était si fervente, que dans ses promenades elle récitait continuellement le rosaire, se servant, pour compter les *dizaines*, des feuilles des oliviers ou des lentisques. Son goût pour la retraite et les exercices religieux, son éloignement pour les bals et les divertissemens profanes, l'avaient fait surnommer la *viejecita*, la petite vieille. Mais sa solitude et son abstinence étaient récompensées par les visites des anges et de toute la cour céleste : Jésus-Christ, sa mère et les saints se faisaient ses domestiques; Marie la soignait dans ses maladies; saint Bruno la relevait dans ses chutes; saint Antoine l'accompagnait dans l'obscurité de la nuit, portant et remplissant sa cruche à la fontaine; sainte Catherine sa patrone accommodait ses

Altra, sens vos, per que l'in volray be,
E tindr' en car s'amor, que 'xi s'conve.

« Cherchez désormais, quoique vous soyez belle et noble,
« Ces mérites, ces louanges, ces sourires charmans qui
n'étaient que pour vous;
« Or, le temps est venu où vous m'aurez moins près de vous.
« Votre regard d'amour ne pourra plus me tuer,
« Ni votre feinte gaieté;
« Car j'en ai trouvé
« Une autre qui me plaît,
« Si je pouvais seulement lui plaire!
« Une autre, non plus vous, ce dont je lui saurai gré,
« De qui l'amour me sera cher : ainsi dois-je faire.

Les Mallorquins, comme tous les peuples méridionaux, sont naturellement musiciens et poètes, ou, comme disaient leurs ancêtres, troubadours, *trobadors*, ce que nous pourrions traduire par improvisateurs. L'île de Mallorca en compte encore plusieurs qui ont une réputation méritée, entre autres les deux qui habitent Soller.

C'est à ces *trobadors* que s'adressent ordinairement les amans heureux ou malheureux. Moyennant finance, et d'après les renseignemens qu'on leur a donnés, les troubadours vont sous les balcons des jeunes filles, à une heure avancée de la nuit, chantant les *coblas* improvisées sur le ton de l'éloge ou de la plainte, quelquefois même de l'injure, que leur font adresser ceux qui paient le poète-musicien. Les étrangers peuvent se donner ce plaisir, qui ne tire pas à conséquence dans l'île de Mallorca. (*Notes de M. Tastu.*)

cheveux et la soignait en tout comme eût fait une mère attentive et vigilante; saint Côme et saint Damien guérissaient les blessures qu'elle avait reçues dans ses luttes avec le démon, car sa victoire n'était pas sans combat; enfin, saint Pierre et saint Paul se tenaient à ses côtés pour l'assister et la défendre dans les tentations.

« Elle embrassa la règle de saint Augustin dans le monastère de Sainte-Madeleine de Palma, et fut l'exemple des pénitentes, et, comme le chante l'église en ses prières, obéissante, pauvre, chaste et humble.

« Ses historiens lui attribuent l'esprit de prophétie et le don des miracles. Ils rapportent que, pendant qu'on faisait à Mallorca des prières publiques pour la santé du pape Pie V, un jour Catalina les interrompit tout à coup en disant qu'elles n'étaient plus nécessaires, puisqu'à cette même heure le pontife venait de quitter ce monde, ce qui se trouva vrai.

« Elle mourut le 5 avril 1574, en prononçant ces paroles du Psalmiste : Seigneur, je remets mon esprit entre vos mains. Sa mort fut regardée comme une calamité publique; on lui rendit les plus grands honneurs. Une pieuse dame de Mallorca, doña Juana de Pochs, remplaça le sépulcre en bois dans lequel on avait déposé d'abord la sainte fille par un autre en albâtre magnifique qu'elle commanda à Gènes; elle institua en outre, par son testament, une messe pour le jour de la translation de la bienheureuse, et une autre pour le jour de sainte Catherine sa patrone; elle voulut qu'une lampe brûlât perpétuellement sur son tombeau.

« Le corps de cette sainte fille est conservé aujourd'hui dans le couvent des religieuses de la paroisse de Sainte-Eulalie, où le cardinal Despuig lui a consacré un autel et un service religieux (1). »

J'ai rapporté complaisamment toute cette petite légende, parce qu'il n'entre pas du tout dans mes idées de nier la sainteté, et je dis la sainteté véritable et de bon aloi, des ames ferventes. Quoique l'enthousiasme et les visions de la petite montagnarde de Valldemosa n'aient plus le même sens religieux et la même valeur philosophique que les inspirations et les extases des saintes du beau temps chrétien, la *viejecita Tomasa* n'en est pas moins une cousine germaine de la poétique bergère sainte Geneviève et de la bergère sublime Jeanne d'Arc. En aucun temps l'église romaine n'a refusé de marquer des places d'honneur dans le royaume des cieux aux plus hum-

(1) Notes de M. Tastu.

bles enfans du peuple; mais les temps sont venus où elle condamne et rejette ceux de ses apôtres qui veulent agrandir la place du peuple dans le royaume de la terre. La *pagésa* (1) Catalina était *obéissante, pauvre, chaste et humble :* les pagès valldemosans ont si peu profité de ses exemples et si peu compris sa vie, qu'ils voulurent un jour lapider mes enfans parce que mon fils dessinait les ruines du couvent, ce qui leur parut une profanation. Ils faisaient comme l'église, qui d'une main allumait les bûchers de l'auto-da-fé et de l'autre encensait l'effigie de ses saints et de ses bienheureux.

Ce village de Valldemosa, qui se targue du droit de s'appeler ville dès le temps des Arabes (2), est situé dans le giron de la montagne, de plain-pied avec la Chartreuse, dont il semble être une annexe. C'est un amas de nids d'hirondelles de mer; il est dans un site presque inaccessible, et ses habitans sont pour la plupart des pêcheurs qui partent le matin pour ne rentrer qu'à la nuit. Pendant tout le jour, le village est rempli de femmes, les plus babillardes du monde, que l'on voit sur le pas des portes, occupées à rapetasser les filets ou les chausses de leurs maris, en chantant à tue-tête. Elles sont aussi dévotes que les hommes; mais leur dévotion est moins intolérante, parce qu'elle est plus sincère. C'est une supériorité que, là comme partout, elles ont sur l'autre sexe. En général, l'attachement des femmes aux pratiques du culte est une affaire d'enthousiasme, d'habitude ou de conviction, tandis que chez les hommes c'est le plus souvent une affaire d'ambition ou d'intérêt. La France en a offert une assez forte preuve sous les règnes de Louis XVIII et de Charles X, alors que l'on achetait les grands et les petits emplois de l'administration et de l'armée avec un billet de confession ou une messe. L'attachement des Majorquins pour les moines est fondé sur des motifs de cupidité, et je ne saurais mieux le faire comprendre qu'en citant l'opinion de M. Marliani, opinion d'autant plus digne de confiance qu'en général l'historien de l'Espagne moderne se montre opposé à la mesure de 1836 relative à l'expulsion subite des moines. « Propriétaires bienveillans, dit-il, et peu soucieux de leur fortune, ils avaient créé des intérêts réels entre eux et les paysans;

(1) *Pagés, pagésa,* nom que portent les hommes et les femmes de la troisième caste à Majorque; la première, *ès cavallers,* est celle des chevaliers ou nobles; la deuxième, *ès pagésos,* les cultivateurs; la troisième, *ès manastrals,* les artisans. *Pagés* se dit de tout habitant de la campagne cultivant les terres.

(2) Les Arabes l'appelaient Villa-Avente, nom roman qu'elle avait reçu, je pense, des Pisans ou des Génois.

les colons qui travaillaient les biens des couvens n'éprouvaient pas de grandes rigueurs, quant à la quotité comme à la régularité des fermages. Les moines, sans avenir, ne thésaurisaient pas, et, du moment où les biens qu'ils possédaient suffisaient aux exigences de l'existence matérielle de chacun d'eux, ils se montraient fort accommodans pour tout le reste. La brusque spoliation des moines blessait donc les calculs de fainéantise et d'égoïsme des paysans : ils comprirent fort bien que le gouvernement et le nouveau propriétaire seraient plus exigeans qu'une corporation de parasites sans intérêts de famille ni de société. Les mendians qui pullulaient aux portes du réfectoire ne reçurent plus les restes d'oisifs repus. »

Le carlisme des paysans majorquins ne peut s'expliquer que par des raisons matérielles, car il est impossible, d'ailleurs, de voir une province moins liée à l'Espagne par un sentiment patriotique, ni une population moins portée à l'exaltation politique. Au milieu des vœux secrets qu'ils formaient pour la restauration des vieilles coutumes, ils étaient cependant effrayés de tout nouveau bouleversement, quel qu'il pût être, et l'alerte qui avait fait mettre l'île en état de siége, à l'époque de notre séjour, n'avait guère moins effrayé les partisans de don Carlos à Majorque que les défenseurs de la reine Isabelle. Cette alerte est un fait qui peint assez bien, je ne dirai pas la poltronnerie des Majorquins (je les crois très capables de faire de bons soldats), mais les anxiétés produites par le souci de la propriété et l'égoïsme du repos. Un vieux prêtre rêva une nuit que sa maison était envahie par des brigands; il se lève tout effaré, sous l'impression de ce cauchemar, et réveille sa servante; celle-ci partage sa terreur, et, sans savoir de quoi il s'agit, réveille tout le voisinage par ses cris. L'épouvante se répand dans tout le hameau, et de là dans toute l'île. La nouvelle du débarquement de l'armée carliste s'empare de toutes les cervelles, et le capitaine-général reçoit la déposition du prêtre, qui, soit la honte de se dédire, soit le délire d'un esprit frappé, affirme qu'il a vu les carlistes. Sur-le-champ toutes les mesures furent prises pour faire face au danger : Palma fut déclaré en état de siége, et toutes les forces militaires de l'île furent mises sur pied. Cependant rien ne parut, aucun buisson ne bougea, aucune trace d'un pied étranger ne s'imprima, comme dans l'île de Robinson, sur le sable du rivage. L'autorité punit le pauvre prêtre de l'avoir rendue ridicule, et, au lieu de l'envoyer promener comme un visionnaire, l'envoya en prison comme un séditieux. Mais les mesures de précaution ne furent pas révoquées, et, lorsque nous quittâmes Major-

que, à l'époque des exécutions de Maroto, l'état de siége durait encore.

Rien de plus étrange que l'espèce de mystère que les Majorquins semblaient vouloir se faire les uns aux autres des évènemens qui bouleversaient alors la face de l'Espagne. Personne n'en parlait, si ce n'est en famille et à voix basse. Dans un pays où il n'y a vraiment ni méchanceté, ni tyrannie, il est inconcevable de voir régner une méfiance aussi ombrageuse. Je n'ai rien vu de si plaisant que les articles du journal de Palma, et j'ai toujours regretté de n'en avoir pas emporté quelques numéros pour échantillons de la polémique majorquine. Mais voici, sans exagération, la forme dans laquelle, après avoir rendu compte des faits, on en commentait le sens et l'authenticité : « Quelque prouvés que puissent paraître ces évènemens aux yeux des personnes disposées à les accueillir, nous ne saurions trop recommander à nos lecteurs d'en attendre la suite avant de les juger. Les réflexions qui se présentent à l'esprit en présence de pareils faits demandent à être mûries, dans l'attente d'une certitude que nous ne voulons pas révoquer en doute, mais que nous ne prendrons pas sur nous de hâter par d'imprudentes assertions. Les destinées de l'Espagne sont enveloppées d'un voile qui ne tardera pas à être soulevé, mais auquel nul ne doit porter avant le temps une main imprudente. Nous nous abstiendrons jusque-là d'émettre notre opinion, et nous conseillerons à tous les esprits sages de ne point se prononcer sur les actes des divers partis, avant d'avoir vu la situation se dessiner plus nettement, etc. »

La prudence et la réserve sont, de l'aveu même des Majorquins, la tendance dominante de leur caractère. Les paysans ne vous rencontrent jamais dans la campagne sans échanger avec vous un salut; mais, si vous leur adressez une parole de plus sans être connu d'eux, ils se gardent bien de vous répondre, quand même vous parleriez leur patois. Il suffit que vous ayez un air étranger pour qu'ils vous craignent et se détournent du chemin pour vous éviter.

Nous eussions pu vivre cependant en bonne intelligence avec ces braves gens, si nous eussions fait acte de présence à leur église. Ils ne nous eussent pas moins rançonnés en toute occasion; mais nous eussions pu nous promener au milieu de leurs champs sans risquer d'être atteints de quelque pierre à la tête, au détour d'un buisson. Malheureusement cet acte de prudence ne nous vint pas à l'esprit dans les commencemens, et nous restâmes presque jusqu'à la fin sans savoir combien notre manière d'être les scandalisait. Ils

nous appelaient païens, mahométans et juifs, ce qui est pis que tout, selon eux. L'alcade nous signalait à la désapprobation de ses administrés; je ne sais pas si le curé ne nous prenait point pour texte de ses sermons (1). Le dimanche, le cornet à bouquin qui retentissait dans le village et sur les chemins pour avertir les retardataires de se rendre aux offices, nous poursuivait en vain dans la Chartreuse. Nous étions sourds, parce que nous ne comprenions pas, et, quand nous eûmes compris, nous le fûmes encore davantage. Ils eurent alors un moyen de venger la gloire de Dieu, qui n'était pas chrétien du tout. Ils se liguèrent entre eux pour ne nous vendre leur poisson, leurs œufs et leurs légumes qu'à des prix exorbitans. Il ne nous fut permis d'invoquer aucun tarif, aucun usage. A la moindre observation : *Vous n'en voulez pas?* disait le pagès d'un air de grand d'Espagne, en remettant ses oignons ou ses pommes de terre dans sa besace, *vous n'en aurez pas;* et il se retirait majestueusement, sans qu'il fût possible de le faire revenir pour entrer en composition. Il nous faisait jeûner pour nous punir d'avoir marchandé. Il fallait jeûner en effet. Point de concurrence ni de rabais entre les vendeurs. Celui qui venait le second demandait le double, et le troisième demandait le triple, si bien qu'il fallait être à leur merci et mener une vie d'anachorètes, plus dispendieuse que n'eût été à Paris une vie de prince. Nous avions la ressource de nous approvisionner à Palma par l'intermédiaire du cuisinier du consul, qui fut notre providence, et dont, si j'étais empereur romain, je voudrais mettre le bonnet de coton au rang des constellations. Mais, les jours de pluie, aucun messager ne voulait se risquer sur les chemins, à quelque prix que ce fût; et, comme il plut pendant deux mois, nous eûmes souvent du pain comme du biscuit de mer et de véritables dîners de chartreux.

C'eût été une contrariété fort mince si nous eussions tous été bien portans. Je suis fort sobre et même stoïque par nature à l'endroit du repas. Le splendide appétit de mes enfans faisait flèche de tout bois et régal de tout citron vert. Mon fils, que j'avais emmené frêle et malade, reprenait à la vie comme par miracle, et guérissait une affection rhumatismale des plus graves, en courant dès le matin, comme un lièvre échappé, dans les grandes plantes de la montagne, mouillé jusqu'à la ceinture. La Providence permettait à la bonne

(1) La blouse et le pantalon de ma fille les scandalisaient beaucoup aussi. Ils trouvaient fort mauvais qu'une *jeune personne* de neuf ans courût les montagnes *déguisée en homme*. Ce n'étaient pas seulement les paysans qui affectaient cette pruderie.

nature de faire pour lui ces prodiges ; c'était bien assez d'un malade. Mais l'autre, loin de prospérer avec l'air humide et les privations, dépérissait d'une manière effrayante. Quoiqu'il fût condamné par toute la faculté de Palma, il n'avait aucune affection chronique; mais l'absence de régime fortifiant l'avait jeté, à la suite d'un catarrhe, dans un état de langueur dont il ne pouvait se relever. Il se résignait, comme on sait se résigner pour soi-même; nous, nous ne pouvions pas nous résigner pour lui, et je connus pour la première fois de grands chagrins pour de petites contrariétés, la colère pour un bouillon manqué ou *chipé* par les servantes, l'anxiété pour un pain frais qui n'arrivait pas, ou qui s'était changé en éponge en traversant le torrent sur les flancs d'un mulet. Je ne me souviens certainement pas de ce que j'ai mangé à Pise ou à Trieste; mais je vivrais cent ans, que je n'oublierais pas l'arrivée du panier aux provisions à la Chartreuse. Que n'eussé-je pas donné pour avoir un consommé et un verre de Bordeaux à offrir tous les jours à notre malade ! Les alimens majorquins et surtout la manière dont ils étaient apprêtés, quand nous n'y avions pas l'œil et la main, lui causaient un invincible dégoût. Dirai-je jusqu'à quel point ce dégoût était fondé ? Un jour qu'on nous servait un maigre poulet, nous vîmes sautiller sur son dos fumant d'énormes *maîtres Floh*, dont Hoffmann eût fait autant de malins esprits, mais que certainement il n'eût pas mangés en sauce. Mes enfans furent pris d'un si bon rire d'enfans, qu'ils faillirent tomber sous la table.

Le fond de la cuisine majorquine est invariablement le cochon sous toutes les formes et sous tous les aspects. C'est là qu'eût été de saison le dicton du petit Savoyard faisant l'éloge de son cabaret, et disant avec admiration qu'on y mange cinq sortes de viandes, à savoir : du cochon, du porc, du lard, du jambon et du salé. A Majorque, on fabrique, j'en suis sûr, plus de deux mille sortes de mets avec le porc, et au moins deux cents espèces de boudin, assaisonnées d'une telle profusion d'ail, de poivre, de piment et d'épices corrosives de tout genre, qu'on y risque la vie à chaque morceau. Vous voyez paraître sur la table vingt plats qui ressemblent à toutes sortes de mets chrétiens : ne vous y fiez pas cependant; ce sont des drogues infernales cuites par le diable en personne. Enfin vient au dessert une tarte en pâtisserie de fort bonne mine, avec des tranches de fruit qui ressemblent à des oranges sucrées; c'est une tourte de cochon à l'ail, avec des tranches de *tomatigas*, de pommes d'amour et de piment, le tout saupoudré de sel blanc, que vous prendriez pour du sucre à son air d'innocence.

Il y a bien des poulets, mais ils n'ont que la peau et les os. A

Valldemosa, chaque graine qu'on nous eût vendue pour les engraisser eût été taxée sans doute un réal. Le poisson qu'on nous apportait de la mer était aussi plat et aussi sec que les poulets. Un jour nous achetâmes un calmar de la grande espèce, pour avoir le plaisir de l'examiner. Je n'ai jamais vu d'animal plus horrible. Son corps était gros comme celui d'un dindon, ses yeux larges comme des oranges, et ses bras flasques et hideux, déroulés, avaient quatre à cinq pieds de long. Les pêcheurs nous assuraient que c'était un friand morceau. Nous ne fûmes point alléchés par sa mine, et nous en fîmes hommage à la Maria-Antonia, qui l'apprêta et le dégusta avec délices. Si notre admiration pour le calmar fit sourire ces bonnes gens, nous eûmes bien notre tour quelques jours après. En descendant la montagne, nous vîmes les pagès quitter leurs travaux et se précipiter vers des gens arrêtés sur le chemin, qui portaient dans un panier une paire d'oiseaux admirables, extraordinaires, merveilleux, incompréhensibles. Toute la population de la montagne fut mise en émoi par l'apparition de ces volatiles inconnus. — Qu'est-ce que cela mange? se disait-on en les regardant. Et quelques-uns répondaient : — Peut-être que cela ne mange pas! — Cela vit-il sur terre ou sur mer? — Probablement cela vit toujours dans l'air. — Enfin les deux oiseaux avaient failli être étouffés par l'admiration publique, lorsque nous vérifiâmes que ce n'étaient ni des condors, ni des phénix, ni des hippogriffes, mais bien deux belles oies de basse-cour qu'un riche seigneur envoyait en présent à un de ses amis.

A Majorque comme à Venise, les vins liquoreux sont abondans et exquis. Nous avions pour ordinaire du moscatel aussi bon et aussi peu cher que le chypre qu'on boit sur le littoral de l'Adriatique. Mais les vins rouges, dont la préparation est un art véritable, inconnu aux Majorquins, sont durs, noirs, brûlans, chargés d'alcool, et d'un prix plus élevé que notre plus simple ordinaire de France. Tous ces vins chauds et capiteux étaient fort contraires à notre malade, et même à nous, à telles enseignes que nous bûmes presque toujours de l'eau, qui était excellente. Je ne sais si c'est à la pureté de cette eau de source qu'il faut attribuer un fait dont nous fîmes bientôt la remarque : nos dents avaient acquis une blancheur que tout l'art des parfumeurs ne saurait donner aux Parisiens les plus recherchés. La cause en fut peut-être dans notre sobriété forcée. N'ayant pas de beurre, et ne pouvant supporter la graisse, l'huile nauséeuse et les procédés incendiaires de la cuisine indigène, nous vivions de viande fort maigre, de poisson et de légumes, le tout assaisonné, en fait de sauce, de

l'eau du torrent à laquelle nous avions parfois le sybaritisme de mêler le jus d'une orange verte fraîchement cueillie dans notre parterre. En revanche, nous avions des desserts splendides : des patates de Malaga et des courges de Valence confites, et du raisin digne de la terre de Chanaan. Ce raisin, blanc ou rose, est oblong, et couvert d'une pellicule un peu épaisse, qui aide à sa conservation pendant toute l'année. Il est exquis, et on en peut manger tant qu'on veut sans éprouver le gonflement d'estomac que donne le nôtre. Le raisin de Fontainebleau est plus aqueux et plus frais, celui de Majorque plus sucré et plus charnu. Dans l'un il y a à manger, dans l'autre à boire. Ces grappes, dont quelques-unes pesaient de vingt à vingt-cinq livres, eussent fait l'admiration d'un peintre. C'était notre ressource dans les temps de disette. Les paysans croyaient nous le vendre fort cher en nous le faisant payer quatre fois sa valeur; mais ils ne savaient pas que, comparativement au nôtre, ce n'était rien encore, et nous avions le plaisir de nous moquer les uns des autres. Quant aux figues de cactus, nous n'eûmes pas de discussion : c'est bien le plus détestable fruit que je sache.

Si les conditions de cette vie frugale n'eussent été, je le répète, contraires et même funestes à l'un de nous, les autres l'eussent trouvée fort acceptable en elle-même. Nous avions réussi même à Majorque, même dans une chartreuse abandonnée, même aux prises avec les paysans les plus rusés du monde, à nous créer une sorte de bien-être. Nous avions des vitres, des portes et un poêle, un poêle unique en son genre, que le premier forgeron de Palma avait mis un mois à forger et qui nous coûta cent francs; c'était tout simplement un cylindre de fer avec un tuyau qui passait par la fenêtre. Il fallait bien une heure pour l'allumer, et à peine l'était-il, qu'il devenait rouge, et qu'après avoir ouvert long-temps les portes pour faire sortir la fumée, il fallait les rouvrir presque aussitôt pour faire sortir la chaleur. En outre, le soi-disant fumiste l'avait enduit à l'intérieur, en guise de mastic, d'une matière dont les Indiens enduisent leurs maisons et même leurs personnes par dévotion, la vache étant réputée chez eux, comme on sait, un animal sacré. Quelque purifiante pour l'ame que pût être cette odeur sainte, j'atteste qu'au feu elle est peu délectable pour les sens. Pendant un mois que ce mastic mit à sécher, nous pûmes croire que nous étions dans un des cercles de l'enfer où Dante prétend avoir vu les adulateurs. J'avais beau chercher dans ma mémoire par quelle faute de ce genre j'avais pu mériter un pareil supplice, quel pouvoir j'avais encensé, quel pape ou quel roi j'avais

encouragé dans son erreur par mes flatteries; je n'avais pas seulement un garçon de bureau ou un huissier de la chambre sur la conscience, pas même une révérence à un gendarme ou à un journaliste! Heureusement le chartreux pharmacien nous vendit du benjoin exquis, reste de la provision de parfums dont on encensait naguère, dans l'église de son couvent, l'image de la Divinité, et cette émanation céleste combattit victorieusement, dans notre cellule, les exhalaisons du huitième fossé de l'enfer.

Nous avions un mobilier splendide, des lits de sangle irréprochables, des matelas peu mollets, plus chers qu'à Paris, mais neufs et propres; de ces grands et excellens couvre-pieds en indienne ouatée et piquée, que les juifs vendent assez bon marché à Palma. Une dame française, établie dans le pays, avait eu la bonté de nous céder quelques livres de plume qu'elle avait fait venir pour elle de Marseille, et dont nous avions fait deux oreillers à notre malade. C'était certes un grand luxe dans une contrée où les oies passent pour des êtres fantastiques, et où les poulets ont des démangeaisons même en sortant de la broche. Nous possédions plusieurs tables, plusieurs chaises de paille comme celles qu'on voit dans nos chaumières de paysans, et un sofa voluptueux en bois blanc avec des coussins de toile à matelas rembourrés de laine. Le sol très inégal et très poudreux de la cellule était couvert de ces nattes valenciennes à longues pailles qui ressemblent à un gazon jauni par le soleil, et de ces belles peaux de mouton à longs poils, d'une finesse et d'une blancheur admirable, qu'on prépare fort bien dans le pays. Comme chez les Africains et les Orientaux, il n'y a point d'armoires dans les anciennes maisons de Majorque, et surtout dans les cellules de chartreux. On y serre ses effets dans de grands coffres de bois blanc. Nos malles de cuir jaune pouvaient passer là pour des meubles très élégans. Un grand châle-tartan bariolé, qui nous avait servi de tapis de pied en voyage, devint une portière somptueuse devant l'alcôve, et mon fils orna le poêle d'une de ces charmantes urnes d'argile de Felanitx (1), dont la

(1) Felanitx est un village de Majorque qui mériterait d'approvisionner l'Europe de ses jolis vases, si légers qu'on les croirait de liège, et d'un grain si fin, qu'on en prendrait l'argile pour une matière précieuse. On fait là de petites cruches d'une forme exquise dont on se sert comme de carafes, et qui conservent l'eau dans un état de fraîcheur admirable. Cette argile est si poreuse, que l'eau s'échappe à travers les flancs du vase, et qu'en moins d'une demi-journée il est vide. Je ne suis pas physicien le moins du monde, et peut-être la remarque que j'ai faite est plus que niaise; quant à moi, elle m'a semblé merveilleuse, et mon vase d'argile m'a souvent paru enchanté. Nous le laissions rempli d'eau sur le poêle dont la table en fer était

forme et les ornemens sont de pur goût arabe. Ce joli vase entouré d'une guirlande de lierre arrachée à la muraille était plus satisfaisant pour des yeux d'artistes que toutes les dorures de nos Sèvres modernes. Le pianino de Pleyel, arraché aux mains des douaniers après trois semaines de pourparlers et 400 francs de contribution, remplissait la voûte élevée et retentissante de la cellule d'un son magnifique. Enfin, le sacristain avait consenti à transporter chez nous une belle chaise gothique sculptée en chêne, que les rats et les vers rongeaient dans l'ancienne chapelle des Chartreux, et dont le coffre nous servait de bibliothèque, en même temps que ses découpures légères et ses aiguilles effilées, projetant sur la muraille, au reflet de la lampe du soir, l'ombre de sa riche dentelle noire et de ses clochetons agrandis, rendait à la cellule tout son caractère antique et monacal.

Le seigneur Gomez, notre ex-propriétaire de *Son-Vent*, ce riche personnage qui nous avait loué sa maison en cachette, parce qu'il n'était pas convenable qu'un citoyen de Majorque eût l'air de spéculer sur sa propriété, nous avait fait un esclandre et menacés d'un procès, pour avoir brisé chez lui (*estropeado*) quelques assiettes de terre de pipe qu'il nous fit payer comme des porcelaines de Chine. En outre, il nous fit payer (toujours par menace) le *badigeonnage* et le *repicage* de toute sa maison, à cause de la contagion du rhume. A quelque chose malheur est bon, car il s'empressa de nous vendre le linge de maison qu'il nous avait loué, et, quoiqu'il fût pressé de se défaire de tout ce que nous avions touché, il n'oublia pas de batailler jusqu'à ce que nous eussions payé son vieux linge comme du neuf. Grace à lui, nous ne fûmes donc pas forcés de semer du lin pour avoir un jour des draps et des nappes, comme ce seigneur italien qui accordait des chemises à ses pages. Il ne faut pas qu'on m'accuse de puérilité parce que je rapporte des vexations dont, à coup sûr, je n'ai pas conservé plus de ressentiment que ma bourse de regret; mais personne ne contestera que ce qu'il y a de plus intéressant à observer en pays étranger, ce sont les hommes; et quand je dirai que je n'ai pas eu une seule relation d'argent, si petite qu'elle fût, avec des Majorquins, où je n'aie rencontré de leur part une mauvaise foi impudente et une avidité grossière, et quand j'ajouterai qu'ils étalaient leur dévotion devant nous en affectant d'être indignés de notre peu

presque toujours rouge, et quelquefois, quand l'eau s'était enfuie par les pores du vase, le vase, étant resté à sec sur cette plaque brûlante, ne cassa point. Tant qu'il contenait une goutte d'eau, cette eau était d'un froid glacial, quoique la chaleur du poêle fît noircir le bois qu'on posait dessus.

de foi, on conviendra que la piété des ames simples, si vantée par certains conservateurs de nos jours, n'est pas toujours la chose la plus édifiante et la plus morale du monde, et qu'il doit être permis de désirer une autre manière de comprendre et d'honorer Dieu.

Quant à moi, à qui l'on a tant rebattu les oreilles de ces lieux communs : que c'est un crime et un danger d'attaquer même une foi erronée et corrompue, parce que l'on n'a rien à mettre à la place; que les peuples qui ne sont point infectés du poison de l'examen philosophique et de la frénésie révolutionnaire, sont seuls moraux, hospitaliers, sincères; qu'ils ont encore de la poésie, de la grandeur, et des vertus antiques, etc., etc.!.... j'ai ri à Majorque, un peu plus qu'ailleurs, je l'avoue, de ces graves objections. Lorsque je voyais mes petits enfans, élevés dans l'abomination de la désolation de la philosophie, servir et assister avec joie un ami souffrant, eux tout seuls, au milieu de cent soixante mille Majorquins qui se seraient détournés avec la plus dure inhumanité, avec la plus lâche terreur, d'une maladie réputée contagieuse, je me disais que ces petits scélérats avaient plus de raison et de charité que toute cette population de saints et d'apôtres. Ces pieux serviteurs de Dieu ne manquaient pas de dire que je commettais un grand crime en exposant mes enfans à la contagion, et que, pour me punir de mon aveuglement, le ciel leur enverrait la même maladie. Je leur répondais que dans notre famille, si l'un de nous avait la peste, les autres ne s'écarteraient pas de son lit; que ce n'était pas l'usage en France, pas plus depuis la révolution qu'auparavant, d'abandonner les malades; que des prisonniers espagnols affectés des maladies les plus intenses et les plus pernicieuses avaient traversé nos campagnes du temps des guerres de Napoléon, et que nos paysans, après avoir partagé avec eux leur gamelle et leur linge, leur avaient cédé leur lit, et s'étaient tenus auprès pour les soigner; que plusieurs avaient été victimes de leur charité, et avaient succombé à la contagion, ce qui n'avait pas empêché les survivans de pratiquer l'hospitalité et la charité. Le Majorquin secouait la tête et souriait de pitié. La notion du dévouement envers un inconnu ne pouvait pas plus entrer dans sa cervelle que celle de la probité ou même de l'obligeance envers un étranger (1). Et pourtant ce paysan majorquin a de la douceur, de la

(1) Tous les voyageurs qui ont visité l'intérieur de l'île ont été émerveillés de l'hospitalité et du désintéressement du fermier majorquin. Ils ont écrit avec admiration que, s'il n'y avait pas d'auberge en ce pays, il n'en était pas moins facile et agréable de parcourir des campagnes où *une simple recommandation* suffit pour

bonté, des mœurs paisibles, une nature calme et patiente. Il n'aime point le mal, il ne connaît pas le bien. Il se confesse, il prie, il songe sans cesse à mériter le paradis, mais il ignore les vrais devoirs de l'humanité. Il n'est pas plus haïssable qu'un bœuf ou un mouton, car il n'est guère plus homme que les êtres endormis dans l'innocence de la brute. Il récite des prières, il est superstitieux comme un sauvage; mais il mangerait son semblable sans plus de remords, si c'était l'usage de son pays, et s'il n'avait pas du cochon à discrétion. Il trompe, rançonne, ment, insulte et pille, sans le moindre embarras de conscience. Un étranger n'est pas un homme pour lui. Jamais il ne dérobera une olive à son compatriote: au-delà des mers l'humanité n'existe dans les desseins de Dieu que pour apporter de petits

qu'on soit reçu, hébergé et fêté gratis. Cette simple recommandation est un fait assez important, ce me semble. Ces voyageurs ont oublié de dire que toutes les castes de Majorque, et partant tous les habitans, sont dans une solidarité d'intérêts qui établit entre eux de bons et faciles rapports, où la charité religieuse et la sympathie humaine n'entrent cependant pour rien. Quelques mots expliqueront cette situation financière. Les nobles sont riches quant au fonds, indigens quant au revenu, et ruinés grace aux emprunts. Les juifs, qui sont nombreux et riches en argent comptant, ont toutes les terres des chevaliers en portefeuille, et l'on peut dire que de fait l'île leur appartient. Les chevaliers ne sont plus que de nobles représentans chargés de se faire les uns aux autres, ainsi qu'aux rares étrangers qui abordent dans l'île, les honneurs de leurs domaines et de leurs palais. Pour remplir dignement ces fonctions élevées, ils ont recours chaque année à la bourse des juifs, et chaque année la boule de neige grossit. J'ai dit dans mon premier article combien le revenu des terres est paralysé à cause du manque de débouchés et d'industrie; cependant il y a un point d'honneur pour les pauvres chevaliers à consommer lentement et paisiblement leur ruine sans déroger au luxe, je ferais mieux de dire à l'indigente prodigalité de leurs ancêtres. Les agioteurs sont donc dans un rapport continuel d'intérêts avec les cultivateurs, dont ils touchent en partie les fermages, en vertu des titres à eux concédés par les chevaliers. Ainsi le paysan, qui trouve peut-être son compte à cette division dans sa créance, paie à son seigneur le moins possible et au banquier le plus qu'il peut. Le seigneur est dépendant et résigné, le juif est inexorable, mais patient. Il fait des concessions, il affecte une grande tolérance, il donne du temps, car il poursuit son but avec un génie diabolique : dès qu'il a mis sa griffe sur une propriété, il faut que pièce à pièce elle vienne toute à lui, et son intérêt est de se rendre nécessaire jusqu'à ce que la dette ait atteint la valeur du capital. Dans vingt ans, il n'y aura plus de seigneurie à Majorque. Les juifs pourront s'y constituer à l'état de puissance, comme ils ont fait chez nous, et relever leur tête encore courbée et humiliée hypocritement sous les dédains mal dissimulés des nobles et l'horreur puérile et impuissante des prolétaires. En attendant, ils sont les vrais propriétaires du terrain, et le pagès tremble devant eux. Il se retourne vers son ancien maître avec douleur, et, tout en pleurant de tendresse, tire à soi les dernières bribes de sa fortune. Il est donc intéressé à satisfaire ces deux puissances, et même à leur complaire en toutes choses, afin de n'être pas écrasé entre les deux. Soyez donc recommandé à un pagès, soit par un noble, soit par un riche (et par quels autres le seriez-vous, puisqu'il n'y a point là de classe intermédiaire?), et à l'instant s'ouvrira devant vous la porte du pagès. Mais essayez de demander un verre d'eau sans cette recommandation, et vous verrez!

profits aux Majorquins. Nous avions surnommé Majorque l'*île des singes*, parce que, nous voyant environnés de ces bêtes sournoises, pillardes et pourtant innocentes, nous nous étions habitués à nous préserver d'elles sans plus de rancune et de dépit que n'en causent aux Indiens les jockos et les orangs espiègles et fuyards.

Cependant on ne s'habitue pas sans tristesse à voir des créatures revêtues de la forme humaine, et marquées du sceau divin, végéter ainsi dans une sphère qui n'est point celle de l'humanité présente. On sent bien que cet être imparfait est capable de comprendre, que sa race est perfectible, que son avenir est le même que celui des races plus avancées, et qu'il n'y a là qu'une question de temps, grande à nos yeux, inappréciable dans l'abîme de l'éternité. Mais plus on a le sentiment de cette perfectibilité, plus on souffre de la voir entravée par les chaînes du passé. Ce temps d'arrêt, qui n'inquiète guère la Providence, épouvante et contriste notre existence d'un jour. Nous sentons par le cœur, par l'esprit, par les entrailles, que la vie de tous les autres est liée à la nôtre, que nous ne pouvons point nous passer d'aimer ou d'être aimés, de comprendre ou d'être compris, d'assister et d'être assistés. Le sentiment d'une supériorité intellectuelle et morale sur d'autres hommes ne réjouit que le cœur des orgueilleux. Je m'imagine que tous les cœurs généreux voudraient, non s'abaisser pour se niveler, mais élever à eux, en un clin d'œil, tout ce qui est au-dessous d'eux, afin de vivre enfin de la vraie vie de sympathie, d'échange, d'égalité et de communauté, qui est l'idéal religieux de la conscience humaine. Je suis certain que ce besoin est au fond de tous les cœurs, et que ceux de nous qui le combattent et croient l'étouffer par des sophismes en ressentent une souffrance étrange, amère, à laquelle ils ne savent pas donner un nom. Les hommes d'en bas s'usent ou s'éteignent quand ils ne peuvent monter, ceux d'en haut s'indignent et s'affligent de leur tendre vainement la main, et ceux qui ne veulent aider personne sont dévorés de l'ennui et de l'effroi de la solitude, jusqu'à ce qu'ils retombent dans un abrutissement qui les fait descendre au-dessous des premiers.

Nous étions donc seuls à Majorque, aussi seuls que dans un désert; et quand la subsistance de chaque jour était conquise, moyennant la guerre aux singes, nous nous asseyions en famille pour en rire autour du poêle. Mais, à mesure que l'hiver avançait, la tristesse paralysait dans mon sein les efforts de gaieté et de sérénité. L'état de notre malade empirait toujours, le vent pleurait dans le ravin, la pluie battait nos vitres, la voix du tonnerre perçait nos épaisses murailles

et venait jeter sa note lugubre au milieu des rires et des jeux des enfans. Les aigles et les vautours, enhardis par le brouillard, venaient dévorer nos pauvres passereaux jusque sur le grenadier qui remplissait ma fenêtre. La mer furieuse retenait les embarcations dans les ports; nous nous sentions prisonniers, loin de tout secours éclairé et de toute sympathie efficace. La mort semblait planer sur nos têtes pour s'emparer de l'un de nous, et nous étions seuls à lui disputer sa proie. Il n'y avait pas une seule créature humaine à notre portée qui n'eût voulu au contraire le pousser vers la tombe pour en finir plus vite avec le prétendu danger de son voisinage. Cette pensée d'hostilité était affreusement triste. Nous nous sentions bien assez forts pour remplacer les uns pour les autres, à force de soins et de dévouement, l'assistance et la sympathie qui nous étaient déniées. Je crois même que dans de telles épreuves le cœur grandit et l'affection s'exalte, retrempée de toute la force qu'elle puise dans le sentiment de la solidarité humaine. Mais nous souffrions dans nos ames de nous voir jetés au milieu d'êtres qui ne comprenaient pas ce sentiment, et pour lesquels, loin d'être plaints par eux, il nous fallait ressentir la plus douloureuse pitié.

J'éprouvais d'ailleurs de vives perplexités. Je n'ai aucune notion scientifique d'aucun genre, et il m'eût fallu être médecin et grand médecin pour soigner la maladie dont toute la responsabilité pesait sur mon cœur. Le médecin qui nous voyait, et dont je ne révoque en doute ni le zèle, ni le talent, se trompait, comme tout médecin, même des plus illustres, peut se tromper, et comme, de son propre aveu, tout savant sincère s'est trompé souvent. La bronchite avait fait place à une excitation nerveuse qui produisait plusieurs des phénomènes d'une phthisie laryngée. Le médecin qui avait vu ces phénomènes à de certains momens, et qui ne voyait pas les symptômes contraires, évidens pour moi à d'autres heures, avait prononcé pour le régime qui convient aux phthisiques, pour la saignée, pour la diète, pour le laitage. Toutes ces choses étaient absolument contraires, et la saignée eût été mortelle. Le malade en avait l'instinct, et moi, qui, sans rien savoir de la médecine, ai soigné beaucoup de malades, j'avais le même pressentiment. Je tremblais pourtant de m'en remettre à cet instinct qui pouvait me tromper, et de lutter contre les affirmations d'un homme de l'art; et, quand je voyais la maladie empirer, j'étais véritablement livré à des angoisses que chacun doit comprendre. Une saignée le sauverait, me disait-on, et, si vous vous y refusez, il va mourir. Pourtant il y avait une voix qui me disait

jusque dans mon sommeil : Une saignée le tuerait, et, si tu l'en préserves, il ne mourra pas. Je suis persuadé que cette voix était celle de la Providence, et aujourd'hui que notre ami, la terreur des Majorquins, est reconnu aussi peu phthisique que moi, je remercie le ciel de ne m'avoir pas ôté la confiance qui nous a sauvés.

Quant à la diète, elle était fort contraire. Quand nous en vîmes les mauvais effets, nous nous y conformâmes aussi peu que possible; mais, malheureusement, il n'y eut guère à opter entre les épices brûlantes du pays et la table la plus frugale. Le laitage, dont nous reconnûmes par la suite l'effet contraire, fut par bonheur assez rare, à Majorque, pour n'en produire aucun. Nous pensions encore à cette époque que le lait ferait merveille, et nous nous tourmentions pour en avoir. Il n'y a pas de vaches dans ces montagnes, et le lait de chèvre qu'on nous vendait était toujours bu en chemin par les enfans qui nous l'apportaient, ce qui n'empêchait pas que le vase ne nous arrivât plus plein qu'au départ. C'était un miracle qui s'opérait tous les matins pour le pieux messager, lorsqu'il avait soin de faire sa prière dans la cour de la Chartreuse, auprès de la fontaine. Pour mettre fin à ces prodiges, nous nous procurâmes une chèvre. C'était bien la plus douce et la plus aimable personne du monde, une belle petite chèvre d'Afrique, au poil ras couleur de chamois, avec une tête sans cornes, le nez très busqué et les oreilles pendantes. Ces animaux diffèrent beaucoup des nôtres. Ils ont la robe du chevreuil et le profil du mouton; mais ils n'ont pas la physionomie espiègle et mutine de nos biquettes enjouées. Au contraire, ils semblent pleins de mélancolie. Ces chèvres diffèrent encore des nôtres en ce qu'elles ont les mamelles fort petites et donnent fort peu de lait. Quand elles sont dans la force de l'âge, ce lait a une saveur âpre et sauvage dont les Majorquins font beaucoup de cas, mais qui nous parut repoussante. Notre amie de la Chartreuse en était à sa première maternité; elle n'avait pas deux ans, et son lait était fort délicat, mais elle en était fort avare, surtout lorsque, séparée du troupeau avec lequel elle avait coutume, non de gambader (elle était trop sérieuse, trop Majorquine pour cela), mais de rêver au sommet des montagnes, elle tomba dans un spleen qui n'était pas sans analogie avec le nôtre. Il y avait pourtant de bien belles herbes dans le préau, et des plantes aromatiques, naguère cultivées par les chartreux, croissaient encore dans les rigoles de notre parterre : rien ne la consola de sa captivité. Elle errait éperdue et désolée dans les cloîtres, poussant des gémissemens à fendre les pierres. Nous lui donnâmes pour compagne une grosse

brebis dont la laine blanche et touffue avait six pouces de long, une de ces brebis comme on n'en voit chez nous que sur la devanture des marchands de joujoux ou sur les éventails de nos grand'mères. Cette excellente compagne lui rendit un peu de calme, et nous donna elle-même un lait assez crêmeux. Mais à elles deux, et quoique bien nourries, elles en fournissaient une si petite quantité, que nous nous méfiâmes des fréquentes visites que la *Maria-Antonia*, la *niña* et la *Catalina* rendaient à notre bétail. Nous le mîmes sous clé dans une petite cour au pied du clocher, et nous eûmes le soin de traire nous-mêmes. Ce lait, des plus légers, mêlé à du lait d'amandes que nous pilions alternativement, mes enfans et moi, faisait une tisane assez saine et assez agréable. Nous n'en pouvions guère avoir d'autre. Toutes les drogues de Palma étaient d'une malpropreté intolérable. Le sucre mal raffiné qu'on y apporte d'Espagne est noir, huileux, et doué d'une vertu purgative pour ceux qui n'en ont pas l'habitude. Un jour, nous nous crûmes sauvés parce que nous aperçûmes des violettes dans le jardin d'un riche fermier. Il nous permit d'en cueillir de quoi faire une infusion, et, quand nous eûmes fait notre petit paquet, il nous le fit payer à raison d'un sou par violette, un sou majorquin, qui vaut trois sous de France.

A ces soins domestiques se joignait la nécessité de balayer nos chambres et de faire nos lits nous-mêmes, quand nous tenions à dormir la nuit; car la servante majorquine ne pouvait y toucher sans nous communiquer aussitôt, avec une intolérable prodigalité, les mêmes propriétés que mes enfans s'étaient tant réjouis de pouvoir observer sur le dos d'un poulet rôti. Il nous restait à peine quelques heures pour travailler et pour nous promener; mais ces heures étaient bien employées. Les enfans étaient attentifs à la leçon, et nous n'avions ensuite qu'à mettre le nez hors de notre tanière pour entrer dans les paysages les plus variés et les plus admirables. A chaque pas, au milieu du vaste cadre des montagnes, s'offrait un accident pittoresque, une petite chapelle sur un rocher escarpé, un bosquet de rosages jeté à pic sur une pente lézardée, un ermitage auprès d'une source pleine de grands roseaux, un massif d'arbres sur d'énormes fragmens de roches mousseuses et brodées de lierres. Quand le soleil daignait se montrer un instant, toutes ces plantes, toutes ces pierres et tous ces terrains lavés par la pluie, prenaient une couleur éclatante et des reflets d'une incroyable fraîcheur. Nous fîmes surtout deux promenades remarquables.

Je ne me rappelle pas la première avec plaisir, quoiqu'elle fût ma-

gnifique d'aspects. Mais notre malade, alors bien portant (c'était au commencement de notre séjour à Majorque), voulut nous accompagner, et en ressentit une fatigue qui détermina l'invasion de sa maladie. Notre but était un ermitage situé au bord de la mer, à trois milles de la Chartreuse. Nous suivîmes le bras droit de la chaîne, et montâmes de colline en colline, par un chemin pierreux qui nous hachait les pieds, jusqu'à la côte nord de l'île. A chaque détour du sentier, nous eûmes le spectacle grandiose de la mer, vue à des profondeurs considérables, au travers de la plus belle végétation. C'était la première fois que je voyais des rives fertiles, couvertes d'arbres et verdoyantes jusqu'à la première vague, sans falaises pâles, sans grèves désolées, et sans plage limoneuse. Dans tout ce que j'ai vu des côtes de France, même sur les hauteurs de Port-Vendres, où elle m'apparut enfin dans sa beauté, la mer m'a toujours semblé sale ou déplaisante à aborder. Le Lido tant vanté de Venise a des sables d'une affreuse nudité, peuplés d'énormes lézards qui sortent par milliers sous vos pieds, et semblent vous poursuivre de leur nombre toujours croissant comme dans un mauvais rêve. A Royant, à Marseille, presque partout, je crois, sur nos rivages, une ceinture de varechs gluans et une arène stérile nous gâtent les approches de la mer. A Majorque, je la vis enfin comme je l'avais rêvée, limpide et bleue comme le ciel, doucement ondulée comme une plaine de saphir régulièrement labourée en sillons dont la mobilité est inappréciable, vue d'une certaine hauteur, et encadrée de forêts d'un vert sombre. Chaque pas que nous faisions sur la montagne sinueuse nous présentait une nouvelle perspective toujours plus sublime que la dernière. Néanmoins, comme il nous fallut redescendre beaucoup pour atteindre l'ermitage, la rive en cet endroit, quoique très belle, n'eut pas le caractère de grandeur que je lui trouvai en un autre endroit de la côte, quelques mois plus tard. Les ermites, qui sont établis là au nombre de quatre ou cinq, n'avaient aucune poésie. Leur habitation est aussi misérable et aussi sauvage que leur profession le comporte, et de leur jardin en terrasse, que nous les trouvâmes occupés à bêcher, la grande solitude de la mer s'étend sous leurs yeux; mais ils nous parurent, personnellement, les plus stupides du monde. Ils ne portaient aucun costume religieux. Le supérieur quitta sa bêche et vint à nous en veste ronde et en pantalon de drap bège; ses cheveux courts et sa barbe sale n'avaient rien de pittoresque. Il nous parla des austérités de la vie qu'il menait, et surtout du froid intolérable qui régnait sur ce rivage; mais, quand nous lui demandâmes s'il y

gelait quelquefois, nous ne pûmes jamais lui faire comprendre ce que c'était que la gelée. Il ne connaissait ce mot dans aucune langue, et n'avait jamais entendu parler de pays plus froids que l'île de Majorque. Cependant il avait une idée de la France pour avoir vu passer la flotte qui marcha en 1830 à la conquête d'Alger; ç'avait été le plus beau, le plus étonnant, on peut dire le seul spectacle de sa vie. Il nous demanda si les Français avaient réussi à prendre Alger, et, quand nous lui eûmes dit qu'ils venaient de prendre Constantine, il ouvrit de grands yeux et s'écria que les Français étaient un grand peuple.

Il nous fit monter à une petite cellule fort malpropre, où nous vîmes le doyen des ermites. Nous le prîmes pour un centenaire, et fûmes surpris d'apprendre qu'il n'avait que quatre-vingts ans. Il était dans un état parfait d'imbécillité, quoiqu'il travaillât encore machinalement à fabriquer des cuillers de bois avec des mains terreuses et tremblantes. Il ne fit aucune attention à nous, quoiqu'il ne fût pas sourd, et, le prieur l'ayant appelé, il souleva une énorme tête qu'on eût prise pour de la cire, et nous montra une face hideuse d'abrutissement. Il y avait toute une vie d'abaissement intellectuel sur cette pauvre figure décomposée, dont je détournai les yeux avec empressement, comme de la chose la plus effrayante et la plus pénible qui soit au monde. Nous leur fîmes l'aumône, car ils appartiennent à un ordre mendiant, et sont encore en grande vénération parmi les paysans, qui ne les laissent manquer de rien.

En revenant à la Chartreuse, nous fûmes assaillis par un vent violent, qui nous renversa plusieurs fois, et qui rendit notre marche si fatigante, que notre malade en fut brisé.

La seconde promenade eut lieu quelques jours avant notre départ de Majorque, et celle-là m'a fait une impression que je n'oublierai de ma vie. Jamais le spectacle de la nature ne m'a saisi davantage, et je ne sache pas qu'il m'ait saisi à ce point plus de trois ou quatre fois dans ma vie. Les pluies avaient enfin cessé, et le printemps se faisait tout à coup. Nous étions au mois de février; tous les amandiers étaient en fleurs, et les prés se remplissaient de jonquilles embaumées. C'était, sauf la couleur du ciel et la vivacité des tons du paysage, la seule différence que l'œil pût trouver entre les deux saisons; car les arbres de cette région sont vivaces pour la plupart. Ceux qui poussent de bonne heure n'ont point à subir les coups de la gelée; les gazons conservent toute leur fraîcheur, et les fleurs n'ont besoin que d'une matinée de soleil pour mettre le nez au vent. Lorsque notre jardin avait un demi-pied de neige, la bourrasque

balançait, sur nos berceaux treillagés, de jolies petites roses grimpantes, qui, pour être un peu pâles, n'en paraissaient pas moins de fort bonne humeur,

Comme, du côté du nord, je regardais la mer de la porte du couvent, un jour que notre malade était assez bien pour rester seul deux ou trois heures, nous nous mîmes enfin en route, mes enfans et moi, pour voir la grève de ce côté-là. Jusqu'alors je n'en avais pas eu la moindre curiosité, quoique mes enfans, qui couraient comme des chamois, m'assurassent que c'était le plus bel endroit du monde. Soit que la visite à l'ermitage, première cause de nos douleurs, m'eût laissé une rancune assez fondée, soit que je ne m'attendisse pas à voir de la plaine un aussi beau déploiement de mer que je l'avais vu du haut de la montagne, je n'avais pas encore eu la tentation de sortir du vallon encaissé deValldemosa. J'ai dit plus haut qu'au point où s'élève la Chartreuse la chaîne s'ouvre, et qu'une plaine légèrement inclinée monte entre ses deux bras élargis jusqu'à la mer. Or, en regardant tous les jours la mer monter à l'horizon bien audessus de cette plaine, ma vue et mon raisonnement commettaient une erreur singulière : au lieu de voir que la plaine montait et qu'elle cessait tout à coup à une distance très rapprochée de moi, je m'imaginais qu'elle s'abaissait en pente douce jusqu'à la mer, et que le rivage était plus éloigné de cinq à six lieues. Comment m'expliquer, en effet, que cette mer, qui me paraissait de niveau avec la Chartreuse, fût plus bas de deux à trois mille pieds? Je m'étonnais bien quelquefois qu'elle eût la voix si haute, étant aussi éloignée que je la supposais; je ne me rendais pas compte de ce phénomène, et je ne sais pas pourquoi je me permets quelquefois de me moquer des bourgeois de Paris, car j'étais plus que simple dans mes conjectures. Je ne voyais pas que cet horizon maritime dont je repaissais mes regards était à quinze ou vingt lieues de la côte, tandis que la mer battait la base de l'île à une demi-heure de chemin de la Chartreuse. Aussi, quand mes enfans m'engageaient à venir voir la mer, prétendant qu'elle était à deux pas, je n'en trouvais jamais le temps, croyant qu'il s'agissait de deux pas d'enfans, c'est-à-dire, dans la réalité, de deux pas de géant; car on sait que les enfans marchent par la tête, sans jamais se souvenir qu'ils ont des pieds, et que les bottes de sept lieues du Petit-Poucet sont un mythe pour signifier que l'enfance ferait le tour du monde sans s'en apercevoir.

Enfin je me laissai entraîner par eux, certain que nous n'atteindrions jamais ce rivage fantastique qui me semblait si loin. Mon fils

prétendait savoir le chemin ; mais, comme tout est chemin quand on a des bottes de sept lieues, et que depuis long-temps je ne marche plus dans la vie qu'avec des pantoufles, je lui objectai que je ne pouvais pas, comme lui et sa sœur, enjamber les fossés, les haies et les torrens. Depuis un quart d'heure je m'apercevais bien que nous ne descendions pas vers la mer, car le cours des ruisseaux venait rapidement à notre rencontre, et plus nous avancions, plus la mer semblait s'enfoncer et s'abîmer à l'horizon. Je crus enfin que nous lui tournions le dos, et je pris le parti de demander au premier paysan que je rencontrerais, si par hasard il ne nous serait pas possible de rencontrer aussi la mer.

Sous un massif de saules, dans un fossé bourbeux, trois pastourelles, peut-être trois fées travesties, remuaient la crotte avec des pelles pour y chercher je ne sais quel talisman ou quelle salade. La première n'avait qu'une dent, c'était probablement la fée Dentue, la même qui remue ses maléfices dans une casserole avec cette unique et affreuse dent. La seconde vieille était, selon toutes les apparences, Carabosse, la plus mortelle ennemie des établissemens orthopédiques. Toutes deux nous firent une horrible grimace. La première avança sa terrible dent du côté de ma fille, dont la fraîcheur éveillait son appétit. La seconde hocha la tête et brandit sa béquille pour casser les reins à mon fils, dont la taille droite et svelte lui faisait horreur. Mais la troisième, qui était jeune et jolie, sauta légèrement sur la marge du fossé, et, jetant sa cape sur son épaule, nous fit signe de la main et se mit à marcher devant nous. C'était certainement une bonne petite fée, mais sous son travestissement de montagnarde il lui plaisait de s'appeler Périca.

Périca est la plus gentille créature majorquine que j'aie vue. Elle et ma chèvre sont les seuls êtres vivans qui aient gardé un peu de mon cœur à Valldemosa. La petite fille était crottée comme la petite chèvre eût rougi de l'être ; mais, quand elle eut un peu marché dans le gazon humide, ses pieds nus redevinrent non pas blancs, mais mignons comme ceux d'une Andalouse, et son joli sourire, son babil confiant et curieux, son obligeance désintéressée, nous la firent trouver aussi pure qu'une perle fine. Elle avait seize ans et les traits les plus délicats avec une figure toute ronde et veloutée comme une pêche. C'était la régularité de lignes et la beauté de plans de la statuaire grecque. Sa taille était fine comme un jonc, et ses bras nus couleur de bistre. De dessous son rebozillo de grosse toile sortait sa chevelure flottante et mêlée comme la queue d'une jeune cavale. Elle nous con-

duisit à la lisière de son champ, puis nous fit traverser une prairie semée et bordée d'arbres et de gros blocs de rochers, et je ne vis plus du tout la mer, ce qui me fit croire que nous entrions dans la montagne, et que la malicieuse Périca se moquait de nous. Mais tout à coup elle ouvrit une petite barrière qui fermait le pré, et nous vîmes un sentier qui tournait autour d'une grosse roche en pain de sucre. Nous tournâmes avec le sentier, et, comme par enchantement, nous nous trouvâmes au-dessus de la mer, au-dessus de l'immensité, avec un autre rivage à une lieue de distance sous nos pieds.

Le premier effet de ce spectacle inattendu fut le vertige, et je commençai par m'asseoir. Peu à peu je me rassurai et m'enhardis jusqu'à descendre le sentier, quoiqu'il ne fût pas tracé pour des pas humains, mais bien pour des pieds de chèvre. Ce que je voyais était si beau, que pour le coup j'avais, non pas des bottes de sept lieues, mais des ailes d'hirondelle dans le cerveau; et je me mis à tourner autour des grandes aiguilles calcaires qui se dressaient comme des géans de cinquante et quatre-vingts pieds de haut le long des parois de la côte, cherchant toujours à voir le fond d'une anse qui s'enfonçait sur ma droite dans les terres, et où les barques de pêcheurs paraissaient grosses comme des mouches. Tout à coup je ne vis plus rien devant moi et au-dessous de moi que la mer toute bleue. Le sentier avait été se promener je ne sais où : la Périca criait au-dessus de ma tête, et mes enfans, qui me suivaient à quatre pattes, se mirent à crier plus fort. Je me retournai et je vis ma fille toute en pleurs. Je revins sur mes pas pour l'interroger, et, quand j'eus fait un peu de réflexion, je m'aperçus que la terreur et le désespoir de ces enfans n'étaient pas mal fondés. Un pas de plus, et je fusse descendu beaucoup plus vite qu'il ne fallait, à moins que je n'eusse réussi à marcher à la renverse comme une mouche sur un plafond, car les rochers où je m'aventurais surplomblaient le petit golfe, et la base de l'île était rongée profondément au-dessous.

Quand je vis le danger où j'avais entraîné mes enfans, j'eus une peur épouvantable, et je me dépêchai de remonter avec eux; mais, quand je les eus mis en sûreté derrière un des pains de sucre, il me prit une nouvelle rage de revoir le fond de l'anse et le dessous de l'excavation. Je n'avais jamais rien vu de semblable à ce que je pressentais là, et mon imagination prenait le grand galop. Je descendis par un autre sentier, m'accrochant aux ronces et embrassant les aiguilles de pierre dont chacune marquait une nouvelle cascade du sentier. Enfin, je commençais à entrevoir la bouche immense de l'excavation où les

vagues se précipitaient avec une harmonie étrange. Je ne sais quels accords magiques je croyais entendre, ni quel monde inconnu je me flattais de découvrir, lorsque mon fils, effrayé et un peu furieux, vint me tirer violemment en arrière. Force me fut de tomber de la façon la moins poétique du monde, non pas en avant, ce qui eût été la fin de l'aventure et la mienne, mais assis comme une personne raisonnable. L'enfant me fit de si belles remontrances, que je renonçai à mon entreprise, mais non pas sans un regret qui me poursuit encore; car mes pantoufles deviennent tous les ans plus lourdes, et je ne pense pas que les ailes que j'eus ce jour-là repoussent jamais pour me porter sur de pareils rivages.

Il est certain cependant, et je le sais aussi bien qu'un autre, que ce qu'on voit ne vaut pas toujours ce qu'on rêve. Mais cela n'est absolument vrai qu'en fait d'art et d'œuvre humaine. Quant à moi, soit que j'aie l'imagination paresseuse à l'ordinaire, soit que Dieu ait plus de talent que moi (ce qui ne serait pas impossible), j'ai le plus souvent trouvé la nature infiniment plus belle que je ne l'avais prévu, et je ne me souviens pas de l'avoir trouvée maussade, si ce n'est à des heures où je l'étais moi-même. Je ne me consolerai donc jamais de n'avoir pas pu tourner le rocher. J'aurais peut-être vu là Amphitrite en personne sous une voûte de nacre et le front couronné d'algues murmurantes.

Au lieu de cela, je n'ai vu que des aiguilles de roches calcaires, les unes montant de ravin en ravin comme des colonnes, les autres pendantes comme des stalactites de caverne en caverne, et toutes affectant des formes bizarres et des attitudes fantastiques. Des arbres d'une vigueur prodigieuse, mais tous déjetés et à moitié déracinés par les vents, se penchaient sur l'abîme, et du fond de cet abîme une autre montagne s'élevait à pic jusqu'au ciel, une montagne de cristal, de diamant et de saphir. La mer, vue d'une hauteur considérable, produit cette illusion, comme chacun sait, de paraître un plan vertical. L'explique qui voudra. Mes enfans se mirent à vouloir emporter des plantes. Les plus belles liliacées du monde croissent dans ces rochers. A nous trois, nous arrachâmes enfin un oignon d'amaryllis écarlate, que nous ne portâmes point jusqu'à la Chartreuse, tant il était lourd. Mon fils le coupa en morceaux pour montrer à notre malade un fragment, gros comme sa tête, de cette plante merveilleuse. Périca, chargée d'un grand fagot qu'elle avait ramassé en chemin, et dont, avec ses mouvemens brusques et rapides, elle nous donnait à chaque instant par le nez, nous reconduisit jusqu'à l'entrée

du village. Je la forçai de venir jusqu'à la Chartreuse, pour lui faire un petit présent, que j'eus beaucoup de peine à lui faire accepter. Pauvre petite Périca, tu n'as pas su et tu ne sauras jamais quel bien tu me fis en me montrant parmi les singes une créature humaine douce, charmante et serviable sans arrière-pensée! Le soir, nous étions tout réjouis de ne pas quitter Valldemosa sans avoir rencontré un être sympathique.

Entre ces deux promenades, la première et la dernière que nous fîmes à Majorque, nous en avions fait plusieurs autres que je ne raconterai pas, de peur de montrer à mon lecteur un enthousiasme monotone pour cette nature belle partout, et partout semée d'habitations pittoresques à qui mieux mieux, chaumières, palais, églises, monastères. Si jamais quelqu'un de nos grands paysagistes entreprend de visiter Majorque, je lui recommande la maison de campagne de La Granja de Fortuñy, avec le vallon aux cédrats qui s'ouvre devant ses colonnades de marbre, et tout le chemin qui y conduit. Mais, sans aller jusque-là, il ne saurait faire dix pas dans cette île enchantée sans s'arrêter à chaque angle du chemin, tantôt devant une citerne arabe ombragée de palmiers, tantôt devant une croix de pierre, délicat ouvrage du quinzième siècle, et tantôt à la lisière d'un bois d'oliviers. Rien n'égale la force et la bizarrerie de formes de ces antiques pères nourriciers de Majorque. Les Majorquins en font remonter la plantation la plus récente au temps de l'occupation de leur île par les Romains. C'est ce que je ne contesterai pas, ne sachant aucun moyen de prouver le contraire, quand même j'en aurais envie, et j'avoue que je n'en ai pas le moindre désir. A voir l'aspect formidable, la grosseur démesurée et les attitudes furibondes de ces arbres mystérieux, mon imagination les a volontiers acceptés pour des contemporains d'Annibal. Quand on se promène le soir sous leur ombrage, il est nécessaire de bien se rappeler que ce sont là des arbres; car, si on en croyait les yeux et l'imagination, on serait saisi d'épouvante au milieu de tous ces monstres fantastiques, les uns se courbant vers vous comme des dragons énormes, la gueule béante et les ailes déployées, les autres se roulant sur eux-mêmes comme des boas engourdis, d'autres s'embrassant avec fureur comme des lutteurs géans. Ici c'est un centaure au galop, emportant sur sa croupe je ne sais quelle hideuse guenon; là un reptile sans nom qui dévore un biche pantelante; plus loin un satyre qui danse avec un bouc moins laid que lui; et souvent c'est un seul arbre, crevassé, noueux, tordu, bossu, que vous prendriez pour un groupe de dix

arbres distincts, et qui représente tous ces monstres divers, pour se réunir en une seule tête, horrible comme celle des fétiches indiens, et couronnée d'une seule branche verte comme d'un cimier. Les curieux qui jetteront un coup d'œil sur les planches de M. Laurens, ne doivent pas craindre qu'il ait exagéré la physionomie des oliviers qu'il a dessinés. Il aurait pu choisir des spécimens encore plus extraordinaires, et j'espère que le *Magasin pittoresque*, cet amusant et infatigable vulgarisateur des merveilles de l'art et de la nature, se mettra en route un beau matin pour nous en rapporter quelques échantillons de premier choix.

Mais pour rendre le grand style de ces arbres sacrés d'où l'on s'attend toujours à entendre sortir des voix prophétiques, et le ciel étincelant où leur âpre silhouette se dessine si vigoureusement, il ne faudrait rien moins que le pinceau hardi et grandiose de Rousseau. Les eaux limpides où se mirent les asphodèles et les myrtes appelleraient Dupré. Des parties plus arrangées et où la nature, quoique libre, semble prendre, par excès de coquetterie, des airs classiques et fiers, tenterait le sévère Corot. Mais pour rendre les adorables *fouillis* où tout un monde de graminées, de fleurs sauvages, de vieux troncs et de guirlandes éplorées se penche sur la source mystérieuse où la cigogne vient tremper ses longues jambes, j'aurais voulu avoir, comme une baguette magique, à ma disposition, le burin de Huet dans ma poche.

Combien de fois, en voyant un vieux chevalier majorquin au seuil de son palais jauni et délabré, n'ai-je pas songé à Decamps, le grand maître de la caricature sérieuse et ennoblie jusqu'à la peinture historique, l'homme de génie qui sait donner de l'esprit, de la gaieté, de la poésie, de la vie en un mot, aux murailles même! Les beaux enfans basanés qui jouaient dans notre cloître, en costume de moines, l'auraient diverti au suprême degré. Il aurait eu là des singes à discrétion, et des anges à côté des singes, des pourceaux à face humaine, puis des chérubins mêlés aux pourceaux et non moins malpropres; Périca, belle comme Galathée, crottée comme un barbet, et riant au soleil comme tout ce qui est beau sur la terre.

Mais c'est vous, Eugène, mon vieux ami, mon cher artiste, que j'aurais voulu mener la nuit dans la montagne lorsque la lune éclairait l'inondation livide. Ce fut une belle campagne où je faillis être noyé avec mon pauvre enfant de quatorze ans, mais où le courage ne lui manqua pas, non plus qu'à moi la faculté de voir comme la nature s'était faite ce soir-là archi romantique, archi-folle et archi-sublime.

Nous étions partis de Valldemosa, l'enfant et moi, au milieu des pluies de l'hiver, pour aller disputer le pianino de Pleyel aux féroces douaniers de Palma. La matinée avait été assez belle et les chemins praticables; mais, pendant que nous courions par la ville, l'averse recommença de plus belle. Ici, nous nous plaignons de la pluie, et nous ne savons ce que c'est: nos plus longues pluies ne durent pas deux heures; un nuage succède à un autre, et, entre les deux, il y a toujours un peu de répit. A Majorque, un nuage permanent enveloppe l'île, et s'y installe jusqu'à ce qu'il soit épuisé; cela dure quarante, cinquante heures, voire quatre et cinq jours, sans interruption aucune et même sans diminution d'intensité. Nous remontâmes, vers le coucher du soleil, dans le birlocho, espérant arriver à la Chartreuse en trois heures. Nous en mîmes sept, et faillîmes coucher avec les grenouilles, au sein de quelque lac improvisé. Le birlocho était d'une humeur massacrante; il avait fait mille difficultés pour se mettre en route: son cheval était déferré, son mulet boiteux, son essieu cassé, que sais-je? Nous commencions à connaître assez le Majorquin pour ne pas nous laisser convaincre, et nous le forçâmes de monter sur son brancard, où il fit la plus triste mine du monde pendant les premières heures. Il ne chantait pas, il refusait nos cigares; il ne jurait même pas après son mulet, ce qui était bien mauvais signe; il avait la mort dans l'ame. Espérant nous effrayer, il avait commencé par prendre le plus mauvais des sept chemins à lui connus. Ce chemin s'enfonçant de plus en plus, nous eûmes bientôt rencontré le torrent, et nous y entrâmes, mais nous n'en sortîmes pas. Le bon torrent, mal à l'aise dans son lit, avait fait une pointe sur le chemin, et il n'y avait plus de chemin, mais bien une rivière dont les eaux bouillonnantes nous arrivaient de face, à grand bruit et au pas de course. Quand le malicieux birlocho, qui avait compté sur notre pusillanimité, vit que notre parti était pris, il perdit son sang-froid et commença à pester et à jurer à faire crouler la voûte des cieux. Les rigoles de pierres taillées qui portent les eaux de source à la ville s'étaient si bien enflées, qu'elles avaient crevé comme la grenouille de la fable. Puis, ne sachant où se promener, elles s'étaient répandues en flaques, puis en mares, puis en lacs, puis en bras de mer sur toute la campagne. Bientôt le birlocho ne sut plus à quel saint se vouer ni à quel diable se damner. Il prit un bain de jambes qu'il avait assez bien mérité, et dont il nous trouva peu disposés à le plaindre. La brouette fermait très bien, et nous étions encore à sec; mais d'instant en instant, au dire de mon fils, *la marée montait;* nous

allions au hasard, recevant des secousses effroyables, et tombant dans des trous dont le dernier semblait toujours devoir nous donner la sépulture. Enfin, nous penchâmes si bien, que le mulet s'arrêta comme pour se recueillir avant de rendre l'ame : le birlocho se leva et se mit en devoir de grimper sur la berge du chemin qui se trouvait à la hauteur de sa tête; mais il s'arrêta en reconnaissant, à la lueur du crépuscule, que cette berge n'était autre chose que le canal de Valldemosa, devenu fleuve, qui de distance en distance se déversait en cascade sur notre sentier, devenu fleuve aussi à un niveau inférieur. Il y eut là un moment tragi-comique. J'avais un peu peur pour mon compte, et grand' peur pour mon enfant. Je le regardai; il riait de la figure du birlocho, qui, debout, les jambes écartées sur son brancard, mesurait l'abîme, et n'avait plus la moindre envie de s'amuser à nos dépens.

Quand je vis mon fils si tranquille et si gai, je repris confiance en Dieu. Je sentis qu'il portait en lui l'instinct de sa destinée, et je m'en remis à ce pressentiment que les enfans ne savent pas dire, mais qui se répand comme un nuage ou comme un rayon de soleil sur leur front. Le birlocho, voyant qu'il n'y avait pas moyen de nous abandonner à notre malheureux sort, se résigna à le partager, et devenant tout à coup héroïque : — N'ayez pas peur, mes enfans! nous dit-il d'une voix paternelle; — puis il fit un grand cri, et fouetta son mulet, qui trébucha, s'abattit, se releva, trébucha encore, et se releva enfin à demi noyé. La brouette s'enfonça de côté : Nous y voilà! se rejeta de l'autre côté : Nous y voilà encore! fit des craquemens sinistres, des bonds fabuleux, et sortit enfin triomphante de l'épreuve, comme un navire qui a touché les écueils sans se briser.

Nous paraissions sauvés, nous étions à sec; mais il fallut recommencer cet essai de voyage nautique en carriole une douzaine de fois avant de gagner la montagne. Enfin nous atteignîmes la rampe; mais là le mulet, épuisé d'une part, et de l'autre effarouché par le bruit du torrent et du vent dans la montagne, se mit à reculer jusqu'au précipice. Nous descendîmes pour pousser chacun une roue, pendant que le birlocho tirait maître Aliboron par ses longues oreilles. Nous descendîmes ainsi je ne sais combien de fois, et, au bout de deux heures d'ascension, pendant lesquelles nous n'avions pas fait une demi-lieue, le mulet s'étant acculé sur le pont et tremblant de tous ses membres, nous prîmes le parti de laisser là l'homme, la voiture et la bête, et de gagner la Chartreuse à pied. Ce n'était pas une petite entreprise. Le sentier rapide était un torrent impétueux contre lequel

il fallait lutter avec de bonnes jambes. D'autres menus torrens improvisés, descendant du haut des rochers à grand bruit, débusquaient tout d'un coup à notre droite, et il fallait souvent se hâter pour passer avant eux, ou les traverser à tout risque, dans la crainte qu'en un instant ils ne devinssent infranchissables. La pluie tombait à flots; de gros nuages plus noirs que l'encre voilaient à chaque instant la face de la lune; et alors, enveloppés dans des ténèbres grisâtres et impénétrables, courbés par un vent impétueux, sentant la cime des arbres se plier jusque sur nos têtes, entendant craquer les sapins et rouler les pierres autour de nous, nous étions forcés de nous arrêter pour attendre, comme disait un poète narquois, que Jupiter eût mouché la chandelle. C'est dans ces intervalles d'ombre et de lumière que vous eussiez vu, Eugène, le ciel et la terre pâlir et s'illuminer tour à tour des reflets et des ombres les plus sinistres et les plus étranges. Quand la lune reprenait son éclat et semblait vouloir régner dans un coin d'azur rapidement balayé devant elle par le vent, les nuées sombres arrivaient comme des spectres avides pour l'envelopper dans les plis de leurs linceuls. Ils couraient sur elle et quelquefois se déchiraient pour nous la montrer plus belle et plus secourable. Alors la montagne ruisselante de cascades et les arbres déracinés par la tempête nous donnaient l'idée du chaos. Nous pensions à ce beau sabbat que vous avez vu dans je ne sais quel rêve et que vous avez esquissé avec je ne sais quel pinceau trempé dans les ondes rouges et bleues du Phlégéton et de l'Érèbe. Et à peine avions-nous contemplé ce tableau infernal qui posait en réalité devant nous, que la lune, dévorée par les monstres de l'air, disparaissait et nous laissait dans des limbes bleuâtres, où nous semblions flotter nous-mêmes comme des nuages, car nous ne pouvions même pas voir le sol où nous hasardions les pieds. Enfin nous atteignîmes le pavé de la dernière montagne, et nous fûmes hors de danger en quittant le cours des eaux. La fatigue nous accablait, et nous étions nus pieds, ou peu s'en faut; nous avions mis trois heures à faire cette dernière lieue.

Mais les beaux jours revinrent, et le steamer majorquin put reprendre ses courses hebdomadaires à Barcelone. Notre malade ne semblait pas en état de soutenir la traversée, mais il semblait également incapable de supporter une semaine de plus à Majorque. La situation était effrayante; il y avait des jours où je perdais l'espoir et le courage. Pour nous consoler, la Maria-Antonia et ses habitués du village répétaient en chœur autour de nous les discours les plus édifians sur la vie future. Ce phthisique, disaient-ils, va aller en enfer,

d'abord parce qu'il est phthisique, ensuite parce qu'il ne se confesse pas. S'il en est ainsi, quand il sera mort, nous ne l'enterrerons pas en terre sainte, et, comme personne ne voudra lui donner la sépulture, ses amis s'arrangeront comme ils pourront. Il faudra voir comment ils se tireront de là; pour moi, je ne m'en mêlerai pas, — ni moi, — ni moi, et amen!

Enfin nous partîmes, et j'ai dit quelle société et quelle hospitalité nous trouvâmes sur le navire majorquin. Quand nous entrâmes à Barcelone, nous étions si pressés d'en finir pour toute l'éternité avec cette race inhumaine, que je n'eus pas la patience d'attendre la fin du débarquement. J'écrivis un billet au commandant de la station, M. Belvès, et le lui envoyai par une barque. Quelques instans après, il vint nous chercher dans son canot, et nous nous rendîmes à bord du *Méléagre*. En mettant le pied sur ce beau brick de guerre, tenu avec la propreté et l'élégance d'un salon, en nous voyant entourés de figures intelligentes et affables, en recevant les soins généreux et empressés du commandant, du médecin, des officiers et de tout l'équipage; en serrant la main de l'excellent et spirituel consul de France, M. Gautier d'Arc, nous sautâmes de joie sur le pont en criant du fond de l'ame : Vive la France! Il nous semblait avoir fait le tour du monde et quitter les sauvages de la Polynésie pour le monde civilisé.

Et la morale de cette narration, puérile peut-être, mais sincère, c'est que l'homme n'est pas fait pour vivre avec des arbres, avec des pierres, avec le ciel pur, avec la mer azurée, avec les fleurs et les montagnes, mais bien avec les hommes ses semblables. Dans les jours orageux de la jeunesse, on s'imagine que la solitude est le grand refuge contre les atteintes, le grand remède aux blessures du combat; c'est une grave erreur, et l'expérience de la vie nous apprend que là où l'on ne peut vivre en paix avec ses semblables, il n'est point d'admiration poétique ni de jouissances d'art capables de combler l'abîme qui se creuse au fond de l'ame. J'avais toujours rêvé de vivre au désert, et tout rêveur bon enfant avouera qu'il a eu la même fantaisie. Mais croyez-moi, mes frères, nous avons le cœur trop aimant pour nous passer les uns des autres, et ce qui nous reste de mieux à faire, c'est de nous supporter mutuellement; car nous sommes comme ces enfans d'un même sein qui se taquinent, se querellent, se battent même, et ne peuvent cependant pas se quitter.

George Sand.

POÈTES

ET

ROMANCIERS MODERNES

DE LA FRANCE.

XLIII.

M. RODOLPHE TÖPFFER.

Il est de Genève, mais il écrit en français, en français de bonne souche et de très légitime lignée, il peut être dit un romancier de la France. On le contrefait à Paris en ce moment (1) : petite contrefaçon à l'amiable, où n'ont que faire les grandes lois de propriété littéraire qu'on médite, et auxquelles j'avoue pour ma part ne trop rien comprendre. M. Xavier de Maistre, en passant à Paris il y a deux ans, a trahi, a dénoncé M. Töpffer, qui déjà n'était pas du tout un inconnu pour ceux qui avaient fait le voyage de Suisse et qui avaient feuilleté au passage les spirituels albums humouristiques nés de son

(1) Bibliothèque Charpentier, dans un volume intitulé *Nouvelles genevoises*.

crayon. Mais c'est comme écrivain, comme romancier, que nous l'a livré M. de Maistre; aux éditeurs friands qui lui demandaient encore un *Lépreux* ou quelque *Prisonnier du Caucase*, il répondait : Prenez du Töpffer. En voici donc aujourd'hui, et par échantillons de choix. Nous espérons qu'il réussira, même auprès de nos lecteurs blasés des romans du jour, ne fût-ce que comme une échappée d'une quinzaine à Chamouny.

Pour nous, à mesure que nous lisions les pages les plus heureuses de l'auteur genevois, il nous semblait retrouver, au sortir d'une vie étouffée, quelque chose de l'air vif et frais des montagnes; une douce et saine saveur nous revenait au goût, en jouissant des fruits d'un talent naturel que n'ont atteint ni l'industrie ni la vanité. Nous nous disions que c'était un exemple à opposer véritablement à nos œuvres d'ici, si raffinées et si infectées. Mais prenons garde! ne le disons pas trop. Publier et introduire en une littérature corrompue ces *Nouvelles genevoises*, de l'air dont Tacite a donné ses *Mores Germanorum*, ce serait les compromettre tout d'abord. Qu'on veuille donc n'y voir, si on l'aime mieux, qu'une variété au mélange, un assaisonnement de plus.

C'est une étrange situation, et à laquelle nous ne pensons guère, nous qui ne pensons volontiers qu'à nous-mêmes, que celle de ces écrivains qui, sans être Français, écrivent en français au même titre que nous, du droit de naissance, du droit de leur nourrice et de leurs aïeux. Toute la Suisse française est dans ce cas; ancien pays roman qui s'est dégagé comme il a pu de la langue intermédiaire du moyen-âge, et qui, au XVI[e] siècle, a élevé sa voix aussi haut que nous-mêmes dans les controverses plus ou moins éloquentes d'alors. Ce petit pays, qui n'est pas un démembrement du nôtre, a tenu dès-lors un rôle très important par la parole; il a eu son français un peu à part, original, soigneusement nourri, adapté à des habitudes et à des mœurs très fortes; il ne l'a pas appris de nous, et nous venons lui dire désagréablement, si quelque écho parfois nous en arrive : *Votre français est mauvais;* et à chaque mot, à chaque accent qui diffère, nous haussons les épaules en grands seigneurs que nous nous croyons. Voilà de l'injustice; nous abusons du droit du plus fort; des deux voisins, le plus gros écrase l'autre; nous nous faisons le centre unique; il est vrai qu'en ceci nous le sommes devenus un peu.

Au XVI[e] siècle, au temps de la féconde et puissante dispersion, les choses n'en étaient pas là encore. Les Calvin, les Henri Estienne, les de Bèze, les d'Aubigné, ces grands hommes éloquens que recueil-

lait Genève et qu'elle savait si étroitement s'approprier, comptaient autant qu'aucun dans la balance. Mais le XVIIe siècle, en constituant le français de Louis XIV et de Versailles, qui était aussi pour le fond, disons-le à sa gloire, celui des halles et de la place Maubert, rejeta hors de sa sphère active et lumineuse le français de la Suisse réformée, lequel s'isola, se cantonna de plus en plus dans son bassin du Léman, et continua ou acheva de s'y fractionner. Ainsi l'idiome propre de Genève n'est pas le même que celui de Lausanne ou de Neuchâtel, et les littératures de ces petits états ne diffèrent pas moins par des traits essentiels et presque contrastés. Mais dans tous, si l'on va au fond et à la souche, on retrouve, à travers la diction, de vives traces et comme des herbes folles de la végétation libre et vaste du XVIe siècle, sur lesquelles, je crois l'avoir dit ailleurs, le *rouleau* du *tapis vert* de Versailles n'a point passé. Ces restes de richesses, piquantes à retrouver sur les lieux, et qui sont comme des fleurs de plus qui les embaument, n'ont guère d'ailleurs d'application littéraire, et les écrivains du pays en profitent trop peu. Nous verrons que M. Töpffer y a beaucoup et même savamment butiné; ce qui fait (chose rare là-bas) que son style a de la fleur.

Qu'on se figure bien la difficulté pour un écrivain de la Suisse française, qui tiendrait à la fois à rester Suisse et à écrire en français, comme on l'entend et comme on l'exige ici. Il faudrait, s'il est de Genève, par exemple, qu'il fît comme s'il n'en était pas, comme s'il n'était que d'une simple province; il faudrait qu'il fût tout bonnement de la langue de Paris, en ne puisant autour de lui, et comme dans des souvenirs, que ce qu'il y trouverait de couleur locale. Mais Genève n'est pas une province, c'est bien sérieusement une patrie, une cité à mœurs particulières et vivaces; on ne s'en détache pas aisément, et peut-être on ne le doit pas. Les racines historiques y sont profondes; l'aspect des lieux est enchanteur; volontiers on s'y enferme, et le Léman garde pour lui ses échos.

Combien n'y a-t-il pas eu, autour de ce Léman de Genève ou de Vaud, de jeunes cœurs poétiques dont la voix n'est pas sortie du cadre heureux, étroit pourtant, et qui, en face des doux et sublimes spectacles, au sein même du bonheur et des vertus, et tout en bénissant, se sont sentis parfois comme étouffés! On chante, on chante pour soi, pour Dieu et pour ses frères voisins; mais la grande patrie est absente, la grande, la vaine et futile Athènes n'en entend rien. J'ai trouvé ce sentiment-là exprimé avec bien de l'onction résignée et de la tendresse dans des strophes nées un soir au plus beau site de

ces rivages et sorties d'un de ces nobles cœurs dont j'ai parlé, strophes dès long-temps publiées, qui ont fait le tour des rochers sonores et qu'on n'a pas lues ici :

Pourtant, ô ma patrie, ô terre des montagnes
Et des bleus lacs dormant sur leur lit de gravier,
Nulle fée autrefois errant dans tes campagnes,
Nul esprit se cachant à l'angle du foyer,
Nul de ceux dont le cœur a compris ton langage,
Ou dont l'œil a percé ton voile de nuage,
Ne t'aima plus que moi, terre libre et sauvage,
Mais où ne croît pas le laurier.

J'ai vu quelques rameaux de l'arbre de la gloire,
Poussant avec vigueur leurs jets aventureux,
Se pencher, il est vrai, sur l'onde sans mémoire
De ce Léman vaudois que domine Montreux.
Mais un souffle inconnu rassemblait les tempêtes :
D'Arvel et de Jaman l'éclair rasa les crêtes,
Les lauriers tristement inclinèrent leurs têtes,
Et le beau lac pleura sur eux (1).

Et en effet, dans ce frais bassin du Léman si couronné de splendeur par la nature, il n'y a pas telle chose que la gloire, et la plante de poésie, même venue en pleine terre, a partout besoin de ce soleil un peu factice, sans lequel son fruit mûrit, mais ne se dore pas complètement.

Pour nous en tenir à Genève toutefois, le plus considérable des trois petits états, et sous le nom duquel, dans nos à-peu-près d'ici, nous nous obstinons à confondre tous les autres, la difficulté, ce semble, est moindre; véritable lieu de rendez-vous et de passage européen, il y a là naturellement théâtre à célébrité. Et puis si Genève est un petit état, c'est une grande cité, et, comme l'a dit avec orgueil l'excellent Senebier dans l'*Histoire littéraire* qu'il en a écrite, c'est *une des écoles lumineuses de la terre*. Qu'on parcoure les trois volumes de cette histoire qui ne va pas au-delà de 1786 et qui néglige ainsi les dernières années si remplies du dix-huitième siècle, que de noms illustres et vénérés s'y rencontrent! Théologie, droit public, sciences, philosophie et philologie, morale, toutes ces branches sont admirablement représentées et portent des fruits comme dispropor-

(1) Dans le recueil des *Deux Voix*, par Juste et Caroline Olivier.

tionnés à l'œil avec le peu d'apparence du tronc; c'est un poirier nain qui est, à lui seul, tout un verger. Certes la patrie de Cramer, de Calandrini, de Burlamaqui, de Trembley, de Bonnet et de Saussure, n'a rien à envier aux plus fières patries, surtout quand elle est la nourrice aussi et la mère adoptive de tant d'hommes dont le nom ne se sépare plus du sien, et quand elle a, selon les temps, Calvin pour les saints, Abauzit pour les sages. A Genève, grace à l'esprit de cité et de famille, apparaissent et se croisent de bonne heure des dynasties, des *tribus* de savans appliqués et honorés, les Godefroy, les Le Clerc, les Pictet, dans une sorte de renommée sans dissipation, qui ne va pas jusqu'à la gloire, et qui demeure revêtue et protégée de modestie et d'ombre. Genève est le pays qui a envoyé et comme prêté au monde le plus d'esprits distingués, sérieux et influens : De Lolme à l'Angleterre, Le Fort à la Russie, Necker à la France, Jean-Jacques à tout un siècle, et Tronchin, Etienne Dumont, et tant d'autres, en même temps qu'elle en a recueilli et fixé chez elle un grand nombre d'éminens de toutes les contrées aux divers temps. Mais, au milieu de toutes ces richesses, sur un seul point, si l'on consulte l'histoire littéraire de Genève, il y a presque disette, et dans les listes de Senebier, et dans les souvenirs qui les complètent, on ne rencontre pas, Jean-Jacques à part, un seul romancier célèbre, pas un seul poète illustre.

Les beaux-arts, ou du moins les arts agréables et utiles, y furent cultivés plus heureusement. Petitot, le célèbre peintre sur émail, paya sa belle part dans les chefs-d'œuvre du XVIIe siècle. Mais encore, en général, l'école des arts à Genève eut plutôt un caractère de patience, d'application et d'industrie; l'utilité pratique ne s'en sépara point, et l'artiste serra de près l'artisan.

Une certaine légèreté d'agrément, qui est, à proprement parler, l'honneur poétique et littéraire, manqua donc à la culture genevoise; Senebier le reconnaît lui-même et en recherche les raisons : « La plupart des écrivains genevois, profonds dans l'invention et la déduction de leurs idées, sont faibles pour le coloris et pesans dans le style; ces défauts ne naîtraient-ils pas de la gravité et de la réflexion que le sentiment de la liberté inspire, que le goût de prononcer sur les objets importans du gouvernement nourrit (1)?... » Cela me paraît venir surtout de ce qu'en écrivant, les auteurs genevois, même ceux qui ont le sentiment du style, ne se sentent pas complètement chez eux

(1) Petit exemple, en passant, de cette pesanteur de diction dont il s'agit.

dans leur langue; la vraie mesure, le vrai niveau si mobile de cette langue, n'est pas au bord du Léman, mais aux bords de la Seine; ils le savent bien, ils s'efforcent, ils se contraignent de loin pour y atteindre, et l'on s'en aperçoit. Jean-Jacques lui-même, à côté de Voltaire, sent l'effort; il y a mainte fois de l'ouvrier dans son art. Mais c'est particulièrement chez des écrivains distingués et secondaires, tels que M. Necker, que le fait devient très sensible; ils travaillent trop leur phrase, ils en pèsent trop tous les mots, c'est *trop bien*. Et puis écoutez-les causer : ils parlent comme des livres. Quintilien rapporte de Théophraste, cet homme d'ailleurs si disert, que, comme il affectait un certain mot, une vieille d'Athènes ne balança pas à dire qu'il était étranger. — Et à quoi reconnaissez-vous cela? demanda quelqu'un. — En ce qu'il parle trop bien, répondit-elle; *quod nimium atticè loqueretur*.

M. Töpffer, nous le verrons, ne paraît pas s'être posé la difficulté ainsi, et c'est pour cela peut-être qu'il en a mieux triomphé; il n'a pas cherché à être français ni *attique*, il a été de son pays avec amour, avec naïveté, un peu rustiquement, cachant son art, et il s'est trouvé avoir du sel et de la saveur pour nous.

Et d'ailleurs, il faut le reconnaître, tout change; Genève est en train de se modifier, de perdre ses vieilles mœurs et son *à parte*, plus même qu'il ne lui conviendrait. Nous aussi, nous changeons, et le centre de notre attraction semble moins précis de beaucoup et moins rigoureux. Le XVIIe siècle est dissous, une sorte de XVIe siècle recommence. Chacun peut y retrouver son compte et s'y gagner un apanage. Les classifications ont peine à se tenir, et les exceptions font brèche sur tous les points. Si nous avons à signaler un romancier à Genève, quoi de si étonnant? Pradier, le plus voluptueux de nos statuaires, n'en vient-il pas? Léopold Robert, le plus italien de nos peintres, est sorti de Neuchâtel.

Toujours est-il que si, sur les lieux, on considère de près, avec quelque attention, la physionomie générale et les produits beaucoup plus multipliés qu'on ne peut croire de la littérature courante, on reconnaît combien Genève, en tout ce qui est poétique, romanesque et purement *littéraire*, reste au-dessous, depuis cinquante ans, de son voisin le canton de Vaud, qui, avec bien moins d'importance et d'illustration, et sous un air de rusticité, a beaucoup plus le goût de ces sortes de choses.

M. Töpffer nous paraît à ceci une contradiction heureuse, d'autant plus heureuse que ce n'est pas un romancier simplement issu de

Genève et qui se soit exercé sur des sujets étrangers, mais un romancier du cru et qui a vraiment racine dans le sol. Étudions-le donc un peu à fond, comme nous avons fait une autre fois pour Mme de Charrière.

M. Rodolphe Töpffer est né à Genève le 17 février 1799, en *nonante-neuf*, comme on y dit encore; il se trouve antérieur de quelques années, par la date de sa naissance, à cette génération romantique qui, vers 1828, se remua à Genève ou à Lausanne, à laquelle appartiennent les deux poètes Olivier de là-bas, et d'où nous sont venus ici Imbert Galloix pour y mourir, et M. Charles Didier à travers son grand tour d'Italie. Les parens de M. Töpffer, comme le nom l'indique, sont d'origine allemande, et on pourra, si l'on veut, en retrouver quelque trace dans le talent naïf et affectueux de leur fils. Pourtant Genève a cela de particulier, ce me semble, de s'assimiler très vite et cordialement l'étranger qui s'y naturalise; c'est un petit foyer très fort et qui opère de près sa fusion. Quant à la langue, on conçoit que l'effet de ces mélanges y reste plus sensible, et que, de tous ces styles continuellement versés et déteignant l'un sur l'autre, il résulte une couche superficielle un peu neutre, précisément ce style *mixte* que nous accusons.

Mais le jeune Rodolphe Töpffer paraît avoir été d'abord comme un enfant de la pure cité de Genève et de la vieille souche. Né dans un quartier *du haut*, habitant derrière le temple Saint-Pierre, près de la prison de l'Évêché, en cette maison même, dite *de la Bourse française*, où se passe toute l'*Histoire de Jules*, il nous a décrit, dans ce touchant ouvrage, ses premières impressions, ses rêves à la fenêtre, tandis que, par-dessus le feuillage de l'acacia, il regardait les ogives du temple, la prison d'en face et la rue solitaire. Son père, encore vivant, est un peintre spirituel, estimé, et connu de ceux des artistes de Paris dont les débuts ne sont pas de trop fraîche date. Cet excellent père, éclairé par l'expérience, et qui avait conquis lui-même son instruction, la voulut ménager à son fils de bonne heure, et pour cela il eut à lutter contre les goûts presque exclusifs d'artiste que dénotait le jeune enfant. Celui-ci se sentait peintre en effet, et aurait voulu en commencer l'apprentissage incontinent : le père tint bon et exigea qu'avant de s'y livrer, son fils eût achevé le cours entier de ses études. Le jeune Rodolphe étudia donc, jusqu'à l'âge de dix-huit ans, mais à la façon de Jules, *en attendant*, et non sans bien des croquis entre deux bouquins, non sans de fréquentes distractions à la vitre. Les chapitres sur la flânerie qui ouvrent *la Bibliothèque de mon oncle* sont,

comme il le dit agréablement, l'histoire fidèle des plus grands travaux de son adolescence : « Oui, la flânerie est chose nécessaire au moins une fois dans la vie, mais surtout à dix-huit ans au sortir des écoles... Aussi un été entier passé dans cet état ne me paraît pas de trop dans une éducation soignée. Il est probable même qu'un seul été ne suffirait point à faire un grand homme : Socrate flâna des années; Rousseau, jusqu'à quarante ans; La Fontaine, toute sa vie. » Jules, j'ose le dire après ample informé, c'est exactement le jeune Rodolphe quant aux impressions, aux sentimens, et sauf les aventures.

Ses premières lectures, celles qui agirent le plus avant sur son esprit encore tendre, je les retrouverais dans ses écrits encore, en combinant avec son Jules le Charles du *Presbytère*. Ce fut Florian d'abord comme pour nous tous, Florian y compris son *Don Quichotte* édulcoré, qui déjà pourtant éveillait et égayait chez lui la pointe d'*humour*. Le *Télémaque* et Virgile lui enseignaient au même moment l'amour des paysages et le charme simple des scènes douces. L'œuvre d'Hogarth, qui lui tombait sous la main, lui déroulait l'histoire *du bon et du mauvais apprenti*, et les expressions de crime et de vertu, que ce moraliste peintre a si énergiquement burinées sur le front de ses personnages, lui causaient, dit-il, cet attrait mêlé de trouble qu'un enfant préfère à tout. Son vœu secret, dès-lors, son ambition, eût été d'atteindre aussi à servir un jour le sentiment et la moralité populaire dans ce cadre parlant de la littérature en estampes. C'est Hogarth qui l'initia à se plaire à l'observation des hommes, et aussi à se passionner plus tard pour Shakspeare, à qui il l'a souvent comparé, à s'éprendre enfin de Richardson, de Fielding, des grands moralistes romanciers de l'école anglaise. *Atala* eut son jour; mais il lui fut infidèle (à l'inverse de Mme de Staël et de beaucoup d'autres), dès qu'il eut connu *Paul et Virginie*. On voit déjà les instincts se dessiner : naturel, moralité, simplicité, finesse ou bonhomie humaine, plutôt qu'idéal poétique et grandeur.

Pourtant l'influence de Jean-Jacques sur lui fut immense, et, à cet âge de seize à vingt ans, elle prit dans son ame tout le caractère d'une passion. Ce ne fut pas comme *livre* seulement, mais comme *homme* que Rousseau agit sur son jeune compatriote; le site, les mœurs, les peintures retracées et présentes contribuaient à l'illusion : « Durant deux ou trois ans, a pu écrire M. Töpffer, je n'ai guère vécu avec quelqu'un d'autre. » Entendons-nous bien, c'est avec le Rousseau de Julie, avec celui des courses de montagnes, et des cerises

cueillies, et de tant d'adorables pages du début des *Confessions*, avec le Rousseau des Charmettes.

Que si l'on ajoute à cette influence d'autant plus heureusement littéraire qu'elle y visait moins, des lectures entrecoupées de Brantôme, de Bayle (1), de Montaigne, de Rabelais, tomes épars dans l'atelier de son père et que l'enfant avait lus et sucés au hasard sans trop comprendre, mais parfaitement captivé par les couleurs du style ou par cette naïveté que Fénelon osait bien regretter, on reconnaîtra combien est véritablement et sincèrement française la filiation de M. Töpffer, et à quel point nous avons droit de la revendiquer.

Les études classiques qu'avait voulues le père étaient terminées; l'âge de la profession tant désirée était venu; la peinture allait ouvrir, développer enfin ses horizons promis devant le jeune homme, qui, de tout temps, avait croqué, dessiné, imité. Il se disposait à partir prochainement pour l'Italie, lorsqu'une affection des yeux, que l'on crut d'abord passagère et qui n'a jamais cessé depuis, vint suspendre et ajourner encore une fois le rêve. Deux années de vain espoir et de tentatives pénibles suivirent; elles furent cruelles pour celui qui s'en était promis tant de joie : décidément la peinture lui échappait. C'est vers ce temps que, sous prétexte de consulter les hommes de l'art, mais en réalité plutôt pour tromper ses anxiétés par l'étude, il se rendit à Paris, n'y consulta personne, renonça tout bas et avec larmes à la vocation d'artiste, et, renouant avec les lettres, s'appliqua à devenir un instituteur éclairé. Ce séjour à Paris date de 1819 à 1820; de jour, il suivait les cours publics; il allait écouter Talma le soir. Les anciens et la littérature moderne faisaient alors l'objet de ses études. Déjà *rendu* à Shakspeare, il épousait dans son cœur ces idées littéraires nouvelles qui commençaient à poindre; au Louvre, il se rangeait secrètement pour *la Méduse* de Géricault contre le *Pygmalion* de Girodet. Cette crise un peu fiévreuse n'eut qu'un temps. De retour à Genève, sous-maître dans un pensionnat d'abord, puis à la tête d'un pensionnat de sa propre création, père de famille, finalement appelé à occuper la chaire de Belles-Lettres dans l'Académie, c'est du sein d'une vie heureuse et comblée, et comme unie en calme à son Léman, que se sont échappés successivement et sans prétention les écrits divers, tous anonymes, dont plus d'un nous a charmé.

(1) Le dictionnaire dans lequel Jules (*Histoire de Jules*, première partie) trouve l'histoire d'Héloïse, n'est autre que celui de Bayle.

A Genève, les pensionnats participent à la vie et à la moralité de la famille. Obligé par métier de rester un grand nombre d'heures chaque jour dans une classe peuplée de nombreux garçons, M. Töpffer prit l'habitude de se dédommager par la plume de ce que lui refusait le pinceau. Il ne visait pas d'abord à être auteur; maître chéri et familier de ses élèves, c'étaient d'abord de petites comédies qu'il écrivait pour leur divertissement. Chaque année, à la belle saison, se mettant à la tête de la jeune bande, il employait les vacances à les guider, le sac sur le dos, dans de longues et vigoureuses excursions pédestres à travers les divers cantons, par les hautes montagnes et jusque sur le revers italien des Alpes. Au retour et durant les soirées d'hiver, il en écrivait pour eux des relations détaillées et illustrées. Quelques-unes des nouvelles même qu'il a publiées depuis, *le Col d'Anterne*, *la Vallée de Trient*, me paraissent rendre assez bien l'effet de *Sandfort et Merton* adultes, d'une saine et noble jeunesse ayant l'assurance modeste et la délicatesse native, comme les Morton de Walter Scott.

Le peintre cependant ne pouvait tout-à-fait s'abdiquer; le *trait* lui fournit jusqu'à un certain point ce qu'il avait espéré de la couleur. Aux heures de gaieté, M. Töpffer composa et dessina, sous les yeux de ses élèves, ces histoires folles mêlées d'un grain de sérieux (*M. Vieux-Bois*, *M. Jabot*, *le docteur Festus*, *M. Pencil*, *M. Crépin*). Les albums grotesques coururent de main en main, et il arriva qu'un ami de l'auteur, passant à Weymar, fit voir je ne sais lequel à Goethe. Le grand-prêtre de l'art, qui ne dédaignait rien d'humain, y prit goût et voulut voir les autres : tous les cahiers à la file se mirent en route pour Weymar. Goethe en dit un mot dans un numéro du journal *Kunst und Alterthum*. Il sembla dès-lors à M. Töpffer que, sur ce visa du maître, les gens pourraient bien s'en accommoder, et, à son loisir, il autographia plusieurs de ces fantaisies. Les cinq qu'il a publiées (1) ont eu grand succès auprès des amateurs et connaisseurs; je n'en pourrais donner idée à qui ne les a pas vues. Ce genre d'*humour* se traduit peu par des paroles; la seule manière de le louer, c'est de le goûter et d'en rire.

Je ne sais qui l'a dit le premier : règle générale, la plaisanterie d'une nation ressemble à son mets ou à sa boisson favorite. Ainsi la plaisanterie de Swift est du pudding, comme celle de Teofilo Folengo

(1) M. Aubert en a contrefait trois ici, à Paris, mais il n'en faudrait pas juger par-là.

est du macaroni, comme celle de Voltaire est du champagne. Celle-ci encore a droit de sembler du moka. Les Allemands pourront nommer le plat de Jean-Paul. En lisant et relisant le *Mascurat* de Naudé, il me semble plonger jusqu'au coude à l'antique fricot gaulois mêlé de fin lard, ou encore me rebuter parfois sur de trop excellens harengs saurs. J'ai donc cherché le mets local analogue à l'*humour* que M. Töpffer répand en ses autographies, et que nous retrouverons littérairement, à dose plus ménagée, dans plus d'un chapitre de ses ouvrages; j'ai essayé de déguster en souvenir plus d'un fromage épais et fin des hautes vallées, pour me demander si ce n'était pas cela. Je cherche encore. Ce qui est bien certain, c'est que sa plaisanterie est à lui, bien à lui, *sui generis*, comme disent les doctes.

Une épigraphe commune sert de préface à ces petits drames en caricature : « Va, petit livre, et choisis ton monde; car aux choses folles, qui ne rit pas bâille; qui ne se livre pas résiste; qui raisonne se méprend, et qui veut rester grave, en est maître. » Mais, sans vouloir raisonner, et en croyant seulement consulter notre goût d'ici, j'avouerai que je leur préfère et je n'hésite pas à recommander surtout deux relations de voyages par M. Töpffer, que j'ai sous les yeux (1), les deux plus récentes courses qu'il ait faites en tête de sa joyeuse caravane, l'une de 1839, jusqu'à Milan et au lac de Côme, l'autre de 1840, à la Gemmi et dans l'Oberland. C'est un texte spirituellement, vivement illustré à chaque page, avec un mélange de grotesque et de vérité; voilà bien de sincères impressions de voyage. La caricature ici n'est plus perpétuelle comme dans les histoires fantastiques de tout à l'heure, elle entre et se joue avec proportion à travers les scènes de la nature et de la vie. Je ne connais rien qui rende mieux la Suisse, telle que ses enfans la visitent et l'aiment : M. Töpffer, en ces deux albums, en est comme le Robinson, avec quelques traits de Wilkie.

Mais arrivons à ses livres proprement dits; la peinture encore en fut l'occasion première et le sujet. Il n'avait rien publié, lorsqu'en 1826, il eut l'idée de dire son mot sur le *salon* de Genève, sur l'exposition de peinture. Il le fit dans une brochure écrite en style soi-disant gaulois ou très vieilli. Les premières lectures de M. Töpffer l'avaient initié, en effet, à la langue du XVIe siècle, qui est, en quelque orte, plus voisine à Genève qu'ici même, j'ai déjà tâché de le faire comprendre. Ce goût d'enfance pour la langue d'Amyot, que Rous-

(1) Autographiées chez Frutiger, à Genève.

seau, si travaillé pourtant, avait aussi, rendit plus tard M. Töpffer très grand admirateur du style *retrouvé* de Paul-Louis Courier et partisan de quelques-unes de ses théories un peu fausses, mais si bien dites. Je trouve, en un chapitre de ses opuscules, Ronsard en titre, et très bien apprécié, qui en fait les frais (1). Bref, M. Töpffer commença comme nous tous; il rebroussa pour mieux sauter. Son français fut d'abord peut-être un peu appris, mais appris de haut et par-delà, comme il sied.

Sa première brochure sur l'exposition de 1826 avait réussi; il continua les années suivantes, en abandonnant peu à peu le trop docte jargon d'archaïsme. Peu à peu aussi il abandonna les questions de critique occasionnelle et particulière pour aborder des points d'art plus généraux. Ce fut l'origine d'une série d'opuscules intitulés : *Réflexions et menus-propos d'un peintre genevois*, qui trouvèrent place, au moins en partie, dans la *Bibliothèque universelle de Genève*. Dans cette série, il faut distinguer essentiellement les quatre premiers livres d'un *Traité du lavis à l'encre de Chine;* qu'on ne s'effraie pas du titre technique : le lavis à l'encre de Chine n'y est que l'occasion ou le prétexte de recherches libres sur des principes d'art et de poésie. M. Xavier de Maistre, qui aime et pratique lui-même la peinture, qui en poursuit jusqu'aux procédés et à la chimie, lut, à Naples où il était alors, les premiers livres de ce traité, et il envoya en présent à l'auteur une belle plaque d'encre de Chine avec toutes sortes de précieux témoignages. Voilà donc un second parrain qui vint à M. Töpffer après Goethe, et par la peinture également. Lorsque plus tard l'aimable auteur du *Lépreux* acheva de connaître celui dont la théorie l'avait attiré, lorsqu'il put lire ces touchantes petites productions, sœurs des siennes, *la Bibliothèque de mon Oncle*, le premier chapitre du *Presbytère*, il dut voir avec bonheur combien entre certaines natures les premières affinités trompent peu, et qu'il y a des parentés devinées à distance entre les ames.

C'est que ces quatre premiers livres, à propos de lavis, sont en effet d'une lecture charmante, à la Sterne, avec plus de bonhomie, entrecoupés de digressions perpétuelles qui sont l'objet véritable et qui font encore moins théorie que tableau. Sur l'importance de bien choisir son bâton d'encre de Chine, ce compagnon, cet ami fidèle qui doit vivre autant et plus que nous, il y a, par exemple, des pages bien délicates et sensibles, dont je veux extraire ici quelque chose,

(1) Chap. XIX, IV[e] livre du *Traité du lavis à l'encre de Chine.*

d'autant plus qu'elles ne seront pas reproduites dans l'édition de Paris. Pour parler ensuite plus à l'aise de M. Töpffer, il est bon de le donner à connaître tout d'abord directement; c'est le plus sûr moyen de faire voir que je n'en dis pas trop. Donc je transcris :

« . . . . En effet, avec le temps, avant peu d'années, votre bâton, d'abord simple connaissance, ensuite compagnon, instrument de vos travaux, plus tard associé à tous vos souvenirs, vous deviendra cher, et insensiblement le charme d'une douce habitude liera son existence à la vôtre. Quelle triste chose alors que de découvrir tardivement dans cet ami des défauts, des imperfections; d'être conduit peut-être à rompre ces relations commencées pour en former de nouvelles qui ne sauraient plus avoir ni l'attrait ni la fraîcheur des premières!

« Franklin parle quelque part de cette affection d'habitude que l'on porte aux objets inanimés, affection qui n'est ni l'amitié ni l'amour, mais dont le siége est pourtant aussi dans le cœur. Quelques-uns disent que c'est là une branche de cette affection égoïste qui attache à un serviteur difficile à remplacer; moi je pense que c'est un trait honorable de notre nature, lequel ne saurait s'effacer entièrement sans qu'il y ait pour l'ame quelque chose à perdre.

« C'est quelque chose de bienveillant, c'est aussi une espèce d'estime. Non-seulement nous aimons l'instrument que nous manions avec plaisir, avec facilité, mais bientôt, le comparant à d'autres, nous lui vouons quelque chose de plus, si surtout, à sa supériorité, il joint de longs services. Un simple outil a, pour l'ouvrier qui s'en sert, sa jeunesse, son âge mûr, ses vieux jours, et excite en lui, selon ces phases diverses, des sentimens divers aussi. Il se plaît à la force, à la vivacité brillante qui distingue ses jeunes ans; il jouit aux qualités qu'amène son âge mûr, aux défauts qu'il corrige ou tempère; il estime surtout les qualités que ne lui ôte pas la vieillesse, et souvent (qui n'en a pas été le témoin?) il le conserve par affection, même après qu'il est devenu inférieur à ses jeunes rivaux.

« Si vous avez jamais voyagé à pied, n'avez-vous point senti naître en vous et croître avec les journées et les services cette affection pour le sac qui préserve vos hardes, pour le bâton, si simple soit-il, qui a aidé votre marche et soutenu vos pas? Au milieu des étrangers, ce bâton n'est-il pas un peu votre ami; au sein des solitudes, votre compagnie? N'êtes-vous pas sensible aux preuves de force ou d'utilité qu'il vous donne, aux dommages successifs qui vous font prévoir sa fin prochaine, et ne vous serait-il point arrivé, au moment de vous en séparer, de le jeter sous l'ombrage caché de quelque fouillis plutôt que de l'abandonner aux outrages de la grande route! Si vous me disiez non, non jamais..., à grand regret, cher lecteur, je verrais se perdre un petit grain de cette sympathie qui m'attire vers vous (1).

(1) Je trouve chez une humble et douce muse de l'Angleterre, chez mistriss Caroline Southey, femme du grand poète de ce nom et fille elle-même de l'aimable

« Pour qui observe, il est facile de remarquer que ce trait va s'effaçant à mesure que l'on monte des classes pauvres, laborieuses, aisées, aux classes riches, et qu'il s'efface entièrement au milieu du luxe et de l'oisiveté des hommes inutiles. Ai-je donc si tort d'y reconnaître quelques liens mystérieux avec ce qui est bon? de dire que c'est un trait honorable de notre nature et précieux pour l'ame? Un sentiment qui se trouve où il y a travail, exercice, économie, médiocre aisance; qui se perd où il y a luxe prodigue, paresse, inutile oisiveté, serait-il indifférent aux yeux de l'homme de sens? Non pas! Aussi Franklin, l'homme de sens par excellence, en faisait cas.

« Au reste, si cette disposition est plus fréquente chez les classes travailleuses que chez les classes oisives, parce qu'elle est inséparable de l'emploi du temps, de l'exercice et du travail, elle est aussi bien plus générale dans les sociétés jeunes encore que chez celles qui sont arrivées aux derniers raffinemens de la civilisation. Homère décrit toujours avec soin un mors, un bouclier, un char, une coupe, une armure; il prête sans cesse à ces objets inanimés des qualités morales qui en font le prix aux yeux de leur possesseur, et qui leur valent l'estime ou les affections de l'armée. Les temps de la chevalerie présentent le même caractère. Aussi Walter Scott ne néglige pas un trait si vrai et si favorable au pittoresque. Cooper lui-même, dans son roman de *la Prairie,* voulant peindre un homme des villes qui s'est volontairement reporté à la vie des bois, est fidèle à la vérité lorsqu'il unit d'amitié le trappeur à sa carabine. Cette arme vénérable prend une physionomie, un caractère; elle devient un personnage qui a sa bonne part dans l'intérêt que nous portons au vieux chasseur des prairies... »

poète Bowles, une toute petite pièce qui me paraît compléter la pensée de M. Töpffer, et que je voudrais en passant cueillir comme une pervenche au bord du chemin.

SONNET.

Je n'ai jamais jeté la fleur
Que l'amitié m'avait donnée,
— Petite fleur, même fanée, —
Sans que ce fût à contre-cœur.

Je n'ai jamais contre un meilleur
Changé le meuble de l'année,
L'objet usé de la journée,
Sans en avoir presque douleur.

Je n'ai jamais qu'à faible haleine
Et d'un accent serré de peine
Laissé tomber le mot *Adieu;*

Malade du mal de la terre,
Tout bas soupirant après l'ère
Où ce mot doit mourir en Dieu.

Puis revenant à son bâton d'encre de Chine : « Ceci, dit-il, tient à notre vie privée; aussi éprouvé-je quelque répugnance à en entretenir le public. Mais je ne puis résister à l'envie de faire connaître les innocentes relations qui m'unissent à lui. D'ailleurs, je serai discret.

« Ces relations sont anciennes, elles datent de vingt ans; elles me sont chères à plus d'un titre, car, ce bâton, je le tiens de mon père, y compris la manière de s'en servir et la manière d'en parler. Il est rond, doré, apostillé de Chinois, et d'une perfection sans pareille, si pourtant l'amitié ne m'aveugle. Un beau matin je le trouvai cassé en deux morceaux; cela m'étonna, car il n'avait jamais fait de sottises qu'entre mes mains... Aussi n'était-ce pas une sottise; je venais de me marier.

« Mais, outre ces circonstances qui me le rendent cher, que de momens délicieux nous avons coulés ensemble! que d'heures paisibles et doucement occupées! quelle somme de jours calmes et rians à retrancher du nombre des jours tristes, inquiets ou ingratement occupés! Si l'on aime les lieux où l'on a goûté le bonheur; si les arbres, les vergers, les bois, si les plus humbles objets qui furent témoins de nos heureuses années ne se revoient pas sans une tendre émotion, pourquoi refuserais-je ma reconnaissance à ce bâton qui, non-seulement fut le témoin, mais aussi l'instrument de mes plaisirs?

« Et puis quels plaisirs! Aussi anciens que mes premiers, que mes plus informes essais; car, ce qui les distingue de tous les autres, c'est d'être aussi vifs au premier jour qu'au dernier, de s'étendre peu, mais de ne pas décroître. Aujourd'hui encore, quand m'apprêtant à les goûter, je prends mon bâton et broie amoureusement mon encre tout en rêvant quelque pittoresque pensée, ce ne sont pas de plus aimables illusions, de plus séduisantes images, de plus flatteuses pensées qui m'enivrent, mais du moins ce sont encore les mêmes; la fraîcheur, la vivacité, la plénitude, s'y retrouvent, elles s'y retrouvent après vingt ans! Et combien est-il de plaisirs que vingt ans n'aient pas décolorés, détruits! L'amitié seule, peut-être, quand elle est vraie, et que, semblable à un vin généreux, les années la mûrissent en l'épurant.

« Durant ces vingt années d'usage régulier, ce bâton ne s'est pas raccourci de trois lignes : preuve de la finesse de sa substance, gage de la longue vie qui l'attend. Long-temps je l'ai regardé comme mon contemporain; mais depuis que j'ai compris combien plus le cours des ans ôte à ma vie qu'à la sienne, je l'envisage à la fois comme m'ayant précédé dans ce monde, et comme devant m'y survivre. De là une pensée un peu mélancolique, non que j'envie à mon pauvre bâton ce privilége de sa nature, mais parce qu'il n'est pas donné à l'homme de voir sans regret la jeunesse en arrière et en avant le déclin (1)... »

Le chapitre qui suit, sur le *pinceau*, a beaucoup de piquant; le caractère du pinceau, suivant M. Töpffer, c'est d'être capricieux; il est

(1) IIe livre du *Traité du lavis à l'encre de Chine.*

le contraire du bâton, de l'ami solide. Il a des momens sublimes, d'autres détestables; il emporte son maître et lui joue des tours. Méfiez-vous du pinceau.

Sur les limites du *procédé* et de *l'art;* qu'*il est bon que pour chaque homme l'art soit à recommencer;* sur la différence fondamentale de la peinture antique et moderne; sur le clair-obscur et Rembrandt; qu'en face de la nature *les plus serviles ont été les plus grands*, et que *c'est bien ici que ceux qui s'abaissent seront élevés;* que la peinture pourtant est un mode, *non pas d'imitation, mais d'expression;* il y a là-dessus une suite d'instructifs et délicieux chapitres, où la pensée et le technique se balancent et s'appuient heureusement, où le goût pour la réalité et pour les Flamands ne fait tort en rien au sentiment de l'idéal, où Karel Du Jardin tient tête sans crânerie à Raphaël. Tout au travers passe et repasse plus d'une fois, avec complaisance et nonchaloir, un certain âne qui sert à l'auteur de démonstration familière à ses théories, et cela le mène à venger finalement l'honnête animal, son ami, calomnié par cet autre ami La Fontaine. Ce chapitre de réhabilitation est victorieux et restera dans l'espèce (1); mais, pour commencer, on ne peut tout citer.

En lisant ces pages pittoresques et vives, où la lumière se joue, on ne peut s'empêcher de partager les espérances de l'auteur, lorsque, vers la fin, en vue de l'avenir de l'art dans ces contrées où il n'eut point de passé, on l'entend qui s'écrie : « Toutefois, Suisse, ma belle, ma chère patrie, les temps sont venus peut-être! J'en sais, de vos amans, qui vous rendent plus que le culte de l'admiration, qui étudient vos beautés, qui se pénètrent de vos grandeurs, à l'ame de qui se découvrent vos charmes méconnus. » Le brouillard dans ces vallées se lève tard, voilà qu'il semble se lever aujourd'hui. Ce sont des amans qui aimaient trop et de trop près; à force de sentir, ils ne pouvaient dire. A leur tour, enfin, de parler.

Dans la Suisse allemande, cela s'est passé un peu autrement, je pense. Par la poésie au moins et par la littérature, la Suisse allemande, dès Haller et Gessner, s'est bien plus exprimée elle-même que la Suisse française ne l'a fait encore. Celle-ci a eu Rousseau, sans doute; comment l'oublier? Mais, tout en la peignant, il l'a désertée autant qu'il a pu. Le grand historien helvétique, un des plus grands historiens modernes, le vrai peintre et comme le poète épique des vieux âges, Jean de Muller, est de cette autre Suisse qui n'a point, entre l'Allemagne et elle, les mêmes barrières de croyances et de

(1) Chap. VIII du IIIe livre du *Traité*.

purisme que la Suisse française se sent à l'égard de la France. Et ici je me permettrai de blâmer M. Töpffer sur un point.

Indépendamment des articles d'art et des piquans chapitres sur le lavis, il en a fourni plusieurs autres à la *Bibliothèque universelle* de Genève, excellent recueil en beaucoup de parties et digne d'une cité qui a produit au début Jean Le Clerc, le second et très estimable journaliste à côté de Bayle. Mais trop souvent dans ces articles de M. Töpffer (1), comme dans la plupart de ceux que la *Bibliothèque universelle* publie sur la littérature, je regrette de trouver la France traitée comme une *nation* étrangère, nos écrivains à la mode pris à parti et entrechoqués, comme on le pourrait faire par-delà le détroit. Cette espèce d'opposition, inutile d'abord, est surtout disgracieuse; rien de moins propre à diminuer nos préjugés d'ici. Nous avons du purisme à l'endroit de Genève; on y répond par du puritanisme, et notre purisme va en redoubler de dédain. Une telle polémique, morale par l'intention, mais où il entre pour le détail beaucoup d'inexactitudes, tend à prolonger un état de roideur et de secte, un système de défensive qui ne me paraît point du tout favorable à ce que je désire le plus avec M. Töpffer, l'expression libre et poétique de la Suisse par elle-même.

Assez de critique. M. Töpffer commença à poindre comme romancier dès 1832, par un charmant opuscule, *la Bibliothèque de mon Oncle*, qui fait aujourd'hui le milieu de l'*Histoire de Jules*. L'année suivante, il publia la première partie du *Presbytère* (2); après quoi il se délecta, non pas, dit-il, à faire des *suites* à ces deux parties, mais à compléter le tableau dont elles étaient pour lui un fragment. *Élisa et Widmer* ne fut même qu'une étude où il s'exerçait à trouver des tons pathétiques pour la fin du *Presbytère*. En 1834, il donna *l'Héritage*, où ces tons touchans, pour être contrariés par une veine bizarre, ne ressortent que mieux. J'indiquerai encore, dans l'intervalle de 1833 à 1840, comme ayant paru à part ou dans la *Bibliothèque universelle*, *la Traversée*, *la Peur*, et quelques petites relations de voyages, *la Vallée de Trient*, *le Grand Saint-Bernard*, *le Lac de Gers*, *le Col d'Anterne* (3). De ces derniers petits récits, j'aime la

(1) Quelques-uns ont été recueillis dans un volume de *Nouvelles et Mélanges*. (Genève, Cherbuliez, 1840.)

(2) Aujourd'hui le premier des cinq livres dont se compose ce roman. (*Le Presbytère*, 2 vol. in-8°, 1839.)

(3) Le tout recueilli dans le volume, déjà cité, de *Nouvelles et Mélanges*. (Genève, 1840.)

vérité simple, la grace rustique et naturelle, la belle humeur et la moquerie sans ironie. D'ordinaire, il y intervient un touriste ridicule, un Anglais gourmé, un Français entreprenant, une jeune fille charmante et qu'on protége, et qu'il faut trop tôt quitter. J'y vois une sorte de protestation modeste et de reprise en action contre les trop spirituelles impressions de voyage et les enjambées de nos grands auteurs, par quelqu'un du terroir, et qui, ayant beaucoup laissé dire, se décide à son tour à raconter. Chaque année en effet, en de certains mois, les voyageurs fondent sur la Suisse de tous les points de l'horizon, comme des volées d'étourneaux qui s'abattent. C'est une manière de transformation civilisée des anciennes invasions barbares : il y a aussi, selon le plus ou moins de talent, les simples pillards et les conquérans. Ils sont jugés les uns et les autres très justement, très finement, par les humbles habitans ou *naturels* du lieu (comme dit George Sand), qui souffrent dans leur cœur de ces légèretés de passage, qui s'en affligent pour les objets de leur culte, et qui, entre soi, après, se gaussent des railleurs. M. Töpffer répond à ce sentiment local dans ses gouaches franches sans hâblerie et sans pompe.

Chose bien singulière et petite moralité à tirer pour nous chemin faisant! nous autres Français qui, en France et chez nous, distinguons si parfaitement les Gascons et croyons leur fixer leur part, une fois à l'étranger, nous faisons tous un peu l'effet de l'être.

La Peur est un récit minutieux et dramatique d'une impression d'enfance. Agé de sept ans environ, le jeune enfant se promenait en un certain lieu solitaire, et non loin du cimetière de la ville, avec son digne aïeul qui lui servait presque de camarade, comme c'est la coutume des excellens grands-pères, depuis le bonhomme Laërte jusqu'à grand-papa Guérin (1). Mais, au milieu des jeux folâtres et au sortir du bain qu'il prend en s'ébattant dans une petite anse, voilà tout d'un coup qu'à la vue d'un débris, ou, pour parler net, d'une carcasse de cheval étendue sur le sable, l'idée obscure de la mort se pose à lui pour la première fois : un vague frisson l'a saisi pour tout le reste du jour. L'année suivante, son aïeul meurt, et l'enfant, qui suit le convoi sans trop savoir, se retrouve tout ému

(1) Le vieil et célèbre avocat Loisel, retiré à Chevilly, près Villejuif, tout à la fin de ses jours, et n'y ayant pour compagnie que son petit-fils, a fait ce distique charmant :

Quis civilliacâ lateat si quæris eremo,
Laertesque senex, Telemachusque puer.

aux mêmes lieux. Quelques années après encore, vers l'âge de douze ans, sorti de la ville au hasard, sous l'impression d'un chagrin violent et un peu burlesque, d'un précoce dépit amoureux, il se retrouve le soir, seul, dans le même endroit de mystère. Il oublie l'heure; les portes de la ville se ferment, et il est obligé de passer la nuit entière en proie aux terreurs. C'est la description de cette crise, dans toutes ses péripéties, que l'auteur a retracée avec un naturel parfait et comme minute par minute : joli tableau malicieux qui semble pointillé par la plume de Charles Lamb, ou sorti du pinceau d'un maître flamand.

La Traversée rentre dans la donnée d'*Ourika* ou du *Lépreux*, c'est-à-dire dans le roman par *infirmité*. Il s'agit d'un jeune bossu qui a des instincts chevaleresques, des velléités oratoires, qui a surtout des besoins de tendresse et qui souffre de ne pouvoir se faire aimer. Toute la première partie de l'histoire est aussi vraie que touchante et délicate; je hasarderai une seule critique sur la fin. Le petit bossu, dans une traversée qu'il fait aux États-Unis d'Amérique, parvient à se faire remarquer par ses soins auprès d'un passager malade et de sa jeune femme qui va devenir veuve. Arrivé à terre, il continue de les assister. La femme reste sans protecteur; il l'épouse, il devient père, il est heureux; il écrit à son ami de Suisse, confident de ses anciennes douleurs : « Envoyez-moi donc vos bossus, nous leur trouverons femmes.... » Ceci me choque. Ce jeune homme, même guéri de ses regrets, même heureux, ne devrait jamais, ce me semble, plaisanter de la sorte. Il a l'ame fière, chevaleresque. Or, les ames fières, on l'a justement remarqué, aiment encore moins l'amour et son bonheur, pour ce qu'elles y trouvent que pour ce qu'elles y portent; et l'infirmité inévitable qu'il y porte, et qui l'a humilié si long-temps, devrait lui coûter à rappeler, à nommer, — à moins pourtant qu'il ne soit devenu tout à fait *américain*, ce qui est très possible, mais ce qui n'en serait pas plus aimable.

On ne saurait croire, hors de Paris, combien nous sommes sensibles au-delà de tout, aux plus légers manques de *distinction* à l'extrême surface, et c'est aussi la seule raison (si raison il y a) qui m'empêchera d'oser considérer comme chef-d'œuvre *l'Héritage*, dont l'idée est très heureuse, et l'exécution souvent fine et toujours franche. Un jeune homme de vingt ans, orphelin, destiné à une immense fortune que lui assure un oncle son parrain, s'ennuie et bâille tout le jour. Il se croit malade par manie, il se fait élégant faute de mieux; sa jeunesse se va perdre dans les futilités, et son ame s'y dessécher,

lorsqu'une nuit, allant au bal du Casino, un incendie, qu'il admire d'abord comme pittoresque, le prend au collet sérieusement; il est obligé de faire la chaîne avec ses gants blancs; il s'irrite d'abord, puis la nouveauté de l'émotion le saisit; le dévouement et la fraternité de ces braves gens du peuple lui gagnent le cœur : il a retrouvé la veine humaine, et son égoïsme factice s'évapore. Une jeune fille qu'il aperçoit saisie elle-même par la chaîne, et qu'il reconduit ensuite avec une modestie discrète, achève la guérison. Le voilà amoureux d'une inconnue distinguée et pauvre. Son oncle qui l'apprend, et qui a sur lui d'autres projets, l'en plaisante comme d'une fredaine; puis, le trouvant sérieux, il se fâche et finalement le déshérite. Lui, tout allégé, épouse la jeune fille et trouve le bonheur. On conçoit le charme et le profond de l'idée; mais, dans toute la première partie, le jeune homme, qui est un élégant de là-bas, ne nous paraîtra pas tout-à-fait tel ici. C'est une affaire d'étiquette et de tailleur peut-être, affaire des plus importantes toutefois pour notre superbe délicatesse. Ce jeune homme parle beaucoup trop de ses *instrumens de barbe* (est-ce qu'on se fait la barbe encore?), de son *savon perfectionné*, de son *cure-dent* surtout, et de la *côtelette* qu'il mange. Ce sont des riens; ils font tache pour nous, sans qu'il y ait guère de la faute de l'auteur, qui n'était pas tenu de deviner nos entresols de *lions* à la mode, quand il ne peignait qu'un *mirliflor* du quartier.

N'est-ce pas à propos de *l'Héritage* encore, et comme venant aggraver ces élégances qui *retardent*, qu'il m'est permis de noter grammaticalement plusieurs locutions particulières qui se reproduisent assez souvent dans les pages de M. Töpffer, et qui semblent appartenir à notre vieille langue surannée? *Je leur bâille contre*, pour, *je leur bâille au nez*. Et en parlant au valet qui annonce à contre-temps l'oncle parrain : « Imbécille! j'étais sûr que *tu me le pousserais dessus*. » Molière, dans la scène II du *Mariage forcé*, fait dire à Sganarelle que Géronimo salue, chapeau bas : « *Mettez donc dessus*, s'il vous plaît; » ce qui signifie : *Couvrez-vous*. Dans l'idiome du canton de Vaud, on dit encore vulgairement *je me suis pensé*, pour *j'ai pensé*; ainsi dans *les Contes et les nouvelles Récréations* attribuées à Bonaventure Desperiers, à la nouvelle LXV du tome II, on lit : « Ce régent *se pensa bien* que, pour aller vers une telle dame, il ne falloit pas estre despourveu... » Toutes les locutions singulières du patois genevois ou vaudois sont loin sans doute de pouvoir ainsi s'autoriser par d'authentiques exemples. M. Töpffer le sait bien, et en général il fait choix; en vrai disciple de Paul-Louis Courier, il ne va pas tou-

jours aussi couramment qu'il en a l'air. Tous ces mots du cru, ces locutions jusque-là éparses chez lui un peu au hasard, se sont même élevés à l'art véritablement, sous sa plume, dans quelques lettres de *Champin*, l'un des personnages du *Presbytère :* « On y peut voir, dit-il excellemment, ce qu'est notre idiome local parlé dans toute sa nationale pureté, et juger de la difficulté qu'on doit éprouver à se dépouiller, pour écrire purement, de cette multitude d'idiotismes, dont les uns, inusités dans la langue française actuelle, n'en sont pas moins de souche très française, dont les autres voilent sous une figure expressive le vice de leur origine, dont tous ont pour nos oreilles le caractère du naturel et le charme de l'accoutumance. » Quant à nous pour qui cette *accoutumance* n'existe pas, quelque chose pourtant du charme se retrouve. Est-ce donc le pur caprice d'un palais blasé? Ce que je puis dire, c'est que ces idiotismes, ménagés et bien pétris dans un style simple, me font l'effet d'un pain bis qui sent la noix.

Les idiotismes s'en vont, on est trop heureux de les ressaisir; on l'est surtout de les retrouver autour de soi sans trop d'effort, et de n'avoir qu'à puiser. Ç'a été la situation de M. Töpffer. Et quel moment mieux choisi, si on l'avait choisi, pour oser toutes les expériences de couleur et de poésie dans le langage? Je conçois en d'autres temps du scrupule et la nécessité pour l'auteur de se tenir avant tout et de n'opérer qu'avec nuance dans le cercle régulier dessiné; mais aujourd'hui qu'est-ce? le public d'élite et le cercle, où sont-ils? Je ne vois que des individus épars, une écume de toutes parts bouillonnante, et quelquefois très brillante en se brisant, qu'on appelle *langue*, et des pirates intitulés *littérateurs* qui font la course. Sauve qui peut dans ce désarroi, et butine qui ose! C'est le cas pour chacun d'aller son grand ou petit train intrépide; c'est le cas comme pour Montaigne, à la fin du XVIe siècle. Laissons faire les petits Montaigne.

L'*Histoire de Jules* (1) n'est pas plus à analyser que le *Voyage autour de ma Chambre;* elle se divise en trois parties dont le seul inconvénient est d'avoir l'air de recommencer trois fois, mais on y consent volontiers à cause de la simplicité extrême. Les momens d'ailleurs sont différens. Dans le premier livre, intitulé *les Deux Prisonniers*, Jules est un écolier enfant, un adolescent à peine; il aime déjà Lucy. Dans le second moment, qui s'intitule *la Bibliothèque de mon Oncle*,

(1) Un vol. in-8°, Genève, 1838.

c'est de la jeune juive, si docte et si belle, qu'il est épris mystérieusement; elle meurt. Dans la troisième partie nommée du nom d'*Henriette*, et où Lucy mariée reparaît agréablement, le jeune homme a grandi, il est artiste et homme; l'affection sérieuse et moins fleurie aboutit à l'union durable.

Ce sont, on le voit, comme chez Nodier, des souvenirs *romancés* de jeunesse, mais moins *romancés* et avec moins d'habileté. Une certaine lenteur de ton qui se confond ici à la grace décente, l'honnêteté du cœur intacte avec la malice enjouée de l'esprit, la nature prise à point, respirent dans ces pages aimables : le sens moral qui en ressort tendrait à tuer surtout le grand ennemi en nous, c'est-à-dire la vanité. Dès le début, on voit l'écolier Jules se moquer en espiègle de son précepteur, M. Ratin, lequel a sur le nez une certaine verrue très singulière; cette verrue nous est racontée au long et décrite avec ses poils follets, ainsi que la lutte fréquente du bon pédant avec la mouche mauvaise qui s'obstine à s'y poser. De là le fou rire de l'écolier, de là les sorties de M. Ratin à tout propos contre le fou rire et contre les immoralités qu'il engendre. « Réfléchissant depuis à cette verrue, dit notre historien, je me suis imaginé que tous les gens susceptibles ont ainsi quelque infirmité physique ou morale, quelque verrue occulte ou visible, qui les prédispose à se croire moqués de leur prochain. » Chez quelques-uns, par une variété de la maladie, au lieu de se croire moquée, la verrue se flatte d'être admirée; elle se rengorge. C'est cette infirmité dans les deux sens que M. Töpffer appelle, pour abréger, *le bourgeon*, le faible de vanité d'un chacun; il déduit très bien cela. Il y voit avec raison le germe de bien des travers et de bien des maux; *être et paraître;* c'est à l'écraser et à l'extirper, ce besoin de faire effet, qu'il croit que consiste le plus fort de la morale : « Chose singulière! au-delà de certaines limites, l'effort tourne contre vous; en voulant extirper le bourgeon, c'est un bourgeon que vous reformez à côté; vous dites : Je puis me flatter que je n'ai plus de vanité, et ceci même est une vanité. Aussi, ajoute-t-il, ne pouvant tout faire, j'ai pourvu au plus pressé. Je lui laisse pour amusette mes tableaux, mes livres, en lui interdisant toutefois les préfaces, bien qu'il m'en conseille à chaque fois; mais il est de plus sérieuses choses que j'ai mises à l'abri de ses atteintes. Ce sont mes amitiés d'abord... » Ensuite ce sont ses plaisirs, ses jouissances saines d'homme naturel, d'artiste, le dîner du dimanche sous la treille, le coudoiement du peuple, la source perpétuelle de l'observation vive. « Sous ces feuillages je retrouvais, dit-il,

les jeux charmans de l'ombre et de la lumière, des groupes animés, pittoresques, et cette figure humaine où se peignent sous mille traits la joie, l'ivresse, la paix, les longs soucis, l'enfantine gaieté ou la pudique réserve. » Jean-Jacques sentait de même, pauvre grand homme tant dévoré du bourgeon! L'auteur de *Jules* pratique à la Jean-Jacques et à moins de frais la nature et la foule; il y recueille, chemin faisant, une quantité de petits tableaux, qu'il nous rend au vif et qui ont la transparence d'un Teniers ou d'un Ostade. En voulez-vous un échantillon : « A droite, c'est la fontaine où tiennent cour autour de l'eau bleue servantes, mitrons, valets, commères. On s'y dit douceurs au murmure de la seille qui s'emplit.... » Rien que ces quelques mots ainsi jetés, familiers et envieillis, n'est-ce pas déjà harmonie et couleur?

Mais le véritable chef-d'œuvre de M. Töpffer, et que j'ai exprès réservé jusqu'ici, me paraît être le premier livre du *Presbytère*. Je dis le premier livre uniquement, parce qu'il a d'abord été publié à part, parce qu'il fait un tout complet, parce qu'il ne nous donne du sujet que la fleur, et que c'est précisément cette *fleur* qui était en question et que l'on contestait à la littérature de Genève. Les livres suivans ont grand mérite encore et intérêt, comme nous le devons dire; mais on s'y enfonce dans le terroir, et ce n'est pas notre affaire, à nous lecteurs toujours pressés et légers.

Genève et la Suisse sont la patrie moderne de l'idylle; au pied des grands monts, dans ces petits jardins un peu pomponnés, on l'y pratique journellement, et cela même était une raison peut-être pour qu'on n'en écrivît point de distinguées. Ce qu'on est en train de pratiquer et de *vivre*, on ne l'idéalise guère. Il faut être un peu à distance de son modèle pour le peindre. C'est toujours l'histoire de ces amans qui aiment trop pour pouvoir dire. Quoi qu'il en soit, voilà une idylle véritable, née du pays, fille du Salève, et digne de se placer modestement à la suite de toutes celles qui ont fleuri, depuis *Nausicaa*, la première de toutes et la plus divine, jusqu'à *Hermann et Dorothée*.

Charles est auprès d'une mare, à midi, couché, à contempler trois graves personnages paisibles, trois canards endormis et bienheureux. Un malin désir le prend, il lance une pierre dans la mare et réveille du coup les trois heureux troublés. Lui-même, dans sa vie, il va éprouver quelque chose de semblable. Charles rêve, il rêve beaucoup plus depuis quelque temps; il aime Louise, la fille du chantre, et s'il en croit de chers indices, une main donnée et oubliée dans la sienne

à une certaine descente de montagne, Louise tout bas le lui rend. Mais le chantre est un homme dur, sévère, impitoyable. Un mot de lui, jeté en un moment de colère, a cruellement appris à Charles qu'il est un *enfant trouvé*. Le pauvre enfant ne s'en était pas douté jusque-là, tant M. Prévère, le digne pasteur, avait été pour lui un bon père. Enfant trouvé peut-il donc prétendre à la main de Louise? C'est ce jour même où Charles rêve près de la mare, et où il vient de troubler les canards avec sa pierre, c'est ce jour-là que l'orage va éclater. M. Prévère paraît à la fenêtre de la cure d'un air pensif; il a résolu d'éloigner Charles pour quelques années, de l'envoyer à la ville chez un ami près de qui le jeune homme pourra continuer ses études et se préparer, si Dieu le permet, aux fonctions du ministère. Avant qu'il ait appelé Charles pour lui signifier le départ, celui-ci, qui semble avoir le pressentiment de quelque explication, s'est dérobé de dessous les yeux de M. Prévère, à la suite de son autre ami le bon chien Dourak, arrivé là tout à propos. En s'approchant du mur qui soutient la terrasse de la cure, à quelques pas de la mare, sous un creux de buisson, il aperçoit le chantre en personne, faisant la sieste et tout au long étendu. Une lettre à demi ployée sort de sa poche; Charles l'a remarquée; une lettre!... De qui cette lettre? Lui-même il a, depuis six mois, ses poches remplies de lettres qu'il écrit sans cesse et qu'il relit solitaire, sans jamais oser les remettre. Si Louise avait écrit, si le chantre avait parlé à M. Prévère, si l'air pensif de M. Prévère se rattachait à cela?... la curiosité le saisit. Il s'approche du chantre endormi et dont le somme tire à sa fin; il rampe autour de lui, il lit déjà, c'est bien de Louise. Mais qu'est-ce? Il est saisi tout d'un coup par un mouvement imprévu, par un *tressaut* (1) du dormeur, il est pris sous lui et ne peut plus s'échapper. Dourak s'en mêle; réveil complet et grande colère du chantre. Bref, il est décidé, après un entretien à la promenade avec M. Prévère, que Charles partira le soir même pour Genève, et qu'il quittera pour long-temps la cure, pour toujours Louise et ses espérances. Mais de nuit, déjà en route, il revient sur ses pas; il veut revoir les lieux encore, épier les derniers bruits du logis, la lumière de Louise s'éteignant. Presque surpris une seconde fois par le chantre soupçonneux qui rôde, il n'a que le temps de se réfugier dans l'église; il s'y laisse enfermer, y passe la nuit, et, accablé de fatigue et d'émotions, s'y

(1) *Tressaut*, comme on dit *soubresaut*, *sursaut*, mot excellent et de vieille souche que *tressaillement* ne supplée pas.

endort profondément. Le lendemain, au réveil, c'était dimanche; la foule va venir, il n'est plus l'heure de s'esquiver. Par bonheur, l'orgue (Charles s'en ressouvient à temps) est en réparation et ne doit pas jouer ce jour-là; il s'y cache. La prière commence; M. Prévère ouvre la Bible et y lit ces mots comme texte du discours qu'il va prêcher : *Quiconque reçoit ce petit enfant en mon nom, il me reçoit.* En effet, le bruit s'était répandu, par la paroisse, du refus du chantre, du départ de Charles; on plaignait l'un, mais on approuvait l'autre. Le cœur de M. de Prévère s'en est brisé, et il s'échappe devant tous en de chrétiennes plaintes. Eloquent et miséricordieux sermon durant lequel Louise, avant la fin, est obligée de sortir, qui fait fondre en pleurs tout l'auditoire, et amollit le chantre lui-même et sa dure nature! Trois jours après, à Genève, Charles, qui s'y est rendu en sortant de sa niche, dès qu'il l'a pu, reçoit du chantre une lettre qu'il faut lire en son idiome natif, et, jointe à la lettre, la montre de famille, gage des fiançailles.

On entrevoit assez sur cette simple esquisse tout un cadre ouvert à une attrayante vérité. Est-il besoin, pour la confirmer, de dire que le fond de ce naturel tableau procède de souvenirs qui appartiennent à la première enfance de l'auteur? La cure, c'est le village de Satigny; l'original de M. Prévère, du pasteur comme se l'est peint la tendre imagination de l'enfant, a réellement existé; il existe encore; c'est, m'assure-t-on, M. Cellérier, aujourd'hui courbé sous les ans et les travaux, le père du recteur actuel de l'Académie, et dont les sermons, plusieurs fois réimprimés, sont bien connus des protestans. Toutefois l'admirable discours de M. Prévère paraît avoir été plutôt inspiré de la manière de Réguis, éloquence simple et mâle, et qui rappelle la belle école française (1). L'exécution générale du style, dans ce que j'appelle l'idylle, reste à la fois naturelle et neuve, pleine de particularités et d'accidens, riche d'accent et de couleur; c'est un style *dru;* il sent son paysage. Les quelques taches de diction qu'on y peut surprendre seraient aussi aisées à enlever que des grains de poussière sur le feuillage verdoyant qui entoure la mare.

Les livres suivans du *Presbytère*, qui, à cause de leur spécialité et

(1) Réguis, curé dans le diocèse d'Auxerre et ensuite dans celui de Gap, à une époque peu éloignée de la révolution française. Son nom manque dans toutes nos biographies; il n'est connu que des protestans. Pour l'énergie et l'onction, il a des parties du grand orateur chrétien. On a réimprimé ses discours en deux volumes (in-8°, Genève, 1829), sous le titre de *la Voix du Pasteur;* mais, pour les mieux accommoder à l'édification des fidèles réformés, on en a souvent modifié le texte.

de leur dimension, ne sauraient s'adresser au gros des lecteurs d'ici, ne gardent pas moins, pour nous autres critiques, un intérêt prolongé et un mérite d'art auquel M. Töpffer ne s'était jamais élevé jusque-là. Charles, une fois à Genève, placé dans la maison de M. le pasteur Dervey, où il poursuit ses études, correspond avec Louise, avec M. Prévère, avec le chantre Reybaz. Ceux-ci lui répondent; les lettres de Louise surtout sont fort jolies et d'une piquante finesse. Un certain Champin, portier de la maison où demeure Charles, renoue avec Reybaz qu'il a connu autrefois, et devient bientôt le mauvais génie du roman. Ce Champin est une figure toute locale, comme qui dirait un ancien *jacobin* de Genève; moyennant les lettres qu'il lui prête, l'auteur a cherché à représenter le vieil idiome populaire de la cité et de la rue dans tout son caractère, tandis que, par les lettres de Reybaz, il a voulu exprimer la langue des anciens de village, dans les cantons retirés où se conserve un français plus vieilli que celui des villes et plus coloré quelquefois. « Ce serait, dit-il de cette dernière, ma langue naturelle, si on se choisissait sa langue. » Sous cette histoire développée des deux fiancés, il y a donc une étude approfondie de style, si je l'osais dire, tout comme dans *les Fiancés* de Manzoni, auxquels l'auteur a dû plus d'une fois penser; mais c'est le style genevois, tant municipal que rural, qui s'y trouve expressément reproduit dans toutes ses nuances, et cela circonscrit le succès. Il me semble pourtant, dût la proposition d'abord étonner un peu, que, maintenant que l'Académie française entreprend un Dictionnaire *historique* de la langue, ce dépôt de vieux parler cantonnal, rassemblé dans *le Presbytère,* pourrait devenir un des fonds à consulter; on en tirerait à coup sûr des remarques utiles sur la fortune et les aventures de certains mots. — Parmi les observations plus ou moins sérieuses que Charles transmet à Louise à travers l'effusion de ses sentimens, il en est qui touchent à des personnages historiques, célèbres dans le pays; je noterai le dîner chez M. Étienne Dumont (lettre LIX). L'intégrité de vénération qui s'attache encore aux hommes méritans de ces contrées, et qui lie les générations les unes aux autres, s'y peint avec de bien profondes et pures couleurs. En lisant ces pages véridiques et me souvenant des objets, je comparais involontairement avec nous. Cela, me disais-je, ne peut se passer, se maintenir de la sorte que dans un ordre de société où cette rapidité dévorante ou futile, cette banalité qu'on appelle la mode ou la gloire, n'a pas flétri et usé les vertus. Ici, aussitôt parvenu à de certaines positions, on fait trop vite le tour de l'espèce; on la connaît trop par tous ses

vilains côtés; on ne croit plus en elle, à moins d'avoir un fonds incurable d'illusion ou une intrépidité voulue d'optimisme. La plupart des hommes célèbres en France, s'ils n'y prennent garde, meurent, au moral, dans un véritable état de dilapidation, j'allais dire pis. Là-bas, les choses ont gardé leur proportion encore; les bons côtés ne sont pas trop entamés; la discrétion, le respect de soi-même et des autres, une certaine lenteur à vivre, subsistent et conservent. On peut s'y croire à l'étroit par momens, et trouver que le théâtre ne suffit pas; mais combien cette impression de gêne et à la fois de ressort est préférable à la lassitude des ames qui sentent qu'elles ne suffisent pas elles-mêmes à leur théâtre et qu'elles s'y dissipent à tous les vents!

J'avais pensé à détacher et à citer encore, pour finir, deux lettres du *Presbytère*, à mon gré délicieuses (VIII et IX), l'une de Charles, l'autre de Louise. Ils se racontent leurs impressions, chacun de leur côté, durant un orage. Que fait Louise à la cure dans ce moment même et sous ces nuages de grêle qui s'amassent? se demandait Charles, une après-midi, accoudé à la fenêtre; et il s'amuse à le supposer et à le décrire. Louise, en réponse, lui raconte ce qu'elle faisait réellement, et où l'orage les a surpris. Différence et concordance gracieuse! Charles, en devinant, s'est trompé, mais de peu; il s'est trompé sur les incidens, non pas sur les sentimens. Puis l'impression de sourire tourne bientôt au sérieux, lorsque, dans une prochaine lettre du chantre, on voit que cet orage, qui n'a servi qu'à nourrir la rêverie des amans, a haché les grains, foudroyé un clocher, tué peut-être un sonneur; on est ramené au côté prosaïque de la vie. Mais je ne fais qu'indiquer ces passages, tout charmans qu'ils soient, pour ne pas tomber moi-même dans l'inconvénient de prolonger. Je renvoie aussi au livre pour le dénouement final de l'histoire, lequel est trop triste et, à partir d'un certain moment, trop prévu.

En achevant cette lecture d'un auteur chez qui la littérature est née tout entière des habitudes morales et du foyer de la vie, est-ce une conclusion purement critique que je suis tenté d'y rattacher? Irai-je représenter à M. Töpffer qu'ayant une fois atteint à l'art, il lui faut tâcher désormais de s'y tenir; que l'inconvénient et la pente pour tout artiste, en avançant, est de se lâcher, surtout quand on manque d'une scène, d'un public sans cesse éveillé et jaloux; qu'il n'est déjà plus dans ce cas lui-même, et que, sans trop retrancher à ses plaisirs, il doit songer pourtant qu'il a contribué aux nôtres, et que l'œil est sur lui? Oh! non pas; je laisse au *bourgeon*, comme il l'appelle, le

soin de lui dire toutes ces choses, de lui en suggérer beaucoup d'autres; et bien plutôt, pour mon propre compte, je revois en idée les lieux, les doux coins de terre tranquilles qui se peignent dans ses écrits; il reste, à qui une fois les a bien connus, un regret de n'y pas toujours vivre. On se demande ce qui y manquerait en effet, à portée de l'amitié discrète, au sein de l'étude suivie, en face de la nature variée et permanente. Il y manquerait bien sans doute de certains petits coins de faubourg, qu'on peut croire, sans flatterie, les plus polis et les mieux éclairés du monde. Mais quoi? dans cette vie, y aurait-il lieu vraiment à la moindre rouille pour l'esprit, pour le goût? Serait-ce jamais le cas au mot de Cicéron du fond de sa Cilicie : *Urbem, urbem, mi Rufe, cole, et in istâ luce vive?* Un peu d'accent peut-être, à la longue, à la fin, marquerait la parole, — un peu d'accent tout au plus, et que nul n'apercevrait. Et qu'importe, si on avait le fond, si on était heureux et sage, si les dissipations de l'ame s'amortissaient? Et je me rappelais ces vers sentis qu'une muse du Léman adressait au noble poète Mickiewicz, lorsqu'hier la France le disputait à l'humble canton qui n'avait pas désespéré de le garder :

Dans nos vergers tout devient rêverie,
Vague bonheur que l'on garde à genoux,
Frais souvenir, souci de bergerie,
Clos d'une haie ainsi que la prairie;
Plaisirs du cœur que le cœur seul varie;...
Consolez-vous!

Il a été fort question d'idylle en tout ceci : nous ne pouvions mieux la clore.

SAINTE-BEUVE.

HOMÈRE

ET

LA PHILOSOPHIE GRECQUE.

BIBLIOTHÈQUE GRECQUE.[1]

Y a-t-il une philosophie dans Homère? Trouve-t-on, dans cette poésie grande et simple, les élémens de la fonction rationaliste que la Grèce exerça dans l'histoire? Y trouve-t-on l'origine intellectuelle de la lutte de l'Europe progressive contre l'Orient enterré dans ses symboles; lutte continuée, souvent par les armes, toujours par les idées, à travers la monarchie d'Alexandre, l'empire romain et la chrétienté du moyen-âge, jusqu'au temps présent, qui paraît appelé à la finir par la victoire définitive de la civilisation européenne? Cette question reste encore à traiter.

Il faut d'abord signaler dans Homère les traces d'un fait fondamental, reproduit depuis dans la formation des sociétés modernes, mais qui, au temps où nous nous reportons, était nouveau dans le monde, et détermina la destinée toute spéciale de la nation des Hellènes. Je veux parler de la lutte séculaire entre la cité théocratique et la tribu conquérante, entre une autorité de tradition et de pensée,

(1) Publiée par Firmin Didot.

et une liberté d'instinct, de nature, de force; en un mot, entre le sacerdoce et l'ordre militaire.

Il est hors de doute en effet que, durant l'intervalle de six ou sept cents ans, qui séparent l'époque d'Inachus de celle d'Homère, de nombreuses colonies, principalement d'Égyptiens et de Phéniciens, vinrent fonder la cité sacerdotale chez les Pélages, race différente de la leur, qu'ils appelaient, selon leurs traditions ethnographiques, *Iones* ou *Iaones*, enfans de Iaouan ou Javan. Quoique cette longue période ne soit éclairée que de quelques lueurs historiques bien pâles, il reste cependant des indices suffisans pour convaincre que ces cités acquirent en Grèce la même force d'organisation qu'elles avaient en Orient. Ainsi, le souvenir des castes de prêtres-juges, de guerriers, de laboureurs et d'artisans, se conserva long-temps à Athènes; l'exploitation de la science et l'enseignement par symboles se révèle dans l'institution des mystères et des oracles, et dans l'abondance des mythes qui ont travesti la doctrine et l'histoire de cette époque; enfin, la domination du dogme de la fatalité est incontestable, car elle fait le fonds de tous ces mythes, elle était le principe des oracles, comme le prouve suffisamment la seule lecture des mythologues et des poètes tragiques. On reconnaît à ces trois caractères l'empreinte orientale bien déterminée. Les nations orientales s'étaient donc répandues comme un déluge sur cette terre si bien placée pour le commerce, et avaient repoussé dans les montagnes de la Thessalie et de l'Épire les hordes indigènes. Là, ces hordes se multiplièrent et s'aguerrirent; à une certaine époque, elles descendirent vers les rivages occupés par les races étrangères; la race des Iones ou de Deucalion sortait si nombreuse de ces lieux sauvages, qu'on eût dit que chaque pierre des montagnes était devenue un homme. Hellènes, Doriens, Achéens, tribus diverses dont la première finit par donner son nom à la nation, commencèrent alors une longue lutte qui ne détruisit pas la cité, mais y introduisit des élémens nouveaux, et se termina par la fusion de deux peuples, dont l'un rajeunit, par sa vivacité turbulente, la maturité trop obéissante de l'autre. Cette lutte s'aperçoit, à travers la transparence des mythes, dans les travaux d'Hercule et de Thésée, les chasses de Méléagre, les combats de Bellérophon, l'usurpation d'Œdipe, et d'autres encore; partout les établissemens orientaux, représentés par les symboles du serpent, du sanglier, des gorgones, du sphinx, sont subjugués par l'aventurier grec. Quand la fusion fut assez avancée pour qu'il n'y eût plus deux peuples, mais seulement deux partis ou deux classes dans le peuple, le mouvement d'invasion ne s'arrêta pas aussitôt : il eut un prolongement au

dehors jusqu'à ce que le frottement l'eût amorti; l'expédition des Argonautes et la guerre de Troie usèrent l'excès de cette force par l'adversité, et la renfermèrent dans la péninsule hellénique.

Il y a, dans l'ensemble des faits qui ont concouru à créer la nation grecque, une ressemblance frappante avec ceux qui ont créé la nation française, à tel point que si l'on changeait seulement les noms propres et le lieu de la scène, il y aurait, dans l'une de ces deux histoires, reproduction presque littérale de l'autre. La Gaule aussi était devenue une théocratie dans les derniers temps de l'empire romain; les populations germaniques, si long-temps repoussées dans leurs forêts, en sortirent aussi un jour, franchirent le Rhin et épouvantèrent de leur nombre et de leur fureur leurs vainqueurs d'autrefois. Francs, Burgondes, Goths et Allemands, tribus diverses dont le nom s'est perdu dans le nom de la première, furent à la fin absorbés par la cité théocratique; mais ils la modifièrent profondément. Et quand il fut sorti une nation de cette mêlée des nations, l'esprit d'aventures ne s'éteignit aussi qu'après des courses lointaines, qu'après des adversités qui refoulèrent enfin la furie française dans ses frontières. Nos Guiscard et nos Tancrède, poignée de navigateurs conquérans, ne furent-ils pas les Argonautes de France? et l'expédition des princes grecs contre Troie, défendue par les populations asiatiques, expédition qui fut si fructueuse au dedans pour la reconstitution de la nationalité hellénique, et au dehors pour le commerce, n'a-t-elle pas, dans son aspect et dans ses résultats, quelque chose de nos croisades? Ces rapprochemens n'ont rien de forcé; ils reviendront encore; ils contiennent au moins un des élémens de la philosophie historique.

Deux aristocraties, à la tête de deux peuples, se trouvèrent donc en présence; l'aristocratie orientale et sacerdotale, matériellement vaincue, se retrancha dans les terreurs de la religion, et sa domination ne fut plus qu'influence; l'aristocratie militaire des Hellènes s'empara de la puissanec politique active. Elles s'usèrent l'une l'autre pendant huit cents ans; leur lutte finit pour Athènes dans la courte monarchie de Pisistrate et de ses enfans, laquelle fut détruite, pour faire place à la république, par une réaction de la race vaincue, car la famille d'Harmodius et d'Aristogiton, qui chassèrent Hippias, était phénicienne d'origine, selon Hérodote.

Les traditions héroïques présentent une série de faits qui rendent vivement le tableau de cette rivalité entre les prêtres et les guerriers. La légende de Thèbes en donne un exemple remarquable dans l'histoire d'Œdipe. Œdipe était un Hellène, un montagnard, un enfant

trouvé du Cithéron, un chef de bandes forcé de chercher sa subsistance par son courage, peut-être une des victimes du *printemps sacré*, qui était en usage chez toutes ces races guerrières. Arrivé à Thèbes au moment des troubles excités par la disparition du roi Laïus, il prend parti contre la race orientale, la race aux symboles et aux mystères, représentée par le sphinx (1); et cet animal symbolique qui sacrifiait ceux qui ne comprenaient point sa langue énigmatique, c'est-à-dire qui opprimait les Hellènes, tomba à son tour sous le courage et l'habileté du jeune aventurier. Alors les prêtres et les devins accusèrent OEdipe des crimes les plus affreux, du régicide, du parricide, de l'inceste; ils lui reprochèrent jusqu'à la peste qui vint à sévir dans la ville. Le plus important de ses adversaires était Tirésias, vieux prophète aveugle, d'origine phénicienne, car il descendait, selon Apollodore, de l'un des guerriers de Cadmus. Sophocle a conservé admirablement la couleur orientale de cette vieille tradition; dans sa tragédie, Tirésias, menaçant le roi, en termes obscurs et terribles, de la colère céleste, rappelle, par le ton et les figures de son discours, ces prophètes hébreux qui sortaient de leur solitude pour raconter aux princes des paraboles accusatrices, et leur dire : « C'est toi qui es cet homme! » En vain le roi, avec l'impétuosité de son caractère et l'orgueil de sa puissance, répond à l'oracle par le raisonnement, et à la menace par l'invective; Tirésias n'en parle que plus haut; fort de la peste qui frappe le peuple comme une punition divine, il la rejette comme une malédiction sur la tête d'OEdipe; il en résulte enfin que le prince excommunié est détrôné, et son pouvoir livré à un rival.

Mais Homère va nous développer encore mieux cette situation des choses. L'Iliade tout entière sort d'un fait de la même nature. Le Tirésias de la guerre de Troie, c'est Calchas. Partout ce prêtre s'était mis en contradiction, tantôt sourde et tantôt déclarée, à l'égard de la puissance militaire de son temps. Comme pour constater dès le commencement de l'expédition la puissance d'opposition qu'il entend exercer, il impose au chef des rois le sacrifice de sa fille Iphigénie : usage horrible que l'Asie avait importé dans la Grèce. Ensuite, pour affaiblir l'autorité en la divisant, il suscite un rival à Agamemnon, en déclarant de par les dieux que Troie ne saurait être prise sans l'assistance d'Achille. Autre attaque : le roi des rois, dans un jour de mau-

(1) Les Béotiens appelaient le sphinx φὶξ, φίκος. *Phicaa*, en phénicien, signifiait, selon Bochart, le *sage*, le *voyant*, aussi le *juge*. Le sphinx représentait donc à Thèbes le *prêtre-juge*, ce sacerdoce dépositaire des dogmes cachés sous les symboles et constitué en aristocratie.

vaise humeur, refuse au prêtre Chrysès de lui rendre sa fille captive; belle occasion pour Calchas! Comme les chefs le consultent sur la cause de l'épidémie qui afflige l'armée, le devin affecte adroitement une grande peur; il fait sentir qu'il va offenser un important personnage, et se met sous la protection d'Achille, dont il intéresse ainsi la fierté à son entreprise; puis, fort de la promesse du bouillant jeune homme, il fait comme avait fait Tirésias, il accuse le chef de l'armée d'être cause de la peste, et lui impose la mortifiante nécessité de rendre sa captive. Comme OEdipe, Agamemnon voudrait secouer le joug du prêtre : « Prophète de malheur, lui dit-il, tu ne prophétises que le mal; tu t'élèves toujours contre moi! » Mais la croyance populaire le force à obéir; il n'ose maltraiter le prêtre, lui qui ose outrager Achille, lui qui ose enlever Briséis au plus vaillant des Grecs! C'est de cet incident que jaillissent tous les flots de sang dont l'Iliade est remplie; l'Iliade n'est donc, quant aux faits, qu'un épisode de la lutte du sacerdoce et de l'empire chez les Grecs.

Une remarque importante, c'est que, dans ces anciennes poésies, les ministres de la religion sont presque toujours représentés comme les défenseurs de la justice et de la paix contre l'oppression et l'anarchie. Le IIe livre de l'Odyssée offre un tableau qui, dégagé des circonstances locales et personnelles, et envisagé seulement comme situation sociale, semblerait encore une description anticipée de quelque scène de nos temps féodaux. Qu'on se représente, par exemple, la première moitié du XIIIe siècle, l'époque de la reine Blanche, alors que la royauté, laissée aux mains d'une femme et d'un enfant, était déchirée par l'aristocratie, qui s'en disputait les lambeaux; alors que le pouvoir central cherchait à s'appuyer sur le peuple des villes, et lui accordait des chartes et des assemblées : faible secours d'abord, parce que les bourgeois redoutaient la pétulante chevalerie; alors enfin que l'église interposait son autorité modératrice, et prêchait la paix de Dieu aux gentilshommes, qui s'en indignaient, et renvoyaient ces moines *dans leurs moûtiers pour y dire des patenôtres*. Eh bien! ces traits si caractéristiques de notre histoire, ces élémens qui ont fermenté si long-temps dans notre société, nous les retrouvons à Ithaque. Pendant l'absence d'Ulysse, l'autorité faiblissant, la jeunesse aristocratique (1) s'émancipe, et s'empare des biens de la famille royale; le jeune Télémaque cherche

(1) Μνηστῆρες...
Τῶν ἀνδρῶν φίλοι υἷες, οἳ ἐνθάδε γ' εἰσὶν ἄριστοι. Odyss. II, 50.

un appui dans le peuple, et convoque l'assemblée des citoyens, selon un usage antique interrompu depuis les troubles. Le peuple s'attendrit à ses plaintes, mais il redoute cette insolente et tumultueuse noblesse, et n'ose dire mot, malgré les exhortations des partisans de la famille royale. Alors se lève l'interprète des dieux, le vieillard pacifique, qui essaie de calmer les haines, de concilier les esprits, au nom de Jupiter, qui a exprimé sa volonté par des signes dans le ciel, par le vol des oiseaux; mais en vain. Quand il a fini son pacifique discours : « Va-t-en maintenant prophétiser à tes enfans (1), lui crie l'incrédule Eurymaque; va les empêcher de se faire mal; c'est à moi qu'il appartient de prophétiser ici! Il vole bien des oiseaux sous les rayons du soleil; mais ils ne sont pas tous des oracles. Ulysse est mort; puisses-tu l'être comme lui! tu ne viendrais plus nous débiter en place publique de pareilles prédictions! »

Ces faits simples, clairs par eux-mêmes, et de plus interprétés par des analogies historiques, expriment toute une société. La Grèce se trouvait donc dans des conditions jusqu'alors inouies. Parmi les grandes invasions antérieures, les unes, comme celles de l'Asie centrale, passaient comme des cataclysmes, et ne fondaient rien; les autres déversaient, soit dans l'Inde, soit dans la Chine, des tribus conquérantes trop peu nombreuses pour ne pas se confondre bientôt dans l'ordre établi avant leur apparition; de sorte qu'en définitive l'existence nationale n'était pas fort altérée; la vie restait casée dans ses formes anciennes; l'idée héréditaire, seule maîtresse du terrain, s'immobilisait, et l'esprit humain ne s'enrichissait point, car une idée ne produit rien si elle n'en choque une autre. En Grèce, au contraire, la combinaison fut pénible, le frottement long et meurtrier; il y eut des transactions forcées. Les Hellènes reçurent des Orientaux la cité, la religion, l'écriture et les arts; mais la cité, dont le ciment est l'obéissance, était devenue, par la solidité même de sa construction, écrasante pour les peuples; les castes supérieures pressaient d'un poids énorme celles qui les supportaient par dessous, comme les assises des constructions cyclopéennes. Les Hellènes craignirent d'étouffer dans cette organisation étroite, pareils encore en cela aux guerriers francs, qui regardaient les villes comme des prisons; c'est pourquoi ils n'acceptèrent la cité qu'à condition de briser les castes; ils se réservèrent une liberté politique avec laquelle il fallut raisonner : de là des discussions d'intérêts rivaux, de là la recherche de quelques principes

(1) *Ibid.*, 178. ἄγε νῦν, μαντεύεο σοῖσι τέκεσσιν, — οἴκαδ' ἰών...

rationnels pour convaincre et concilier. Dans les cités à castes, chacun trouve en naissant une profession imposée, une vie toute faite; il se laisse porter à ce courant uniforme, et s'endort ou rêve; mais, dans la Grèce tumultueuse, la défense personnelle était un besoin de chaque instant; ce besoin faisait jaillir des efforts, des lumières, des expériences; les esprits, aiguillonnés par la nécessité, s'exerçaient, se mesuraient, ébauchaient enfin cette politique raisonnée, qui cherchait à balancer les faits par des principes, qui s'exerçait à créer des constitutions pondérées, et qui plus tard inspira les efforts de Lycurgue et de Solon.

Ce fut là le point de départ de cet esprit rationnel et indépendant qui devint la spécialité de la Grèce, son contingent dans l'éducation de l'esprit humain; ce fut le lien qui nous rattache encore à elle, et qui nous force à chercher en partie dans son histoire l'explication de ce que nous sommes. Nous voyons dans Homère cet élément se créer; nous voyons même le degré de puissance qu'il avait acquis de son temps, car l'éloquence délibérative, qui la première eut besoin de logique, y fleurit déjà d'une beauté merveilleuse. Les peuples soumis au despotisme de la cité asiatique, et les tribus librement attachées au régime patriarcal, ont peu de raisonnemens à faire; leur discours procède par maximes brèves, par figures, par comparaisons, par interrogations, par emphase lyrique; rien de bien suivi; c'est l'état élémentaire de la logique naturelle. De là aux discours d'Homère, la distance est déjà très grande. C'est encore la simplicité des vieux âges, mais il y a moins de lacunes; la pensée parcourt une chaîne plus continue; l'argument est même assez serré quelquefois; déjà l'expérience sait mettre à leur place les raisons qui doivent ménager la bienveillance, et celles qui doivent entraîner la conviction ou la passion; en un mot, il y a de l'art, de cet art qu'Aristote et Quintilien devaient formuler un jour. Rien, sous ce rapport, n'est plus étonnant que cette magnifique conférence du neuvième chant de l'Iliade, entre Ulysse, Ajax, Phénix et Achille. Ces discours si dramatiques, si pleins de la situation et du caractère de chaque interlocuteur, attestent en même temps une habileté oratoire dont le poète n'aurait eu aucune idée, s'il n'avait vécu dans cette société orageuse, où le flot de la liberté européenne battait sans se lasser le roc immobile de l'autorité asiatique.

Ce fut donc une forte et radicale révolution que l'introduction de la race des Iones ou Hellènes dans la cité orientale; elle ne pouvait rester superficielle, et, en effet, la pensée humaine en ressentit

l'action jusque dans ses profondeurs religieuses. La liberté politique, ou plutôt la lutte, la critique politique, fit naître la critique philosophique. Comme la poésie était alors la seule expression des choses élevées, nous trouverons cette critique philosophique dans la poésie, quelque étrange que le fait puisse paraître d'abord.

Les chefs de guerre des Hellènes avaient à leur service des *aèdes* ou *chanteurs* (ἀοιδοί) qui les suivaient aux combats et combattaient eux-mêmes : talens soudains, naturels, inspirés par l'heure, échauffés par la bataille, nourris d'anciennes histoires, frères des bardes et des scaldes. Quand ces faiseurs de chansons se trouvèrent en contact avec la poésie sacerdotale, remplie de symboles dont les prêtres se réservaient la clé, ils n'y comprirent rien. Les prêtres, par d'immenses services rendus, avaient acquis une puissance héréditaire qui les avait gâtés; pour conserver la prépondérance de leur caste, ils se faisaient une propriété exclusive de la science, qu'ils ne communiquaient au peuple que sous des formes inintelligibles, afin de rendre leur autorité d'interprétation nécessaire; cette sacrilège exploitation de la croyance avait produit l'idolâtrie, erreur populaire provenue de ce qu'on prenait les symboles pour les réalités. Les *aèdes* donc prirent aussi les symboles à la lettre; les symboles, expression d'une doctrine, devinrent des mythes, c'est-à-dire des histoires merveilleuses, qui, s'altérant et se multipliant, n'exprimèrent plus rien, et n'eurent plus aucun droit à l'adhésion des intelligences élevées. Voilà donc l'autorité de l'exégèse annulée, voilà la licence des pensées qui a fait irruption dans le domaine des croyances religieuses; voilà le rationalisme grec qui naît sous une enveloppe poétique. On trouve même ce fait au fond d'un mythe ancien conservé par Diodore de Sicile. Les orientaux appelaient *lin* une hymne ou élégie religieuse fort en usage parmi eux, et qu'ils avaient introduite en Grèce en même temps que l'alphabet phénicien et le culte de Bacchus. Le mythe personnifie cette hymne, cette poésie sacerdotale, en un poète inspiré, qu'il appelle Linus. Or, ce Linus, est-il dit, eut pour élève Hercule; ce qui veut dire que la poésie sacerdotale voulut se communiquer à la race grossière et vaillante des premiers Hellènes. Mais Hercule avait la tête dure; il ne comprenait pas les leçons de son maître, et celui-ci l'ayant frappé, Hercule, saisi de colère, riposta d'un coup de sa lyre et l'étendit sur la place. C'est bien la figure de la nation conquérante dont le chant guerrier tue une poésie sacerdotale qu'elle ne comprend pas (1).

(1) D'après une autre tradition rapportée par Pausanias, ce fut Apollon (le dieu

Il y avait donc une espèce de révolte des *aèdes* contre les prêtres, de la poésie profane contre la poésie sacerdotale. Et même ces chantres laïcs empiétèrent sur le rituel; ils composaient des hymnes qu'on chantait aux fêtes des divinités nationales; ils commençaient leurs récits épiques par une invocation, comme c'était l'usage pour les hymnes; ils se disaient inspirés. « Pourquoi, dit Homère, ne pas laisser l'aimable chanteur s'abandonner aux élans de son génie? Les *aèdes* ne dépendent pas d'eux-mêmes; ils dépendent de Jupiter; c'est lui qui donne aux hommes de talent l'inspiration qu'il lui plaît (1). » Ainsi les *aèdes* profanes faisaient irruption dans le culte même, et ils y gagnèrent beaucoup; ils y gagnèrent de l'élévation, de belles idées religieuses et morales, ce qu'il y avait d'excellent pour tout le monde dans la doctrine des prêtres; mais, en même temps, comprenant le sphinx à leur manière, détruisant l'écorce symbolique du Linus, ils usèrent très librement du mythe; ils en firent un conte, ils en firent une comédie. Voyez donc où ils en sont déjà dans ces hymnes qu'on attribuait à Homère, et qui sont au moins fort anciens! L'hymne à Vénus et l'hymne à Mercure sont de vraies satires. Mercure y est loué à titre de fripon accompli dès le berceau, Vénus à titre de courtisane passablement effrontée. Ce sont des récits faciles, qui s'épanchent avec une grace d'autant plus piquante, qu'ils empruntent une forme sacrée, et qu'ils se présentent devant l'autel même comme une adoration moqueuse, toute parfumée d'un encens ironique. C'est moins plaisant, mais peut-être d'un comique plus fin qu'Aristophane; c'est méchant comme Voltaire, avec plus d'abondance et d'imagination. Au reste, Aristote, qui savait beaucoup, atteste ce caractère religieux d'une part, critique de l'autre, de l'ancienne poésie grecque, et il le fait dériver d'une cause qui est la même au fond que celle que nous avons indiquée. Selon lui, la poésie sérieuse était sortie des chants pieux à la louange de la divinité, et la poésie satirique de certaines cérémonies et de certaines fêtes licencieuses du paganisme; or, on sait que cette licence était venue de certains symboles grossiers dont on avait perdu le sens primitif.

J'ignore si je dirai une chose neuve, mais j'ai la conviction de dire une chose vraie, en affirmant que les poèmes d'Homère nous manifestent admirablement ce double caractère, pieux envers la divinité et satirique envers les dieux, de l'ancien esprit grec. Quant à la piété

dorien) qui tua Linus. On voit que le sens du symbole est le même; la diversité de la forme confirme le fond.

(1) Odyss. I, 346.

envers l'être divin, on ne la conteste point à la poésie homérique. Tout y est plein de l'action de la Providence. La prière, le sacrifice, l'expiation, les mystères de la tombe, tous ces dogmes universellement reçus et dont l'origine remonte au-delà de l'histoire, s'y trouvent. Quant à la satire à l'égard des dieux, en tant que personnages livrés au mythe populaire, c'est sans doute à la préoccupation des théories classiques et des *règles du genre*, appliquées à l'épopée, qu'il faut s'en prendre de ce qu'on ne la voit pas, de ce qu'on ferme les yeux pour ne pas la voir. Quoi qu'il en soit, l'Olympe d'Homère n'est en réalité qu'une vaste scène comique dont les dieux sont les acteurs. C'est ce qu'on verrait très bien dans les querelles de ménage de Jupiter et de Junon, dans l'intrigue de Mars et de Vénus, et d'autres morceaux du même genre, si tout cela était lu sans prévention ou traduit avec franchise. Mais les traducteurs d'Homère font un contre-sens perpétuel en ces endroits. Ils s'évertuent à dissimuler ce qui tient à la comédie, ils suppriment les expressions trop peu relevées à leur goût, ils effacent l'ironie, et, en dépit du texte, ils drapent les personnages olympiens du vêtement toujours solennel de leur style emphatique.

Citons un exemple. Le premier chant de l'Iliade se termine par une de ces comédies. La nuance en est très difficile à rendre, il est vrai, parce qu'elle est de ce comique des meilleures scènes de Molière, où le rire ne grimace pas, où il semble au contraire se cacher derrière une apparence sérieuse; mais si, par la pensée, on fait abstraction du rang divin de Jupiter et de Junon, il n'y aura pas un mot à changer pour avoir un excellent dialogue, facile, naturel, caractéristique, entre un mari ferme, assez impatient du joug féminin, assez rude même quelquefois, et une femme curieuse, exigeante, importune jusqu'à nécessiter de ces corrections maritales en usage chez les nations grossières. Junon s'est aperçue que Jupiter a donné audience à Thétis, et elle devine bien qu'il est question de venger Achille injurié par Agamemnon. Elle l'aborde donc avec des paroles mordantes, dit le poète. « Rusé personnage, quel est celui des dieux avec qui vous venez de tenir conseil? Vous aimez beaucoup toujours à faire des projets clandestins en mon absence et à décider sans moi; jamais vous n'avez pu prendre sur vous de me faire volontairement confidence de ce que vous méditez. — Junon, répond Jupiter, n'espérez pas savoir tous mes desseins; vous n'y réussiriez guère, quoique vous soyez ma femme. Ce qu'il sera bon que vous sachiez, nul, ni dieu ni homme, ne le saura avant vous;

mais ce que je veux méditer moi seul et sans témoin, gardez-vous de le vouloir pénétrer par vos mille questions et de vouloir m'arracher mon secret. — Terrible fils de Kronus, réplique Junon, que dites-vous là? Eh vraiment! il y a bien long-temps que je ne vous demande rien, que je ne cherche à vous rien arracher. Vous délibérez bien tranquillement sur tout ce qu'il vous plaît. Mais à présent je crains fort que cette blanche Thétis, cette fille du vieillard des mers, ne vous ait pris pour sa dupe. Elle est venue s'asseoir ici de bon matin et embrasser vos genoux : je devine que vous lui avez formellement promis de venger Achille et de faire périr nombre de Grecs auprès de leurs vaisseaux. — Insupportable femme! dit alors le dieu qui assemble les nuages; tu devines toujours, et je ne puis t'échapper. Eh bien! tu n'y gagneras rien; seulement je te détesterai davantage, et tu auras lieu de t'en repentir. Si les choses en vont là, c'est que je le voudrai ainsi. Tais-toi maintenant, assieds-toi, et sois obéissante; car tous les dieux ensemble ne te seraient pas d'un grand secours, si je levais sur toi ma main terrible. » A cette menace, il fallait bien se taire, quoique à regret, et les dieux, défiés ainsi par le maître, n'étaient pas très contens non plus. Alors un autre personnage prend la parole; c'est Vulcain, l'antique Phtha de l'industrieuse Égypte, et qui, dans Homère, est toujours un bonhomme fort naïf et un mécanicien fort habile; vrai bourgeois, un peu ridicule à la cour, mais bon, conciliateur, et aimant la tranquillité. « Ah! certes, dit-il à Junon, voilà de très fâcheuses affaires et qui ne sont plus tolérables! Si vous allez vous quereller ainsi pour des mortels et criailler dans l'assemblée des dieux (mot à mot croasser), il n'y aura plus de plaisir à faire un bon repas, puisque tout va au plus mal. Eh bien! moi, je conseille à ma mère, quoiqu'elle soit assez sage pour n'avoir pas besoin de mes conseils, d'avoir de la complaisance pour mon cher père Jupiter, afin qu'il ne la gronde plus et qu'il ne trouble plus nos festins; car si ce maître du tonnerre voulait la précipiter du ciel, il est le plus fort, après tout! Allons, dites-lui quelques douceurs, et à l'instant il redeviendra bon pour nous tous. » Et ce disant, le bon Vulcain s'élance vers Junon et lui met en main une coupe de nectar. « Oh! patience, ma chère mère, prenez patience, malgré tout votre chagrin. Que je ne vous voie pas, moi qui vous aime, battue sous mes yeux; car je ne pourrais vous défendre : il est si rude à la résistance, le maître de l'Olympe! Déjà, l'autre fois, quand je venais à votre aide, il m'a pris par un pied et lancé du haut du seuil céleste. Pendant tout le jour je tombai, et vers le soleil couchant je me

heurtai sur l'île de Lemnos. Il ne me restait plus qu'un peu de respiration; les gens du pays me ramassèrent de ma chute. » La naïve éloquence de Vulcain fit effet; Junon sourit à l'entendre, et, en souriant, elle prit la coupe. Puis il verse à toutes les autres divinités, et un rire inextinguible s'élève parmi ces bienheureux, lorsqu'ils le voient se trémousser à courir dans la vaste étendue du parvis céleste.

Il y a, dans cette scène, une grace intraduisible; mais enfin, en se tenant aussi près que possible du sens littéral, on voit bien que c'est de la comédie toute pure. Eh bien! ces scènes-là n'ont jamais été comprises, puisqu'on leur a donné de très bonne foi une couleur fausse, un ton faux, une dignité qui n'est pas dans le texte, et qui n'y devait pas être; car, le fond étant comique, la forme devait être aisée et familière. Ainsi, les paroles vulgaires, presque triviales de Vulcain, qui se plaint de ces fâcheuses affaires, qui ne veut pas qu'on trouble sa digestion, qui reproche à ses parens leurs criailleries, leurs croassemens comme il dit (κολῳὸν ἐλαύνετον); voyez comme Bitaubé les travestit en pompeuse rhétorique : « Que de *maux funestes vont éclore!* Si pour l'amour des mortels vous vous livrez à ces dissensions, si vous *introduisez le tumulte* et la discorde parmi les dieux, les doux plaisirs des festins disparaîtront, et le mal va triompher. » Que je ne vous voie pas, ma chère mère, battue sous mes yeux, dit le Vulcain d'Homère. — « Craignez d'éprouver aux yeux d'un fils qui vous aime un traitement rigoureux », dit le Vulcain de Bitaubé. Dans Homère, Jupiter prit un jour Vulcain *par le pied* et le lança dans l'espace; mais Bitaubé en a rougi pour le pauvre dieu, et a supprimé la circonstance du pied qui indique si bien le côté satirique de la tradition recueillie par Homère. Mme Dacier n'a pas été moins scandalisée *du rire inextinguible;* aussi affirme-t-elle que Jupiter ne riait pas, que Junon souriait seulement, et qu'il n'y avait que des dieux inférieurs qui se permissent une si grande indécence. Osons donc le redire : la plus grande partie de l'Iliade et de l'Odyssée restera lettre close pour quiconque n'y verra pas, à côté de la tragédie des hommes, la comédie des dieux; une ironie profonde, un rire de l'ame, par lequel la philosophie au berceau, en jouant encore avec les fleurs de l'imagination, proteste déjà contre le polythéisme.

Ceci me paraît si important, que je m'arrêterai sur un autre exemple encore, où la comédie des dieux se développe avec un caractère étrange et magnifique. Il s'agit de la grande bataille des dieux aux XXe et XXIe chants de l'Iliade. On a généralement admiré avec Longin le sublime de cette description; mais on a déclaré aussi qu'elle dé-

générait bien vite en bizarrerie et en mauvais goût. Pourquoi? Parce qu'on n'avait pas compris l'esprit critique d'Homère. Mais si l'on prend un point de vue autre que celui des rhéteurs, si l'on consent, ce qui est bien facile, à concevoir cette comédie épique, gigantesque, ce mélange de moquerie et d'enthousiasme, cette verve aussi pleine d'esprit que de génie, qui au milieu de la tempête de l'inspiration sait jeter des traits de sarcasme, et qui sait assaisonner de raillerie les plus splendides banquets de l'imagination, on y trouvera un charme nouveau, un charme immortel, car on sentira toute une philosophie à naître sous l'enveloppe de cette épopée.

D'abord le drame s'ouvre par le plus terrible spectacle. Tout s'émeut sur le ciel et sur la terre, car les dieux vont au combat. La puissante Discorde, dont la fonction est de secouer les peuples, s'élève. Minerve crie la guerre, tantôt à un bout du camp grec et tantôt à l'autre bout; Mars aussi, dans le parti opposé, crie la guerre, tantôt sur le faîte de la citadelle de Troie, tantôt sur la rive du Simoïs. Le père des dieux fait éclater son tonnerre d'en haut; Neptune, plus bas, ébranle la terre avec toutes ses montagnes; au-dessous, le roi des ombres a peur, saute de son trône, et crie : il lui semble que Neptune va rompre le globe et montrer au jour les demeures effroyables des morts. Parmi les hommes, la scène prend un aspect non moins imposant. Achille fait de terribles choses; « comme le feu ravage une montagne aride et y dévore la vaste forêt, en tourbillonnant de tous côtés sous le vent, ainsi Achille, semblable à un démon, se jette partout la lance en main; il tue, il poursuit; la terre *coule* noircie de sang. Comme des taureaux au front large, attachés ensemble pour égrener l'orge blanche sur une aire bien unie, en ont bientôt séparé le grain et la paille, ainsi les chevaux d'Achille trituraient pêle-mêle les morts et les boucliers; son char était tout souillé des gouttes de sang qui jaillissaient sous le sabot des chevaux et les jantes des roues; pour lui, il ne songeait qu'à la gloire, et ses mains invincibles étaient noires d'une poussière sanglante. »

Peu à peu le poète nuance ses tons; les tableaux deviennent singuliers, quoique encore grandioses; on se sent descendre par degrés des hauteurs de l'enthousiasme à des régions fantastiques, j'allais dire fantasques. Voilà le Scamandre qui, ne pouvant plus suivre son cours, prie Achille de ne pas l'obstruer davantage de cadavres : le jeune guerrier ne tient compte de cette prière; alors le fleuve s'enfle, sort de son lit, et Achille se noierait sans le secours de Vulcain, qui oppose ses feux aux ondes irritées. Les eaux débordent, le feu les fait

bouillir, les vaporise, les dissipe : ne sommes-nous pas ici à peu près au niveau de l'Arioste? Mais ce n'est pas tout; nous descendons encore : Minerve, attaquée par la lance de Mars, lui répond par un quartier de roche qui servait de borne entre les champs, et qu'elle lui jette sur la nuque; il tombe; son vaste corps couvre sept arpens, et Minerve se met à rire. Vénus a vu tomber celui qu'elle aime; elle lui tend la main pour le relever; mais Minerve, d'un vigoureux coup de poing sur la poitrine (1), l'étend à côté de son amant. D'autre part, Junon s'attaque à Diane : « Chienne audacieuse, tu oses me faire face? Jupiter t'a placée comme une lionne entre les femmes; va donc tuer des bêtes dans les montagnes, au lieu de te mesurer ici contre des forces supérieures. Si pourtant tu veux l'essayer, je pourrai t'apprendre combien je suis plus vigoureuse que toi. » Et cela dit, Junon, de sa main gauche, empoigne les deux mains jointes de Diane; de la droite, elle lui arrache son carquois de l'épaule, et elle en frappe en riant les oreilles (2) de la pauvre fille, qui se tourne et se tord de cent façons pour se dérober à cette flagellation; enfin elle s'enfuit en pleurant. Mercure, peu guerrier de son naturel, profite de l'occasion pour s'en tirer par une bouffonnerie; il s'approche de la mère de Diane, et au lieu de compâtir à ses peines maternelles : « Latone, lui dit-il avec une malice de poltron, il ne fait pas bon se battre contre les épouses du grand Jupiter; j'y renonce; allez vite, et vantez-vous devant tous les dieux de m'avoir bien battu. »

Assurément on ne peut se flatter de saisir toutes les délicatesses d'une comédie créée en un temps si différent et si éloigné du nôtre. C'est le propre de la comédie d'être pleine d'allusions et de ne pouvoir s'expliquer parfaitement que par le détail des mœurs au milieu desquelles elle s'est produite. Par exemple, chaque ville, chaque localité ayant dans l'antiquité son culte spécial, son dieu-patron, il se peut que ces rôles ridicules, dont la poésie affublait tel ou tel dieu, fussent le résultat de rivalités, d'inimitiés locales; chaque ville

(1) Πρὸς στήθεα χειρὶ παχείῃ — ἤλασε... Il. XXI, 424. — Ce coup sur la poitrine de Vénus a paru à Bitaubé tellement contraire aux convenances, qu'il traduit : *Pallas la touche de sa main terrible*.

(2) Ἔθεινε παρ' οὔατα μειδιόωσα

Ἐντροπαλιζομένην... Il. XXI, 491. — Encore un passage gâté par le traducteur. Il n'a pas osé dire que Junon *frappe sur les oreilles*. « Elle saisit, dit-il, d'une main celle de cette faible rivale, et lui arrache de l'autre le carquois, dont *elle touche avec un sourire cruel* la déesse désarmée. » Je ne cite ces exemples que pour faire voir comment une erreur fondamentale sur l'esprit d'Homère a entraîné une foule d'erreurs de détail, ou même de falsifications.

chansonnait peut-être ainsi la ville dont elle était jalouse, en la personnifiant en son patron. Et comme les divers ordres sacerdotaux se dénigraient aussi les uns les autres, les *aèdes* ont dû trouver quelque plaisir à recueillir ces moqueries croisées et à les diriger contre tous les sacerdoces à la fois. On pourrait trouver sans peine, dans l'histoire moderne, des faits très analogues à ceux-là. Toujours est-il que la comédie des dieux nous paraît évidente dans Homère; on ne peut, sans l'admettre, expliquer tant de disparates; s'il n'y a pas satire, il y aura trivialité, indécence, absurdité même; caractères incompatibles avec le bon sens si mesuré, l'allure si aisée et si noble, et l'unité d'esprit et de caractère qui se perçoivent par l'intelligence et par le cœur dans tout le développement des deux grandes épopées grecques. Ainsi Homère, toujours plein de foi au dogme intime des religions, se joue des symboles devenus superstitions populaires. On peut se le représenter riant, du haut de son génie, de toutes ces idoles qu'il fait parler et agir, comme lui-même il nous représente Jupiter qui, du haut de son Olympe, rit de joie en son cœur de voir les dieux se ruer les uns contre les autres. C'en était donc fait de l'enseignement ésotérique, de la science secrète; car, dès qu'une société prend le parti de parodier les symboles énigmatiques qu'on lui avait imposés, il faut bien en venir à lui parler un langage simple, rationnel, intelligible à tout le monde. La pensée tendait donc dès-lors à se produire et à se coordonner avec clarté, à se rendre accessible à tous, et à devenir le patrimoine commun des intelligences: c'était là une atteinte radicale à la caste antique, et un acheminement décisif vers le principe de la fraternité humaine, de l'égalité devant Dieu, du droit de tous à la jouissance du vrai.

Nous avons vu la race hellénique forcer les remparts cyclopéens de la cité orientale et y frayer le passage à la liberté politique. Nous l'avons vue désorganiser une théocratie devenue stationnaire, et jeter dans la religion même un levain de liberté philosophique. Que proclament ces deux faits? L'émancipation individuelle, le sentiment d'une force de volonté qui est propre à chacun, et qui lui donne le libre arbitre d'adhérer ou de n'adhérer pas; en un mot, le dogme de la liberté morale opposé au fatalisme. Or, en ceci, l'histoire positive sera l'expression parfaite de la conséquence logique. De même que l'autorité exagérée, dans la cité et dans la doctrine, avait produit chez les Orientaux le dogme fataliste; de même une portion de liberté introduite par les Hellènes se traduisit et se formula par le dogme du libre arbitre. Homère en fournit une preuve éclatante.

Ouvrez l'Odyssée : les quatre-vingts premiers vers vous en exposeront l'idée fondamentale. Et cette idée fondamentale, quelle est-elle? C'est précisément la question de la liberté et de la fatalité; ou bien, pour emprunter l'expression de la théologie chrétienne, c'est la question du libre arbitre et de la grace. L'ancien sacerdoce l'avait résolue dans le sens du fatalisme, comme nous le voyons par les tragiques; car ceux-ci, quoique bien postérieurs à Homère, suivaient la doctrine sacerdotale et orientale conservée dans les mystères, dont la tragédie n'était qu'un développement lyrique. Par exemple, l'histoire d'OEdipe, celle d'Agamemnon, d'Égisthe et d'Oreste, étaient devenues des légendes fatalistes, qui montraient la vie humaine dominée par une puissance impitoyable, irrésistible, dont les oracles étaient l'organe, et contre laquelle ni l'innocence, ni le crime, ni la volonté, ni la faiblesse, ne pouvaient rien. Il était écrit dans les arrêts de cette puissance qu'Égisthe corromprait Clytemnestre; il était écrit qu'il la pousserait à égorger son époux; il était écrit qu'Oreste vengerait son père par le meurtre de sa mère et d'Égisthe. Les oracles l'avaient prononcé; il fallait que cette série de meurtres fût commise. Une telle doctrine était un instrument terrible dans les mains de la théocratie qui inspirait les oracles : aussi la conserva-t-elle tant qu'elle put, jusqu'à l'apparition du christianisme. Eh bien! l'Odyssée n'est pour ainsi dire qu'une réfutation de ce dogme funeste; une réfutation bien positive et qui était évidemment dans l'intention du poète. En effet, l'Odyssée s'ouvre dans le ciel : Jupiter, au milieu de l'assemblée des dieux, pose en deux mots la question du destin et de la liberté humaine, en prenant pour exemple l'histoire d'Égisthe dont nous venons de parler. « Dieux immortels, leur dit-il, les hommes nous accusent, ils prétendent que le mal vient de nous (1), et pourtant la cause en est en eux-mêmes, et leurs folles résolutions leur attirent des douleurs que le destin ne leur réservait pas. Égisthe, en dépit de la loi divine, a épousé la femme d'Agamemnon; il a tué ce prince à son arrivée. Pourtant il savait bien qu'il en serait rudement puni; moi-même je le lui avais prédit; je lui avais envoyé Mercure pour le conseiller et le menacer. Mais l'ame d'Égisthe ne s'est point ouverte à ces bonnes inspirations (2), et maintenant il vient

(1) Ὢ πόποι, οἷον δή νυ θεοὺς βροτοὶ αἰτιόωνται.
Ἐξ ἡμέων γάρ φασί κάκ' ἔμμεναι... Odyss. I, 32.

(2) Ἀλλ' οὐ φρένας Αἰγίσθοιο
Πεῖθ' ἀγαθὰ φρονέων. *Ibid.*

d'expier tous ses crimes à la fois. » Otez la mythologie et traduisez ce discours en langage philosophique : qu'est-ce à dire? Que l'homme n'est point forcément poussé au crime ni à la douleur; qu'il a la liberté de choisir entre des actes de diverse nature; qu'en outre il a la lumière, l'inspiration, la conscience morale, en d'autres termes la grace, représentée par le messager de Jupiter; et qu'enfin c'est pour avoir fait un usage pervers de cette liberté, pour avoir fermé les yeux à cette lumière, que le châtiment tombe sur lui. Il n'est certes pas difficile de reconnaître dans l'exposition de l'Odyssée tous les élémens de cette grande question si vivante encore et si débattue jusqu'à nos jours. Elle va donc être personnifiée dans Ulysse. En effet, Minerve cite aussitôt son exemple : « Oui, mon père, répond-elle à Jupiter, Égisthe a péri justement, et périsse de même quiconque en fera autant. Mais voici un homme qui est tout autre, et qui touche ma compassion; il souffre loin de tout ce qui lui est cher, prisonnier dans une île, au pouvoir d'une magicienne, inconsolable de ne plus revoir la fumée des toits de la patrie, et aspirant à mourir. Et celui-là, vous l'abandonnez? Pourtant a-t-il jamais manqué à la piété, même au milieu des batailles? Pourquoi le charger ainsi de votre colère, père suprême? » Voilà donc l'éternelle objection qui s'élève : nous sommes libres, dit-on, et le mal vient de notre volonté pervertie; mais pourquoi l'homme pieux et vertueux souffre-t-il aussi bien que le coupable? Le poème entier n'est qu'une magnifique réponse à cette objection. D'abord, quelque pieux que soit un homme, il est toujours coupable par quelque endroit; toujours quelque vertu divine peut se plaindre de lui, quelque dieu offensé peut le poursuivre. C'est ainsi qu'Ulysse, malgré sa piété, s'est attiré la colère de Neptune. Ensuite, l'homme vertueux souffre pour constater et fortifier sa vertu par l'épreuve; il souffre pour grandir. Ainsi, d'après la grande pensée de la poésie homérique, la fonction de l'homme est de lutter contre les forces de la nature et contre ses propres faiblesses; et cette lutte, toute douloureuse qu'elle est, devient un bien par la perspective d'une providence rémunératrice qui l'attend au bout de la carrière.

Certes, des poèmes construits sur de pareilles bases méritaient bien, à défaut d'une inspiration plus parfaite encore, de devenir, comme ils le furent en effet, la Bible de l'ancienne Grèce. On a dit de Platon qu'il avait été le précurseur du christianisme. J'aimerais mieux le dire d'Homère. Sa pensée était chrétienne; qui l'a mieux senti que Fénelon? Le *Télémaque* n'est que le développement des

premiers livres de l'Odyssée, et la pensée théologique qui y règne est précisément celle d'Homère : l'homme, représenté par le jeune fils d'Ulysse, toujours se débattant contre ses passions propres, contre les douleurs sociales, contre les accidens de la nature; la Providence, représentée par Jupiter, qui lui envoie sa sagesse ou sa grace sous l'image de Minerve; puis celle-ci faisant l'éducation morale de l'homme, par l'épreuve et la surveillance, le secours et l'abandon, par tout ce qui trempe les ames et nourrit la virilité des caractères.

Quoique le dogme de la liberté morale ne soit pas aussi expressément énoncé dans l'Iliade que dans l'Odyssée, il y respire cependant avec plus d'énergie encore. Déjà les anciens avaient remarqué qu'Homère avait abaissé les dieux jusqu'au niveau humain, et qu'il avait élevé l'humanité au niveau des dieux. En effet, s'il met la comédie dans l'Olympe, la scène terrestre lui doit un drame constamment noble. Dans ses batailles, les hommes mettent les dieux hors de combat. Se peut-il imaginer une plus audacieuse figure de l'individualité humaine se posant libre en face du destin? Ainsi, par ce côté encore, la Grèce attaquait l'Orient.

Ce serait sans doute arranger l'histoire à l'encontre de la nature même, que de supposer qu'aucun peuple ait jamais professé un fatalisme absolu ou un stoïcisme absolu. Partout l'homme se sent une volonté, et sait qu'elle peut quelque chose; partout aussi il sait qu'elle ne peut pas tout, et se sent dominé par un ordre extérieur mu d'une pensée souveraine. Mais la croyance des peuples, flottante entre les extrêmes, et saisissant mal le point délicat où les contraires se touchent, penche d'un côté ou de l'autre selon l'influence de tels ou tels faits. Ainsi, dans l'ancienne cité orientale, la suprématie religieuse et la coaction politique se trouvant dans les mêmes mains et s'exerçant ensemble avec force sur tous les détails de la vie, l'obéissance s'imposait en toutes choses comme venant directement de Dieu. Le sacerdoce héréditaire consacrait l'hérédité dans toutes les positions; la société roulait comme une machine universelle capable de fouler et d'écraser toutes les volontés résistantes, toutes les énergies personnelles; de sorte que la vie humaine semblait se confondre avec la vie uniforme et invariablement tracée de la nature physique : type social qui s'est conservé à degrés divers dans l'*islam* ou *soumission* musulmane, dans la résignation indienne, dans l'immobilité chinoise, et au sein duquel l'ancienne Égypte avait fini aussi par se pétrifier. Sous ce mouvement irrésistible, l'individu ne sentait que son néant. Si une révolution venait élever quelques personnages

au-dessus de cette prostration générale, la chose paraissait si énorme, qu'on les considérait bientôt comme des dieux; l'imagination orientale leur octroyait des proportions gigantesques, et l'histoire devenait mythologie. Ainsi, une invasion arabe qui avait partagé l'Égypte, et qui fut ensuite repoussée par une réaction de l'ancienne religion et de l'ancien ordre militaire, se symbolisa dans l'histoire fantastique de Typhon qui lacère Osiris, et qui est expulsé ensuite par Isis et Horus. Il en est de même des fables indiennes et persanes de Rama, de Vichnou et de Siva, de Djemschid, de Zohâc et de Feridoun. Ainsi l'homme était si peu pour ces peuples, et l'action divine absorbait si complètement à leurs yeux l'action humaine, que l'histoire n'exista jamais chez eux, parce qu'elle narre l'humanité, et qu'ils ne nous ont laissé que des mythes, parce que ces mythes sont par essence une confusion de l'humanité avec la divinité.

Le fatalisme panthéiste était donc la formule d'un ordre despotique et d'un sentiment de nullité qui flétrissait les ames. On conçoit que la Grèce, en s'élaborant dans un milieu tout autre, ait fait jaillir un dogme tout autre du sein des choses. L'invasion des Hellènes, les guerres et les brigandages séculaires qui en furent la suite, les goûts aventuriers de ces chefs de bandes et de ces pirates, ce genre de vie où rien n'était sanctionné par des lois, où la religion ne triomphait qu'en transigeant, où l'activité personnelle était chaque jour nécessaire pour se défendre, chaque jour utile pour s'agrandir; ces faits généraux et les mille faits particuliers qu'ils engendrent nécessairement, ont dû nécessairement aussi pénétrer vivement l'homme, le héros, de sa valeur personnelle, de sa propre efficacité pour ainsi dire, que le danger, le succès, le malheur même, lui faisaient apprécier tous les jours. L'homme, le héros, se sentait libre dans le choix de ses actions, capable de se faire à soi-même son destin jusqu'à un certain point; chaque jour il avait occasion d'appliquer cette idée à sa vie, car chaque jour il avait un but à suivre, des moyens à préférer, une volonté à mettre en jeu contre tous les accidens; la nécessité même, trop vive à lui aiguillonner le flanc, le forçait à se révolter contre elle. Autant les prêtres orientaux proclamaient le destin dont ils se chargeaient d'interpréter les oracles, autant les aèdes exaltaient la personnalité humaine. Chantaient-ils les dieux? c'était pour rattacher à eux la généalogie des guerriers, c'était pour élever l'homme à leur hauteur. Bien plus, dans les batailles, Diomède et Ajax pouvaient combattre et blesser dieux et déesses. Ainsi la jeune Grèce commençait par protester contre l'annulation de l'homme dans le

vague du grand tout; ainsi la liberté morale sortait tout armée de cette tête intelligente; et le dualisme de la cité et de la liberté politique, de la religion et de la liberté philosophique, se résumant en celui de la loi divine et de la liberté humaine, plongeait ainsi ses racines dans la conviction la plus inébranlable du genre humain, dans la conscience la plus intime que nous ayons de notre existence personnelle.

Peut-être cette analyse de la pensée grecque, telle qu'elle se manifeste dans ses plus anciens monumens, paraîtra-t-elle assez fondée pour ne pas être confondue avec l'histoire purement conjecturale et systématique. Or, la conclusion en est simple et grande. Dans cette péninsule qui se projette entre l'Europe et l'Asie, au sein d'une mer semée d'îles, où la navigation pouvait dès son origine mettre en communication les races les plus diverses, il s'est fait pendant six ou sept cents ans une combinaison laborieuse de deux ordres sociaux, dont l'un avait atteint toutes les conséquences de son principe, et ne pouvait plus que pourrir dans ses organes roidis, et dont l'autre était encore à cet état élémentaire de la tribu, voisine de la famille; susceptible d'éducation, mais en résistant; écolier bien doué, mais indocile, qui force son maître à revenir sur lui-même, à se rectifier, à apprendre pour instruire. Ainsi la Providence, en poussant deux races l'une sur l'autre, fit éclater un fait révélateur : car, semblable à ces éclairs qui, dans Homère, jaillissent des casques et des boucliers frappés du soleil, ainsi une pensée nouvelle, ou, si l'on veut, une méthode nouvelle de travailler la pensée, jaillit du sein de cette longue bataille de l'Orient contre l'Europe, sous le soleil divin qui éclaire l'humanité. Et comme cette libre et progressive pensée pénétra également la vie active, la vie intellectuelle et la vie morale de ce peuple, c'est-à-dire toute la trinité humaine, l'ame complète, il en résulta une œuvre profonde et originale, inconnue jusqu'alors au monde, et qui marque la Grèce d'un caractère initiateur dans l'histoire; de sorte que sa littérature réclame sa place dans l'éducation de tout peuple qui veut continuer la tradition en l'enrichissant.

Au reste, nous n'avons interrogé en tout ceci que les monumens de la poésie parlée; mais l'histoire de la statuaire, poésie plastique, nous conduirait absolument aux mêmes idées. Pour l'une comme pour l'autre, la caste théocratique avait été créatrice d'abord, et puis répressive et stationnaire. Les anciens historiens disent que les prêtres d'Égypte avaient consacré des types que l'art ne pouvait franchir. Champollion n'adhérait pas à cette opinion, et pourtant il y revient par une autre voie, car il reconnaît que l'art égyptien était

consacré à la *notation des idées* plutôt qu'à la représentation des choses. Le dessin et la statuaire n'étaient donc qu'une écriture, mais alors il fallait bien qu'on défendît d'en altérer les types, sous peine de voir les formes se confondre, et la notation des idées se transformer en représentation des choses. Or, la théocratie égyptienne, pour conserver son écriture mystérieuse étroitement liée à son influence et à ses doctrines, enchaîna l'art aussi long-temps qu'elle le put; elle l'enchaînait encore lorsque l'écriture phonétique rendait l'autre inutile; elle l'enchaîna, au moins pour l'usage religieux, en dépit de la conquête grecque et romaine, jusqu'au IIe siècle de notre ère, comme M. Letronne l'a si savamment démontré. Mais les Hellènes, en rompant la caste, émancipèrent l'art; chez eux, l'écriture se dédoubla en quelque sorte; l'élément alphabétique servit seul à fixer la parole; l'élément représentatif des choses mêmes se dégagea librement, et se dépouilla peu à peu de la servitude du symbole. Ce fut donc la liberté civile, inconnue aux Orientaux, qui perfectionna l'art chez les Grecs, comme Winckelmann l'a remarqué; mais, en rapportant cette influence civile aux statues décernées aux vainqueurs des jeux olympiques, Winckelmann ne l'a pas assez étendue, ni prise d'assez haut. Ce fut aux premiers jours de la Grèce, dès que la caste orientale fut dissoute, que cette influence de la liberté s'exerça sur l'art. Dès-lors les figures sacrées n'eurent plus d'interprétation; les têtes de béliers, de lions, les corps de serpens, les ailes d'oiseaux et cent autres formes combinées entre elles ou avec les formes humaines, afin d'exprimer des idées abstraites, ne furent plus pour le peuple que des talismans de superstition, pour les esprits plus cultivés que des monstruosités. Dès-lors aussi les artistes firent comme les aèdes et comme Homère : ils ramenèrent peu à peu le gigantesque aux proportions naturelles, et les simulacres invraisemblables des dieux à la figure humaine. La tête humaine prit place sur la colonne de Toth et sur le cou des sirènes, et tandis que les figures de l'Égypte restaient éternellement guindées dans leur attitude droite, avec leurs jambes jointes, leurs bras pendans collés au tronc, leurs yeux obliques et leurs affreuses oreilles, l'école de Dédale détachait les jambes, avançait un pied, pliait les bras, assouplissait les torses; et l'art, en traversant l'école d'Egine, arrivait à Phidias et à Praxitèle, en remplaçant de plus en plus le symbole par l'idéal, expression choisie des beautés naturelles, assemblage des qualités que la nature ne nous offre qu'éparses, et que l'artiste résumait dans l'image d'un Dieu, renvoyant ainsi tous ces rayons au foyer d'où ils émanent.

Il fallut plus de temps à la statuaire qu'à la poésie pour en venir là, car la parole est vive et journalière, tandis que le ciseau est lent et rare; mais, pour l'une comme pour l'autre, ce fut une même tendance à délaisser les formes fantastiques pour celles de la nature. La statuaire coopérait donc à la poésie; elle rejetait ce qu'il y avait d'essentiellement idolatrique dans la religion issue de l'Orient; elle relevait la dignité humaine en face du vieux panthéisme, en prenant la figure visible de l'homme comme expression des attributs invisibles de Dieu. Lorsque les peuples adressaient leurs hommages à de vieilles et informes figures en bois ou en pierre, qu'on croyait tombées du ciel, telles que les simulacres de Phtha que Cambyse jeta au feu à Memphis, ou cette Junon d'Argos qui avait déjà quinze cents ans de popularité du temps de Pausanias, ils étaient idolâtres, car leurs prières ne s'adressaient qu'à la pierre ou au bois qu'aucune idée n'animait; mais en était-il de même du Jupiter olympien de Phidias? Non; ce chef-d'œuvre parlait réellement un langage divin à qui savait l'entendre : car il portait sur son front, dans ses yeux, sur ses lèvres, dans son attitude, un caractère suprême de puissance, d'intelligence et de bonté; il élevait donc la pensée vers la perfection de Dieu, dont la perfection de l'homme est l'image et la ressemblance, comme dit la Genèse; et par-là il avait réellement, selon le mot de Quintilien, ajouté quelque chose de bon et de vrai à la religion des peuples.

Enfin il nous reste un dernier témoignage à invoquer pour donner aux idées que nous venons d'émettre l'éclat de l'évidence : c'est le témoignage de la philosophie postérieure à Homère.

Aussi long-temps qu'une révolution sociale remue les intérêts, bouleverse les classes et travaille à se constituer dans la vie extérieure, la pensée qui l'anime reste confuse et comme suffoquée dans la poussière du combat; mais quand les choses sont assises et que le tumulte a cessé, alors cette pensée crève son enveloppe matérielle, elle s'épanouit, comme le lotus indien, sur l'océan lumineux d'une création nouvelle. C'est ainsi qu'à une certaine époque, la nouvelle société grecque s'étant suffisamment dégagée du chaos matériel produit par l'antagonisme des races, la lutte fécondante entre le génie oriental et le génie grec se choisit un champ de bataille plus aérien : ce ne fut plus qu'une guerre intellectuelle; les deux races, les deux partis, se transfigurèrent en deux écoles philosophiques. Or, si nous envisageons ces anciennes écoles sous le point de vue particulier de nos recherches, nous trouverons que l'école dont les tendances étaient

orientales avait Homère en horreur, tandis que l'école véritablement grecque l'élevait jusqu'aux cieux. Ce fait nous est révélé particulièrement par Diogène Laerce, écrivain superficiel, qui a eu soin de nous apprendre ce que pensaient d'Homère la plupart des philosophes dont il écrit la vie; il l'a fait d'une manière tout anecdotique, sans y attacher d'importance, sans en voir la portée; de sorte que si, en rapprochant ces données, on en tire une conséquence parfaitement conforme à ce que nous avons dit plus haut, nos idées sur ce sujet n'en seront que mieux établies.

L'école que j'appellerai orientale, à cause de ses tendances, se donnait pour chef Pythagore. Elle était une imitation ou une dérivation des colléges sacerdotaux de l'Égypte, de l'Inde ou des mages. Ces sectaires essayaient de rétablir la caste enseignante en Italie et en Grèce; leur vie était une vie de cénobites savamment disciplinés; ils avaient donc l'esprit d'autorité et d'organisation des anciens sacerdoces. Malheureusement, ils en avaient aussi l'égoïsme et l'exagération; ils ressuscitaient le langage symbolique, hostile au progrès et à la propagation de la science, s'en réservant l'interprétation exclusive, et ne laissant aux peuples que l'image superstitieuse. Conséquemment, leur doctrine tendait au panthéisme, identique au fatalisme, et destructeur des énergies de l'humanité. Or, il y avait dans cette école une tradition qui fait voir combien Homère était hérétique à leurs yeux. Pythagore, disait-on, étant descendu aux enfers, y avait vu Hésiode et Homère, le premier attaché à une colonne d'airain, le second pendu à un arbre et enlacé de serpens, et cela parce qu'ils avaient mal parlé des dieux; en d'autres termes, parce que, suivant l'esprit de leur race et de leur temps, ils avaient refusé un respect idolâtre à des symboles dépouillés de leur sens primitif.

L'école éléatique dérivait de celle de Pythagore : son chef, Xénophane, avait eu pour maître le fils de ce fameux personnage. Métaphysicien peu intelligible, Xénophane voulait aussi qu'il y eût une science ésotérique, un monopole mystérieux de la pensée. Eh bien! il fut célèbre par son antipathie contre le génie lucide, positif et libre d'Homère : on a conservé quelques vers où il condamnait le poète « pour avoir mis sur le compte des dieux tout ce qui est injure et ignominie parmi les hommes, le vol, l'adultère, la supercherie. » Comme si le poète avait fait autre chose en cela que suivre des légendes accréditées par l'ignorance populaire, précisément à cause du soin qu'on avait pris d'entretenir le peuple dans cette ignorance.

Enfin l'école d'Héraclite était aussi une branche nourrie de la sève

pythagoricienne. Héraclite fut l'homme des mystères plus qu'aucun autre, au point que Socrate avouait ne pas comprendre grand'chose dans ses écrits; au point qu'on l'appelait le faiseur d'énigme (αινικτης), le ténébreux (σκοτεινος). Cette obscurité était volontaire; c'était toujours l'idée orientale du langage symbolique, du langage-monstre (τερατολογια), des hiéroglyphes parlés; c'était l'exploitation intéressée de la raison humaine au profit d'une caste savante. Et, pour que ses vues ne fussent aucunement douteuses, il avait déposé ses écrits dans le temple de Diane, sous la garde des prêtres, comme pour rappeler le Toth des Égyptiens. Son système sur l'homme fut une espèce de panthéisme idolatrique : « Les dieux, disait-il, sont des hommes immortels, et les hommes des dieux mortels. » Héraclite ne pouvait donc accepter le poète d'Ionie : aussi lui déclara-t-il la guerre; il fallait, selon lui, « chasser ce poète de la lice et le souffleter. »

Ainsi les trois principaux chefs de l'école qui voulait rétrograder vers le passé oriental ont laissé le souvenir de l'incompatibilité qu'ils trouvaient eux-mêmes entre leur manière de voir et celle qu'impliquent les poésies homériques; et si quelque esprit distingué, élevé parmi eux, venait à s'écarter de leur méthode mystérieuse et à chercher une philosophie plus positive, on le voyait comme par instinct revenir à l'admiration pour Homère. Démocrite fut dans ce cas, et il reconnaissait, selon Dion, dans la sagesse et la beauté des chants homériques « une nature divine et inspirée. »

En face de la poésie pythagoricienne se posa la philosophie de Thalès. Celle-ci, née dans l'Ionie comme les poésies d'Homère, et développée sous l'influence du même milieu, ne fut que la même pensée sortie de sa poétique adolescence, et se réfléchissant en elle-même pour se comprendre. De même que les premiers Iones avaient introduit, dans la cité déjà très complexe des Égyptiens et des Phéniciens, l'élément encore brute de leur organisation en tribus, de même la philosophie ionique eut pour fonction de ramener aux principes simples et élémentaires de la raison humaine la doctrine traditionnelle surchargée d'erreurs et de mensonges. Elle fut donc essentiellement libre, critique et observatrice; elle chercha la théorie des choses sans préoccupation d'un but arrêté d'avance, sans vue particulière de politique ou d'association; décrire les phénomènes, en lier les causes, en formuler les lois, telle fut son audacieuse entreprise. Elle s'égara dans les hypothèses cosmogoniques; rien de plus simple : toute science jeune est téméraire et se croit en possession de la formule universelle. Mais enfin son point de départ était la

recherche indépendante; elle rejetait le symbole, recherchait le mot propre et créait des formules; elle faisait entrer les hautes spéculations dans la langue commune. Si parfois elle cacha ses principes et se donna l'apparence d'une science secrète, c'était par une simple précaution contre les attaques de la superstition populaire que le sacerdoce déchaîna contre elle plus d'une fois. Ce genre de mystère, purement accidentel, n'était point dans l'esprit de l'école ionique, qui ne cherchait au contraire qu'à dissiper les mystères. Elle fut donc, aussi bien qu'Homère, accusée d'impiété, d'athéisme même, et il est vrai que quelques-uns de ses membres ont laissé une réputation équivoque à cet égard. Mais les attaques dirigées contre eux partaient bien plutôt des défenseurs du polythéisme, qui sentaient qu'on ébranlait leurs autels. C'est ainsi qu'Anaxagore, ce scrutateur hardi et dévoué, qui renonça aux soins d'une grande fortune pour rechercher la science, ayant osé dire que le soleil était, non pas un dieu traîné dans l'espace immense par des chevaux enflammés, mais tout simplement une masse de métal ardent, source de lumière et de chaleur, fut, pour ce sujet, accusé comme impie et forcé de s'exiler. Or, cet homme professait pour Homère la plus haute estime; ce fut lui qui, le premier, fit considérer les poèmes homériques comme un code de morale, comme une exhortation à la vertu et à la justice, c'est-à-dire que le premier il en sentit la portée philosophique.

Les opinions de Socrate se liaient au même ordre d'idées. Élève d'Anaxagore et d'Arcésilas, il transporta leur méthode de recherches dans l'étude des sciences morales : direction que lui imprima sans doute le mouvement politique au milieu duquel il vivait à Athènes. Si Platon a jeté des nuages sur la doctrine de Socrate, Xénophon et Aristote nous apprennent assez que c'était un esprit critique et pratique, cherchant dans la raison et dans les besoins moraux de l'humanité le vrai sens des dogmes religieux répandus dans le monde. Aussi le génie asiatique lui fit une guerre opiniâtre : il avait pour adversaire un certain Antiphon, interprète des prodiges ou des symboles (τερατοσκόπος); un mage, à ce que dit Aristote, vint de Syrie pour lui faire des reproches et lui prédire une fin violente, et l'on sait comment la prédiction s'accomplit. Avec ces qualités d'intelligence, il devait être partisan du grand poète révélateur de l'esprit nouveau de la Grèce; Dion l'appelle un disciple d'Homère, et son brillant élève Alcibiade souffletait les professeurs qui n'avaient point un exemplaire d'Homère ou qui se permettaient de le corriger.

Le vrai successeur de Socrate, quant au procédé intellectuel et à

la solidité des vues, ce n'est point Platon, dont nous parlerons tout à l'heure, mais Aristote. Aristote résuma les tendances de l'école d'Ionie : l'observation des choses physiques pratiquée par les disciples directs de Thalès, l'observation des phénomènes moraux introduite ou du moins perfectionnée par Socrate. Esprit libre, précis, véritablement grec, voulant faciliter et répandre la science et non l'envelopper d'arcanes, il chercha les lois de l'intelligence, les lois de la volonté, les lois de l'art, afin d'ouvrir et d'éclairer tous les chemins à l'activité humaine. Faut-il dire combien Homère était grand à ses yeux? Il en fit une édition; il l'offrit comme un modèle parfait; il inspira, pour cette *noble, magnifique et royale poésie*, tant d'enthousiasme à son élève Alexandre, que le jeune conquérant n'en voulait lire d'autre, qu'il la plaça comme son trésor et son talisman dans la riche cassette de Darius, et que, la nuit, il la posait sous sa tête comme pour en aspirer le génie. Sans doute cette continuelle inspiration du livre national l'obsédait, et peut-être fut-elle la principale cause de la conquête de l'Asie. Toujours est-il que les victoires d'Alexandre furent des triomphes pour l'esprit philosophique issu d'Homère, car elles le colonisèrent en Asie et en Égypte. Là, cet esprit sema largement l'examen dans les champs de l'antique idolâtrie; la raison grecque et la tradition asiatique, comme deux palmiers de sexe différent que leur séparation laissait stériles, s'y fécondèrent sous le souffle de la Providence, et il en sortit un fruit nouveau destiné à nourrir une ère nouvelle du genre humain.

Maintenant il faut revenir à Platon. Jusqu'à lui, l'école orientale religieuse, et l'école grecque rationaliste, ayant entre elles Homère comme signe de contradiction, comme drapeau que les uns voulaient défendre et les autres déchirer, avaient formé deux camps bien distincts. Mais la mort de Socrate fut un avertissement terrible pour le rationalisme trop hardiment agresseur. Peut-être le peuple athénien avait-il raison de défendre ses vieux symboles aussi long-temps qu'on ne lui en fournissait pas d'autres, car il en fallait : la philosophie d'ailleurs n'était pas encore assez exercée pour pouvoir tirer du panthéon croulant de l'antiquité les dogmes profonds enterrés dans ses cryptes. Il fallait donc que symboles et raison continuassent à vieillir, les uns tombant pierre à pierre, et l'autre s'édifiant, dans l'ombre du doute, comme un temple au dieu inconnu, jusqu'à ce qu'une illumination soudaine y fît jaillir la foi, et y appelât les nations futures. Mais Platon ne l'entendit pas ainsi; cet homme à jamais célèbre, ce nuage d'Occident, si obscur d'un côté, si lumineux de l'autre, et si

vague dans son ensemble, voulut restaurer le passé, voulut hâter l'avenir, et tenta une conciliation entre le polythéisme et la philosophie, entre l'Orient et la Grèce. En cela, il obéissait tout à la fois et aux circonstances réactionnaires de son temps et aux dispositions propres à son génie. En effet, élève de Socrate et nourri d'Homère, dont il emprunte si souvent les expressions, il tenait, par son goût pour le raisonnement et pour les arts, à l'esprit progressif de la race hellénique; mais en même temps, par ses rapports avec les pythagoriciens, par ses souvenirs d'Égypte et par l'éclat de son imagination, il était éminemment enclin à s'envoler dans les abstractions indéfinies, et à s'y revêtir de formes énigmatiques. Tout résonne dans ses écrits d'un écho oriental; son plan de république rétablit la caste sacerdotale au profit des philosophes, annulant ainsi l'indépendance de la pensée par l'absorption de l'enseignement dans les intérêts politiques; il veut une science secrète et une croyance populaire, afin de mener les peuples par des fictions, et de les faire vieillir dans une longue enfance. Aussi voulait-il conserver le polythéisme, car, en ce qui concerne les dieux, dit-il, il faut en croire les anciens qui, étant fils des dieux, avaient dû bien connaître leurs pères; ce qui s'accorde très bien d'ailleurs avec le principe qu'il exprime nettement : que « le mensonge, interdit au vulgaire, est permis aux chefs de l'état dans l'intérêt du gouvernement. »

Voulant donc entraîner l'intelligence grecque dans ce courant d'idées, Platon essaya d'abord d'y ramener Homère, parce qu'il sentait bien sans doute qu'Homère était l'inspirateur avoué de l'intelligence grecque. Pour cela, il fallait détourner le sens philosophique du poète par une interprétation forcée; c'est pourquoi il commence par supposer à Homère des pensées secrètes, mystiques, comme celles que les Égyptiens prétendaient cachées sous leurs fables : « Il faut étudier les poètes, dit-il dans *Ion*, en étudier plusieurs, et surtout Homère, le meilleur, le plus divin des poètes; il faut être jaloux de se pénétrer, non-seulement de ses expressions, mais de sa pensée intime. » Il paraît, au reste, par ce même dialogue, que déjà les rapsodes, non contens de chanter les poèmes d'Homère, s'étaient avisés d'en faire un texte de commentaires philosophiques, et d'y creuser des théories abstraites; et c'est à quoi Platon les encourage. Qu'entend-il en effet par cette pensée intime? ce sont des doctrines qu'il suppose y être contenues, et ne pouvoir être comprises qu'après initiation; car « il ne faut pas, dit-il ailleurs, qu'on aborde les poèmes homériques sans y avoir été initié. » Dans *Alcibiade*, il s'explique

encore mieux : « La poésie tout entière, dit-il, est pleine de symboles énigmatiques, et il n'appartient pas au premier venu de la comprendre. » Ainsi, la poésie n'était pas pour lui, comme pour la simple raison, le tableau des réalités de la vie, des croyances, des sentimens, des caractères des hommes; elle était, conformément au principe des prêtres orientaux, un langage symbolique, ayant pour but unique de revêtir et de déguiser des idées abstraites; en un mot, une métaphysique matérialisée. Mais alors il fallait bien renoncer à Homère; et, en effet, Platon arriva bientôt à des conséquences si étranges, qu'elles le forcèrent à changer d'avis sur le mérite du poète dont il avait si fort conseillé la lecture. Dans sa prétention de plier la poésie aux formes imaginaires de sa république, on le voit condamner ce qu'il y a de plus admirable dans Homère, la peinture simple et vraie des passions, des faiblesses et des inconséquences humaines; il ne veut pas qu'Achille s'emporte, que Diomède frémisse à la pensée de mourir, qu'Ajax soit violent et impie; il ne veut pas qu'un ami ait pitié d'un ami ou d'un frère mort; ni qu'un vieux père comme Priam se désole de la perte du plus vaillant de ses fils; il ne veut pas même que le poète mette ses personnages en scène, et les fasse parler, à moins que ce ne soit pour débiter des maximes ou pour étaler de beaux sentimens. Un héros doit être, d'après lui, un type idéal, une morale en action, un raide et froid emblème de la vertu; de sorte qu'une épopée, conçue d'après la poétique de Platon, ne serait plus qu'une collection de figures aussi guindées, aussi uniformes et aussi peu animées de la vie humaine, que les statues hiératiques de l'art égyptien. Or, il était impossible, avec tous les efforts de l'exégèse la plus subtile, de trouver rien de tout cela dans Homère; aussi Platon finit-il par le chasser de sa république aussi bien que tous les auteurs dramatiques, et par en interdire la lecture aux jeunes gens. Voyant bien que la comédie des dieux, telle qu'elle se joue dans l'Iliade et dans l'Odyssée, serait un obstacle éternel à la restauration de l'ancien symbolisme, il défend de lire les deux épopées, même avec interprétation; il faut les exiler tout-à-fait : « Ces combats des dieux, dit-il, qu'Homère a imaginés, il ne faut les admettre dans notre cité en aucune manière, soit qu'ils aient un sens caché, soit qu'ils n'en aient point. » C'est à ces extrémités qu'un beau génie peut arriver, quand il s'obstine à vouloir prolonger par des fictions une forme sociale dont la réalité s'évanouit.

Exclure Homère de l'éducation nationale, le chasser de la répu-

blique grecque, c'eût été nier la force intellectuelle qui avait fait la Grèce, et c'est ce qu'il fut impossible d'obtenir des esprits distingués de ce pays. Au contraire, Homère devenait de plus en plus le représentant de la pensée nationale; toutes les sectes qui se disputaient la gloire de dominer cette pensée, se disputaient Homère. « Tantôt, dit Sénèque, ils en font un stoïcien qui n'admire que la force d'ame; tantôt un épicurien qui ne goûte que la paix, les festins et les joyeuses chansons; tantôt un péripatéticien qui distingue et qui classe; tantôt un sceptique qui ne croit à rien. » Aussi l'excommunication fulminée par Platon n'eut point de suite; mais ses sectateurs revinrent à la première idée qu'il avait eue, à la tentative de falsifier le sens naturel pour en extraire un sens mystique et pour y faire lire sous de prétendues figures toutes les théories qu'on avait envie d'y trouver. Même après que le christianisme eut substitué aux mythes corrompus les paraboles si pures et si aimantes de l'Évangile, le néo-platonisme, son rival, nourrissait encore l'espoir de rajeunir le symbolisme décrépit, en prenant, par le plus parfait contre-sens, ces poésies homériques pour base de son œuvre : c'est-à-dire, en prenant, pour reconstruire un édifice, la sape qui l'avait démoli. C'est une chose inouie que les tortures auxquelles ces philosophes appliquèrent le bon sens, pour le forcer de trouver dans Homère ce qui n'y était pas. Je n'en rapporterai qu'un exemple, que me procure l'un des plus célèbres adversaires du christianisme, Porphyre. Son opuscule sur la *Grotte des Nymphes* est un commentaire mystique sur un passage d'Homère. Ulysse, dans l'Odyssée, est débarqué, pendant son sommeil, par les Phéaciens, dans un port d'Ithaque. « A l'extrémité de ce port croissait un olivier touffu; auprès de l'olivier se trouvait une grotte délicieuse et obscure, retraite sacrée des nymphes qu'on appelle Naïades. Au dedans, il y a des coupes et des amphores de pierre; là aussi, des abeilles qui font du miel; là, des métiers de pierre, très longs, sur lesquels les nymphes tissent des manteaux de pourpre admirables à voir; là, des sources qui ne tarissent jamais. Cette grotte a deux entrées; par l'une, qui est au nord, les hommes y peuvent descendre; l'autre, au midi, est sacrée; les hommes n'y passent point; c'est le chemin des déesses. » Voilà un morceau descriptif fort simple et fort gracieux, et dont tous les détails s'expliquent parfaitement par ce fétichisme embelli qui attachait une divinité à chaque site, à chaque fontaine, à tous les accidens de la nature champêtre. Eh bien! on n'imaginerait point combien de

choses philosophiques Porphyre a découvertes dans cette grotte (1). Il n'est pas un détail du paysage homérique sous lequel il n'ait trouvé une idée abstraite. Il commence d'abord par établir qu'Homère n'avait en vue ici qu'un symbole, car cette grotte, dit-il, n'est point historique, puisque les voyageurs qui ont visité Ithaque ne l'ont point trouvée; elle n'est pas non plus inventée à plaisir, car Homère est une personne trop grave pour inventer des grottes; donc elle est un symbole. Mais de quoi est-elle le symbole? De tout ce que vous voudrez. Porphyre y découvre l'univers entier, la génération, la vie, la mort, la sagesse, l'abnégation. « Cette grotte, dit-il, est *délicieuse* et *obscure*. Comment cela se pourrait-il en réalité, puisque les choses *obscures* ne sont pas *délicieuses*, mais bien plutôt horribles? Il est donc évident qu'Homère n'a pas voulu peindre une grotte réelle, mais une grotte symbolique. Or, dans la sagesse égyptienne, une grotte est la figure du monde matériel : dès-lors, tout s'explique. La grotte d'Homère est *obscure*, car la matière n'est que ténèbres; nous ne pouvons pas en saisir le fond, l'essence; mais en même temps elle est *délicieuse*, aimable, belle, car la beauté naît de la forme, qui est un attribut de la matière....., etc. » Voilà un exemple de la violence avec laquelle on tordait la poésie homérique pour en exprimer ce qu'elle ne contenait pas.

Nous croyons avoir établi que les poésies homériques furent l'expression d'une époque de critique, où l'on défaisait un état social, où l'on défaisait une forme religieuse, et où l'on justifiait cette œuvre en proclamant le dogme de la liberté morale, de la responsabilité personnelle, du droit personnel d'agir et de juger. Ce côté critique ne peut pas être le seul à considérer. La négation pour elle-même, le scepticisme, peut être le fait de quelques hommes, mais non de l'esprit humain. Il ne nie que pour affirmer autre chose; il ne défait que pour refaire; quand il efface, c'est pour écrire. Quelle était donc la base d'affirmation de l'époque homérique? Que fondait-elle en démolissant le symbole? Elle fondait la méthode d'observation. Elle appliquait les facultés innées de l'ame à la recherche des faits : nous avons dit que c'était le caractère de la philosophie ionique; mais déjà l'observation avait brillé dans Homère, et au plus haut degré. Autant la poésie orientale, en général fausse et outrée dans ses tableaux, aime à créer des êtres fantastiques, des effets impossi-

(1) Ὁ τί πότε αἰνίττεται τὸ ἐν Ἰθάκῃ ἄντρον. Porph., *de Ant. Nymph.* — Ainsi, c'est une *énigme* qu'Homère a voulu faire, selon Porphyre.

bles, des caractères invraisemblables et une nature imaginaire, autant la poésie homérique, si l'on met à part les légendes que la tradition lui imposait, est au contraire scrupuleusement vraie, naturelle, prise à la source de toute connaissance, l'observation des choses. Si l'on comptait la foule de traits dérobés à la nature même, soit dans l'ordre des phénomènes physiques, soit dans celui des mouvemens du cœur humain, soit enfin dans les détails qui révèlent l'état d'une société à telle période de son développement, on se ferait une bien grande idée du génie attentif et pénétrant des hommes dont Homère a résumé la richesse intellectuelle.

D'abord, quant aux phénomènes naturels, qui ne sait la variété de couleurs et l'abondance d'idées avec lesquelles il décrit la nature? Ses poèmes, comme le bouclier d'Achille, portent en gravure immortelle toutes *les beautés qui couronnent le ciel, et la terre, et les mers.* Il les enchasse dans son récit, quand elles y entrent naturellement; mais sa fécondité ne peut s'écouler suffisamment par cette voie, et il sème en son chemin ces nombreuses comparaisons, ces petits tableaux parfaits, dont le trait précis, le choix et la variété réfléchissent mille points de vue. J'ai bien regret que les imitateurs classiques et les professeurs de poésie aient tant défloré ces chefs-d'œuvre; les comparaisons d'Homère, traduites, refaites, manipulées, gâtées, prostituées, sont presque devenues banales. Mais si, par un libre effort de l'esprit, on parvient à oublier tous ces plagiats; si on se représente qu'on les lit pour la première fois dans leur source fraîche et limpide; si on en recueille l'impression encore toute neuve et toute naïve, que de paysages charmans on y contemplera! N'est-il pas vrai qu'on éprouve, lorsqu'on s'abandonne à cette poésie, le sentiment vrai de la réalité, de la présence des choses? On se croit dans ces vallées pleines de forêts, dans ces montagnes déchirées, devant ces promontoires, ces flots bruyans, ces plaines engraissées par les rivières qui les traversent; au milieu de cette vie aventureuse, de cette vie de navigation, de guerre, de chasse, d'agriculture; au sein d'une civilisation naissante, encore naïve, déjà ingénieuse, encore discordante, déjà curieuse d'harmonie, de commerce et de beaux-arts. Et toujours la description vient en son lieu, comme un accessoire, comme une parure distribuée avec richesse, et en même temps avec économie, sur un beau temple ionique; tout un poème descriptif est ainsi brodé dans le tissu de l'épopée; il le décore partout et ne le surcharge nulle part.

Quant au milieu social dans lequel se meuvent les individus, il

n'est pas moins vivement réfléchi dans Homère que le milieu physique. Les détails de mœurs sont semés à main pleine dans toute l'étendue des poèmes, et surtout dans l'Odyssée. On y trouve dans leur intérieur la famille de Ménélas, de Nestor et d'Ulysse, la maison de campagne du vieux Laërte, ses étables gardées par des chiens, son ameublement grossier, sa cuisine de paysan, sa familiarité avec ses valets, ses occupations de jardinage. Tout cela donne une idée parfaite de ce qu'on appelait un roi dans ce temps-là, d'un chef de tribu guerrière; nous ne connaissons guère que Walter Scott qui soit entré aussi soigneusement dans l'intimité d'une époque historique. Les récits les plus invraisemblables d'Ulysse sont eux-mêmes un trait de caractère des plus vrais; c'est le goût de la légende, commun à tous les peuples enfans, et surtout aux peuples navigateurs et aventuriers, dont l'imagination transforme volontiers les faits lointains en prodiges. Homère est donc l'historien observateur le plus ancien. Avant lui, sous l'influence orientale, tout récit dégénérait en merveilleux mensonges; les faits prenaient des proportions énormes, et le symbolisme y faisait pulluler les monstres; c'est ce qu'on voit par les traditions des Titans, de Cadmus, d'Hercule, de Jason, et tant d'autres; c'est ce qui est cause que l'Egypte et l'Inde ne nous ont point laissé d'histoire, quoiqu'on y écrivît beaucoup. Mais la Grèce, et particulièrement l'Ionie du temps d'Homère, en gardant le merveilleux traditionnel, lui faisait sa place de plus en plus étroite, et augmentait la collection des circonstances réelles. De là est née l'histoire; Homère marque le point où la fable se clot, et où l'histoire s'ouvre; et cela est si vrai, que l'empreinte de son génie se remarque long-temps encore après lui dans les historiens. Hérodote, en effet, ne trahit-il pas dans le plan de son histoire l'impression qu'il a reçue des poèmes homériques? Comme Homère, il entre d'abord dans son sujet, qui est la guerre des Perses; mais bientôt, par forme d'épisode, il remonte dans le passé, s'écarte à droite et à gauche, et intercale l'Egypte, la Perse, la Scythie, dans sa chronique toute nationale, de même que, dans le retour d'Ulysse à Ithaque, viennent s'intercaler les pays des Phéaciens, des Cyclopes, et même notre Gaule lointaine et nébuleuse, pays des Cimmériens, et, selon la légende grecque, vestibule des ténèbres éternelles. En outre, cet usage singulier, conservé si long-temps par les historiens, de faire parler leurs personnages, et d'introduire dans le récit d'un événement réel des discours de leur invention et des scènes dramatiques créées tout simplement pour amuser et pour émouvoir, cet usage d'Hérodote,

imité par Thucydide, par Tite-Live, par Tacite même, ne révèle-t-il pas l'origine homérique de l'histoire chez les anciens? Il est certain en effet que les discours d'Homère et sa force tragique excitèrent de tout temps l'admiration des hommes distingués dont l'éducation n'avait point d'autre livre; et il était assez naturel qu'ensuite, en écrivant l'histoire, ces hommes éminemment artistes ne laissassent point passer, sans y marquer la trace de l'art dont ils s'étaient nourris, les récits des grands événemens qui s'y prêtaient si bien.

Voyons maintenant les figures du premier plan, les agens du drame, les caractères, les passions, les destinées individuelles. Et loin de nous les remarques superficielles des rhéteurs, des commentateurs, et des faiseurs de préceptes; en sondant les personnages d'Homère, on n'y trouve nul artifice littéraire, mais une rare profondeur philosophique, un regard fixé sur la nature, une aspiration énergique à la réalité vivante.

Fut-il jamais création plus vivante que celle du personnage d'Achille? Cette figure est agrandie, il est vrai; elle est idéalisée, car il fallait la proportionner au piédestal élevé de la poésie; mais du reste, quelle saisissante vérité! Jeune et de haute race, le caractère d'Achille se compose d'instincts naturels, qui se déploient de toutes parts avec une sève luxuriante, et d'orgueil royal légitimé par le besoin que toute la Grèce a de lui. C'est un enfant sublime, facile à toutes les émotions, prompt aux larmes et à la fureur, plein d'amour ou de haine, de respect ou d'insulte, incapable d'admettre une limite à un sentiment quelconque, s'enfonçant plus loin qu'il ne voudrait dans les résultats d'une première vivacité. L'instinct et l'orgueil, l'impulsion native et l'impulsion sociale, se trouvant en désaccord et se heurtant dans sa vie, produisent son combat intérieur, son drame, et le sujet de l'Iliade. La peste sévit-elle dans l'armée? C'est lui qui, dans sa pitié chaleureuse, demande qu'on songe au remède, et qu'on invoque les dieux. Le prêtre a-t-il déclaré qu'il faut, pour apaiser le ciel, rendre au vieux Chrysès sa fille, captive d'Agamemnon? C'est Achille qui prend le parti du prêtre, du vieillard, du pauvre peuple, et des dieux. Mais voici qu'Agamemnon, privé de sa captive, s'en prend à lui, et l'outrage; alors tout s'émeut dans Achille; alors l'orgueil vient gonfler son cœur, et y étouffe tout autre sentiment. Ce vaillant, ce héros, qui parlait avec tant de piété, de dignité, de sagesse dans l'assemblée des rois, le voilà qui s'en va pleurer sur le rivage; il pleure et il appelle sa mère, comme un enfant maltraité. Ce protecteur du soldat, véritablement bon dans ses élans spontanés, le

voilà qui, par un calcul superbe et inhumain, se renferme maintenant dans sa tente, afin que les soldats périssent par milliers sous les coups des ennemis; il lui faut un sanglant sacrifice. Ulysse, le plus habile, et Nestor, le plus vénéré des Grecs, accompagnés de Phénix, le père nourricier d'Achille, vont le supplier, lui offrir toute espèce de réparation et d'hommage; il les aime, il les respecte, mais il les repousse par un discours vif, raisonné, plein d'une fierté amère, d'une modération hautaine, d'une indifférence cruelle. Ainsi le sang coule, et l'opiniâtre jeune homme le laisse couler. Est-ce à dire que le temps n'y fera rien, que la compassion n'aura aucune prise? Cela ne serait plus dans la nature. Aussi peu à peu quelque émotion s'éveille en son cœur; il résiste, il se répète lui-même les motifs de sa colère; cependant, par degrés, sa colère se détend; il voit de loin un grand tumulte dans la bataille, et il envoie son ami Patrocle aux informations; puis, le carnage devenant plus terrible encore, il permet à son ami d'aller combattre, et lui confie ses armes, à une condition cependant, car il ne veut pas encore s'apaiser, il lutte encore contre la pitié qui l'a pris au cœur; cette condition, c'est que Patrocle sauvera seulement les vaisseaux, et qu'il reviendra immédiatement; quant aux hommes, qu'ils périssent! « Puissent-ils y rester tous, afin que seuls nous démolissions à nous deux les remparts sacrés de Troie! »

Qu'est-ce donc qui le vaincra? La mort de son ami. Rien en lui ne peut dompter une passion, si ce n'est une passion plus forte. Voyez comme la nature le ressaisit peu à peu. D'abord, c'est un pressentiment. Depuis que Patrocle est dans la mêlée, Achille s'inquiète; il s'avance un peu; il se rappelle de vieilles prédictions sinistres: « Qu'est-ce que ce tumulte? Oh! il est mort! Je lui avais tant dit de ne sauver que les vaisseaux et de revenir! » Patrocle est mort en effet; Antiloque vient lui confirmer cette nouvelle. Alors nouvelle tempête. « Un noir nuage enveloppe son ame; il prend de la poussière à deux mains, s'en couvre la tête, s'en noircit le visage; il se jette à terre, s'arrache les cheveux; les femmes, ses compagnons d'armes l'entourent, pleurent avec lui, lui prennent les mains, craignant qu'il ne se tue; son grand cœur gémit, ses lamentations sont terribles. » Toute sa colère se replie d'un autre côté, comme la flamme d'un incendie sous un vent qui change. Il se réconcilie avec Agamemnon, accepte ce qu'il avait refusé, et ramasse, pour ainsi dire, tout ce qu'il peut trouver de fureur dans son ame, pour en accabler le meurtrier de son ami. Cette fureur, il la pousse à des

excès exécrables; la mort d'Hector n'est pas assez; il faut que le cadavre même soit puni. Certes, pour cette fois, la passion dépasse toute mesure; si la raison cherchait à ébranler cette inflexible cruauté, elle s'y briserait. Oui; mais n'est-ce pas Achille? Ne l'a-t-on pas vu jusqu'à présent gouverné despotiquement par ses émotions, bonnes ou mauvaises? Eh bien! c'est encore par l'émotion que le poète fera sortir de là son brillant héros; il amène, il jette à ses genoux un vieillard, un père qui redemande le cadavre de son fils; Achille, en voyant ce père qui pleure, se rappelle qu'il a un père aussi, un père qui est vieux, qui pleure peut-être comme Priam; son cœur se trouble, son ressentiment tombe; il rend Hector, et ne songe plus qu'à la sépulture de Patrocle. Autant il était cruel, autant il paraît maintenant beau, noble et grand.

Ainsi une bonne et généreuse nature, aux prises avec l'orgueil de la race et la violence du caractère, telle est la donnée d'où le poète tire sans effort une tragédie palpitante, où la chaleur vient de la vérité même, et où le cœur humain se déploie avec tant de force et d'aisance, que l'observation la plus profonde s'y révèle à chaque instant. Ce n'est point une analyse détaillée des sentimens, les lignes du tableau sont grandes; mais leur justesse et leur mouvement n'en sont que plus remarquables. L'imagination doit suppléer aux détails; mais elle y supplée aisément, car quel esprit ne s'échauffe au contact de cette flamme? Qui ne se sent un certain degré de force créatrice, lorsqu'il voit se déployer devant soi une si belle création?

Je ne m'arrêterai pas sur les autres personnages. Toutefois c'est en les étudiant dans leurs contrastes que l'on apprécie le mieux la science philosophique d'Homère. Les caractères tranchés, tout le monde les saisit jusqu'à un certain point; mais les nuances supposent une observation plus fine, plus soutenue, plus raisonnée. Or, ces nuances sont gardées avec une variété infinie dans les personnages homériques. Tous ces guerriers sont intrépides, violens, assez grossiers; cependant cette ressemblance générale, imprimée par l'époque, n'affaiblit pas le relief de chaque physionomie. Ulysse, par exemple, n'est-ce pas un caractère bien individuel? Il a le courage des temps héroïques, mais la ruse lui est particulière; à côté des nobles sentimens, il montre ces finesses d'esprit qui trahissent la société encore à demi barbare, où l'habileté ne s'est pas encore distinguée de la tromperie; audacieux et prévoyant, sachant agir et sachant attendre, il est, en outre, orateur, mais orateur avec art, avec des insinuations et des détours, avec des intentions d'émouvoir bien marquées. Il y

a tant de réalité dans ce caractère d'Ulysse, qu'on l'a considéré comme un type du peuple grec; c'est cette activité, cette adresse, ce courage: il en résume les qualités et les défauts sans nuire à la vie ni au mouvement de la poésie.

Le caractère sombre, soucieux et irrésolu du roi des rois, la sagesse conteuse, trop conteuse du vieux Nestor, la réserve, la modestie et la vaillance (qu'on pourrait appeler chevaleresque) de Diomède, la rude et matérielle impétuosité d'Ajax, forment un groupe diversifié avec une délicatesse incontestable; et si ces nuances soutenues jusqu'à la fin ne démontrent pas un art réfléchi, si une variété si intelligente dans une si forte unité ne prouve pas la présence d'un génie unique qui a conçu, prévu et coordonné l'ensemble et les détails de ces grands poèmes, que sera-ce donc que l'art, que la réflexion, que le génie? C'est là surtout, à notre avis, c'est dans ces nuances, dans ces délicatesses, dans ces harmonies constantes des choses accessoires aussi bien que des choses principales, qu'est la réfutation de ces érudits d'Allemagne, qui pensent que l'Iliade et l'Odyssée ne sont que des lambeaux cousus ensemble, des inspirations de génies divers, recueillies, refaites, douées d'une vie commune, d'une chaleur égale, d'une élévation constante, par qui? par les éditeurs, les critiques, les grammairiens, à divers temps et à diverses reprises. A ces doutes des philologues opposons le sentiment de l'art, et l'examen direct de l'œuvre. Sans doute Homère a profité des poésies des aèdes qui l'avaient précédé; mais de même que le Laocoon n'a pu être fait par des artistes inconnus les uns aux autres, dont l'un aurait fourni au hasard une jambe, l'autre un torse, et quelque autre un bras ou une tête; de même les groupes d'Homère sont sortis tout vivans d'une seule pensée, car tous les mouvemens de ses figures sont harmoniques, toutes leurs attitudes et leurs physionomies sortent d'une même situation; la même étreinte les serre dans l'unité du drame, le même génie les domine, comme ce serpent du Laocoon de Virgile, qui serre ses victimes et les domine de sa haute tête : *superat capite et cervicibus altis.*

Concluons en deux mots. La poésie ionique d'Homère, et la philosophie ionique qu'on rattache à Thalès, procèdent de la même disposition d'esprit, de la même tendance critique, du même goût pour l'observation. Peu importe la poésie ou la prose, l'exposition simple et vive de l'art, ou la déduction lente du raisonnement; au fond, la méthode fut la même, et une même influence en sortit pour agir sur l'intelligence humaine.

Le premier pas des sciences naturelles, c'est la description attentive des phénomènes; il y a dans Homère une vérité et une exactitude de détails en ce genre, qui ne permettent pas de douter qu'on n'eût de son temps l'habitude de décrire. Le premier pas de l'histoire politique, c'est le tableau des mœurs diverses des peuples; nous avons déjà remarqué qu'Homère l'a puissamment essayé; son Odyssée en exprime l'intention formelle; car il y « chante cet homme qui a vu de nombreuses cités, et observé leur esprit. » Quant à la science morale, l'exposition des caractères et des passions n'en est-elle pas le premier et le plus positif élément? et en a-t-on jamais mieux tendu et mieux fait marcher les ressorts que dans les scènes ardentes du drame homérique? En toute étude, les faits d'abord, et les formules beaucoup plus tard. Donc, le principe de la science moderne, inconnu à l'Orient, a pris racine dans le sol de l'Ionie et dans l'époque d'Homère; nous devons considérer ce génie comme l'un de nos grands ancêtres intellectuels; nous devons le placer à la source de l'élément rationnel et critique de notre civilisation, comme Moïse est à la source de l'élément religieux et organique.

Ce fut l'admirable destinée de la Grèce, d'avoir à commencer la lutte du génie progressif de l'Europe contre la force d'inertie qui fait le caractère de l'Orient. Cette réaction, qui se continue encore aujourd'hui et qui s'achèvera peut-être bientôt par Constantinople, le Kaire, Calcutta et Canton, ne fut jamais une simple réaction politique; l'idée philosophique de la liberté humaine y fut toujours en jeu. C'est donc une querelle profonde, qui intéresse la vie intime de l'humanité; c'est une partie essentielle de l'histoire générale, et c'est aussi la raison invincible pour laquelle l'étude de la Grèce et d'Homère devra toujours faire chez nous partie de l'éducation, si nous voulons continuer la tradition civilisatrice qui est descendue d'eux jusqu'à nous.

Heureusement il en est ainsi; les études grecques ressuscitent parmi nous; une connaissance plus approfondie de l'Orient nous permet de reprendre avec avantage les savantes recherches des trois derniers siècles, et nous devons compter parmi les plus remarquables indices de ce mouvement la belle publication de M. Didot. La *Bibliothèque Grecque* sera un puissant moyen de populariser ces études, qui paraissent toujours nouvelles, parce qu'elles sont toujours fécondes.

L.-A. Binaut.

LES

SETTE COMMUNI.

Dans l'été de 1835, je me trouvai retenu à Vicence par la maladie de mon compagnon de voyage, M. Lamberti. L'aimable et savant Milanais avait ressenti les premières atteintes de la fièvre dans les marais de Comacchio, en se livrant à des recherches trop assidues sur le mystère encore inexpliqué de la reproduction des anguilles. Il est vrai que M. Lamberti, gourmet et savant tout ensemble, mangeait le soir les *sujets* que le matin il avait soumis à ses expériences; les anguilles se vengèrent, et leur persécuteur, obligé de fuir les bords marécageux de l'Adriatique, pensa mourir victime de la science et de la gastronomie.

Vicence est voisine de Padoue, les médecins n'y sont donc pas rares. L'un d'eux, le signore Castagnuolo, donna ses soins à mon ami, et, à l'aide de je ne sais combien de kilogrammes de magnésie, parvint à expulser le principe morbifique qui le tourmentait. Le quatorzième jour de sa maladie, conformément aux préceptes d'Hippocrate sur les époques climatériques et les crises, M. Lamberti entra en convalescence. Un convalescent a besoin de distractions et de plaisirs tranquilles; ceux de mon ami étaient conformes à ses goûts : il passait ses matinées entières dans le cabinet du docteur Dominico Gregori, si riche en fossiles, et ses soirées à la librairie de Téobaldo, qui

chaque année imprime un almanach et deux fois la semaine un journal, dit *Del Progresso*, qui, à l'instar des autres feuilles lombardes, se borne à donner des nouvelles de la pluie ou du beau temps.

Comme un jour je rejoignais mon ami dans le muséum du docteur Gregori, je le trouvai en contemplation devant une tête fossile, que M. Lamberti m'assura avoir appartenu à un crocodile anté-diluvien. — Voyez la forme des mâchoires, me dit-il; il semble que la supérieure soit mobile, et les anciens le croyaient; cependant elle ne se meut qu'avec la tête tout entière, et c'est là un des caractères de l'ordre des sauriens dont le crocodile est une espèce. — Admettons que cette tête ait appartenu à un crocodile; mais pourquoi le faites-vous anté-diluvien? — M. Gregori vous le dira, répondit gravement mon ami en se tournant vers le savant Vicentin qui entrait. Pour toute réponse, le docteur ouvrit sa fenêtre toute grande; alongeant ensuite dans la direction du nord l'index de sa main osseuse : — Par-delà cette première chaîne de montagnes, vous voyez ces trois pointes bleues, nous dit-il, eh bien! cette tête de crocodile a été trouvée sur le plus élevé de ces pitons; douterez-vous maintenant qu'elle soit antérieure au déluge? — Je ne saisissais pas au premier coup les rapports qui pouvaient exister entre ces montagnes bleues, la tête de crocodile et le déluge; mon ami, géologue par excellence, prenant la parole d'un ton grave et indulgent, me fit comprendre sur-le-champ que les eaux seules du déluge avaient pu déposer sur ces cimes élevées ces curieux débris d'animaux qui vivaient au fond des étangs et au bord des fleuves. Il n'y avait pas à répliquer; je me déclarai convaincu, et, comme le geste du docteur avait attiré mon attention sur ces trois pointes bleues qui se dressaient à l'horizon, je lui demandai quelles étaient ces montagnes dont les cimes dépassaient si fièrement toutes les autres? — Ce sont les trois clochers des *Sette Communi*, me répondit aussitôt M. Gregori. — Et quelles sont ces *Sette Communi?* — C'est le pays le plus singulier peut-être de toutes les Alpes de l'Italie, un petit état neutre qui n'est ni tyrolien ni italien, quoique entouré par le Tyrol et l'Italie. Perdus au milieu des populations méridionales, ses habitans, qui viennent du nord, parlent un langage à eux qui n'est ni l'italien ni l'allemand, ont des usages et des mœurs particulières, et une constitution et des lois qui leur sont propres. Leur origine est mystérieuse comme leur existence. Entourés de voisins puissans, ils ont su rester libres et conserver leurs franchises. Pauvres presque tous, et trop nombreux pour subsister sur le sol qui les voit naître, ils vivent aux dépens de

leurs voisins, pauvres comme eux, sans les dépouiller ni les appauvrir. D'où viennent ces montagnards aux mœurs et à la physionomie si tranchées? On l'ignore, et ils l'ignorent eux-mêmes. Descendent-ils de ces Rhètes indomptables que les Romains ont combattus si long-temps et que leurs poètes ont célébrés? Sont-ils les arrière-neveux de ces Cimbres que Marius vainquit à Campo-Rondone, dans le voisinage de Vérone, ou de ces Thuringiens dont l'épée de Clovis, roi des Francs, avait moissonné la meilleure partie dans les plaines de Cologne, et dont les débris, recueillis par Théodoric, se sont réfugiés dans les montagnes de la Rhétie? Chacune de ces opinions a des partisans, s'appuyant tous sur des textes qui semblent devoir faire autorité. Le bon docteur s'apprêtait à me citer longuement les divers passages auxquels il faisait allusion : — Je vous crois sur parole, lui dis-je aussitôt. Mais c'est moins de l'origine de cette petite peuplade que de ses mœurs et de sa constitution actuelle que je vous prierais de m'entretenir. — Sa constitution, c'est la constitution de la république de San-Marino sur une plus grande échelle; c'est une constitution municipale dont l'origine se perd dans la nuit des temps. Ses mœurs, ce sont celles des pâtres de la Suisse et des montagnards du Tyrol combinées et plus naïves.

Ce préambule m'intéressait vivement. J'aime ce qui est original et inédit, surtout en fait de mœurs et d'institutions; j'aime en outre à étudier ce qui ne l'a pas été; j'augurais donc favorablement des réponses du docteur ..... Mais, au lieu de me présenter un tableau fidèle du caractère de ce petit peuple, de me faire connaître ses usages, ses croyances, ses institutions, et de me conduire par ses descriptions au milieu du singulier pays qu'il habitait, l'intraitable savant, sourd à mes questions répétées, retomba bientôt dans ses arides dissertations sur les commencemens probables de la colonie thuringienne ou cimbrique, citant tour à tour Marc Pezzo, Marzagaglia, Busching, Scipion Maffei ou Jean Costa, ne quittant le terrain de l'histoire primitive que pour celui de l'histoire physique, et s'enfonçant comme à plaisir, et de façon à désespérer l'auditeur le plus résolu, dans les doubles ténèbres de l'archéologie et de la géologie. Le docteur ne vivait que dans le passé, le présent ne paraissait pas exister pour lui; ses connaissances comme ses collections étaient toutes fossiles. Toutefois, le peu que j'avais appris de sa bouche avait piqué ma curiosité, et, en revenant à notre hôtel du *Chapeau Rouge*, je ne songeais qu'au moyen de la satisfaire. De retour au logis, je trouvai mon hôte assis devant sa porte et savourant l'abominable liqueur de *semate*.

— Combien de milles de Vicence à la première bourgade des Sette Communi? lui demandai-je. — Un oiseau s'y rendrait en moins d'une heure, répondit l'aimable personnage dans le langage poétique qui lui était ordinaire. — Et un homme? — Oh! pour un homme, c'est autre chose; il y a de terribles détours à faire et de terribles rampes à grimper. Il faut compter sur une grande journée, et encore..... — Eh bien? — Eh bien! pour ne pas rester en chemin, il faudrait avoir un jarret de fer. — Les voitures n'ont donc pas accès dans les Sette Communi? — Pas plus que dans les rues et les canaux de Venise; mais dans Asiago, Arsiero ou Gallio, les chefs-lieux du pays, les mulets remplacent les gondoles. — Nous ferions alors la route à dos de mulet, reprit mon ami le convalescent, que le souvenir de la fameuse tête de crocodile mettait hors de lui, et qui, dans son exaltation, avait aussitôt songé à m'accompagner. — Faites mieux, nous dit notre hôte, je vais vous conduire à Bassano chez mon confrère Odoardo; si les eaux sont basses et si le temps est beau, il vous fera prendre un chemin dont vous me donnerez des nouvelles. — Comment! on peut donc se rendre aussi par eau dans vos Sette Communi? — Oui, vraiment, ou plutôt par un chemin amphibie, à la fois terre et eau, où, même en plein jour, on ne marche qu'avec des lanternes à la main.

Le désir de connaître un pareil chemin eût seul suffi pour nous décider. Nous montâmes donc dans la *carrettine* de notre hôte, qui en moins de trois heures nous eut transportés chez son confrère de Bassano, à l'hôtel de *la Lune*. Cette petite ville, située au pied de hautes montagnes et bâtie sur une hauteur qui domine l'étroite vallée de la Brenta, nous eût paru jolie, si nous eussions pris le temps de l'examiner. Il était tard; nous voulions coucher à Valstagna, d'où, le lendemain, nous comptions faire notre entrée dans les Sette Communi. Nous ne fîmes donc que traverser la ville, sans même nous arrêter à son église, où l'on nous eût montré des tableaux de Bassan, maître qui m'a toujours déplu, comme dessinateur confus et coloriste douteux. Nous nous enfonçâmes ensuite dans la vallée de la Brenta, ou plutôt dans une sorte de ravin sauvage, où de misérables bourgades, confusément jetées au milieu des rochers, portent encore les traces des boulets français, et nous arrivâmes, avec la nuit, dans le hameau de Carpenedo. Les vivres étaient rares dans cette bicoque, dont les habitans, mis en émoi par notre arrivée, ne tardèrent pas à nous entourer. Mon compagnon leur trouvait des physionomies de bandits et regrettait ses pistolets laissés à Vicence; ils me parurent ressembler à des Tyroliens, au chapeau près, qui était plat et à petits bords. Nous

fîmes une battue dans le village, sans trouver mieux qu'une oie, un coq et quelques livres de pain moisi. Manger le coq ne semblait pas possible; ce symbole du courage, de la vigilance et de la sobriété paraissait maigre comme s'il eût toujours querellé, toujours veillé et jamais mangé. L'oie offrait plus de ressources; mais comment entamer une oie tuée et rôtie dans la même heure? L'hôte nous rassura; il avait, disait-il, un moyen infaillible d'attendrir la chair la plus coriace. Les Tartares, en pareille occasion, coupent la viande par tranches, la mettent entre le cheval et la selle, et font une dizaine de milles au galop; les pêcheurs de nos ports de mer jettent la raie d'un quatrième étage sur le pavé, ou la frappent à grands coups de battoir : l'infaillible moyen de notre hôte était plus original encore, et certainement moins ragoûtant. D'un coup de serpe il abattit la tête du pauvre animal, et, tandis qu'il se traînait encore, notre homme ôta ses guêtres et sauta dessus les pieds joints. Si nous ne nous fussions empressés de mettre fin à cette danse, je ne sais trop ce qui serait resté de sa victime, dont chacun de ses bonds broyait les os et faisait sortir les entrailles. — Vous avez tort de ne pas me laisser faire, me dit le montagnard en remettant ses guêtres; vous la mangerez dure. Il consentit cependant à plumer son oie, à la laver scrupuleusement et à la mettre en broche sans plus essayer de l'attendrir. Taillée en aiguillettes minces comme de la dentelle, la chair de la bête fut mangeable.

Nous couchâmes sur des paillasses de maïs, sans draps, et n'ayant que nos manteaux pour couvertures. Toute la nuit nous entendîmes des hurlemens dans le voisinage de la cabane qui nous servait de gîte. — Ce sont les loups des bois de Campo-Martino qui rôdent autour du cimetière de la paroisse où l'on a enterré hier un mort, nous dit notre hôte. Depuis que la chasse est défendue et qu'on envoie les récalcitrans aux galères, ces animaux-là se sont terriblement multipliés; si le gouvernement n'y met ordre, non contens de déterrer les morts, ils pourront bien s'attaquer aux vivans. — Ces hurlemens de loups, ce gîte agreste et ces mœurs tant soit peu sauvages, nous paraissaient un excellent augure pour notre course des jours suivans; nous nous mîmes donc en route le cœur joyeux et la curiosité convenablement aiguisée; nous comptions voir du nouveau.

La Brenta, entre Carpenedo et Valstagna, ne ressemble pas plus au fleuve bordé de palais que longe la route de Padoue à Mestre que Carpenedo ou Valstagna ne ressemblent à Venise. C'est un de ces torrens pleins de rage, qui s'agitent dans d'affreuses convulsions, qui

s'écrasent à plaisir entre d'énormes rochers et se perdent au fond de gouffres hurlans d'où ils ressortent blancs d'écume. Nous traversâmes la Brenta sur deux longues poutres garnies de quelques planches; c'est ce qu'on appelle un pont dans le pays. Au-delà de ce pont, de hautes montagnes se dressaient comme un mur. — C'est donc là-haut qu'il va falloir grimper, murmura mon ami le convalescent avec un long soupir. — L'un des guides que nous avions pris à Carpenedo hocha négativement la tête; et nous montrant une longue crevasse ouverte à la base du rocher, et d'où s'échappait une belle nappe d'eau : — Voici notre chemin, nous dit-il. — Comment! nous allons remonter le torrent qui sort de ce souterrain; mais où y a-t-il un bateau? — Nous saurons bien nous en passer, repartit un autre de nos guides. — Et aussitôt chacun d'eux nous saisissant, mon compagnon et moi, dans leurs bras, ils nous placèrent à califourchon sur leur cou, entrèrent sans hésiter dans le torrent et s'enfoncèrent dans la caverne, nous recommandant de baisser la tête afin de ne pas nous heurter contre les parois de la voûte, fort basse en cet endroit. Nous marchâmes ainsi pendant quelques instans, éclairés seulement par le jour bleuâtre qui arrivait de l'entrée de la caverne; puis tout à coup nos porteurs firent un détour, montèrent quelques marches, et nous déposèrent sur une plate-forme rocailleuse que le torrent ne baignait pas. Tandis que nous reprenions haleine, nous remettant de ces premières émotions de la route, un des montagnards battit le briquet, alluma un bout de corde goudronnée qu'il tira de son sac et qui simulait une torche, et, me mettant dans la main le pan de sa veste, me dit de le suivre, me recommandant de le bien tenir. L'autre guide donna le même avertissement à mon compagnon, et nous partîmes. Les voûtes de la caverne s'élevaient en cet endroit à une grande hauteur; par momens nous les perdions même absolument de vue. Au-dessous de nous grondait le torrent, également invisible; seulement, quand le sentier se rapprochait de ses bords, quelques lueurs resplendissaient dans les ténèbres et nous indiquaient la place où ses eaux coulaient. Nous marchâmes long-temps au milieu de cette vaste et silencieuse obscurité; il nous semblait que nous gravissions les flancs d'une haute montagne par une nuit sans vent et sans étoiles; nous ne voyions en effet, autour de nous, qu'une ou deux toises du roc nu sur lequel nous marchions, la lumière des torches que portaient nos guides ne rencontrant nul autre objet dans les ténèbres. Tout à coup l'un d'eux s'arrêta, prêta attentivement l'oreille pendant une ou deux minutes, échangea quelques mots rapides, dans son

patois, avec son compagnon, qui s'était arrêté comme lui, et nous repartîmes, hâtant le pas.

Nous descendions maintenant aussi brusquement que nous montions tout à l'heure. La corniche que le sentier suivait se repliait perpendiculairement sur elle-même, s'enfonçant au cœur de la montagne. Depuis long-temps le torrent avait cessé de mugir; tout était calme et muet autour de nous. Nos guides s'arrêtèrent de nouveau, se consultèrent un instant; l'un d'eux prit une grosse pierre et la jeta de toutes ses forces en avant dans le vide. Nous n'entendîmes rien pendant quelques secondes; enfin un bruit sourd, pareil à celui que fait un corps en tombant au fond d'un puits, retentit profondément au centre de la caverne. Une nappe d'eau, où le chemin aboutissait, s'étendait donc au-dessous de nous. Nous recommençâmes à descendre, avec de grandes précautions, le long du roc humide et glissant, et bientôt nous vîmes resplendir à nos pieds l'eau d'un bassin où se réfléchissait la lumière de nos torches et sous laquelle le sentier semblait se perdre. Nous cherchions dans l'obscurité un batelet à l'aide duquel nous pourrions franchir le lac dont nous ne voyions pas l'autre rive, quand nos guides, nous plaçant de nouveau sur leurs épaules, entrèrent bravement dans ce bassin, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture et quelquefois jusqu'aux aisselles. Cette traversée dura à peu près un quart d'heure, et j'avoue que ce ne fut pas sans éprouver une assez vive satisfaction que je me retrouvai de pied ferme sur l'autre bord. De ce côté s'étendait une plage sablonneuse; on eût dit la rive d'une mer souterraine. Nous la suivîmes, hâtant le pas, nous conformant en ceci aux avis de nos guides, qui, de temps à autre, prêtaient toujours l'oreille avec anxiété. Nous arrivâmes bientôt au bout de la pièce d'eau, c'est-à-dire à une sorte de couloir de rocher où l'immense grotte que nous venions de parcourir se terminait en forme d'entonnoir. Ses parois, qui se rapprochaient brusquement, ne laissaient qu'un étroit passage au torrent, dont les eaux se précipitaient dans le lac, et au chemin, qu'elles recouvraient par places. Il était évident que ce long couloir avait été creusé par les eaux infiltrées dans la montagne; elles laissaient des traces de leur passage non-seulement à nos pieds et sur les parois latérales de la caverne, mais encore sur les rocs qui en formaient la voûte et qui pendaient sur nos têtes.

En ce moment, nous entendions, dans l'obscurité, devant nous, comme un tonnerre lointain. Ce bruit paraissait préoccuper vivement les montagnards : ils s'arrêtaient, écoutaient, repartaient, s'arrêtaient

encore, et nous entraînaient rapidement après eux sur cette route difficile, couverte par places de gros cailloux roulés, qu'évidemment le torrent avait apportés là, et que l'eau rendait glissans. Mon ami, que sa récente maladie avait affaibli, haletait et s'arrêtait pour reprendre haleine. — Hâtons-nous! nous cria le plus âgé des deux montagnards; il y a eu hier des pluies d'orage dans la montagne; du côté de la Tonotta, les neiges du mont Portole auront fondu, les eaux grossissent, et malheur à nous si le torrent nous gagnait avant que nous fussions sortis de la caverne! — Tenez, le voici qui se fâche, on l'entend rugir du côté de Gallio! ajouta son compagnon. Nous entendions en effet un bruit sourd et formidable qui semblait venir du bout de la caverne vers lequel nous marchions. — Quoi! c'est le torrent qui fait ce bruit? — Lui-même, les eaux arrivent; je parie qu'avant une heure elles rempliront le souterrain tout entier; hâtons-nous donc!... Nous ne nous le fîmes pas dire deux fois; nous attachant aux basques de nos guides et réglant nos pas sur leurs pas, pour ne pas tomber, nous nous dirigeâmes le plus rapidement que nous pûmes vers l'extremité de la galerie, où grondait toujours ce bruit qui nous avait effrayés. Plus nous avancions, plus le couloir s'élargissait devant nous; bientôt nous aperçûmes comme une grande lueur blafarde et bleuâtre qui semblait tomber d'un vaste soupirail. Nous cherchions à nous rendre compte de ce singulier effet de lumière, quand nos guides, nous prenant chacun par un bras et nous entraînant brusquement après eux, à travers les eaux bondissantes (le chemin manquait en cet endroit) : — Courons vite! courons vite! voici le torrent qui arrive; une seule minute de retard, et nous sommes perdus! Ils n'avaient pas achevé, que de la cheville les eaux nous arrivèrent au genou, aussi rapides que si elles eussent coulé dans l'écluse d'un moulin; du genou elles nous montèrent aux hanches, et, sans nos guides, elles nous eussent infailliblement entraînés. Nous raidissant tous ensemble contre le torrent, et gravissant, à l'aide des mains et des pieds, quelques blocs de rochers, nous nous trouvâmes à l'issue du périlleux couloir, hors de la portée de l'inondation.

Le spectacle que nous avions, en ce moment, devant les yeux, était des plus magnifiques et des plus extraordinaires : il compensait bien des peines et des dangers. Le couloir d'où nous sortions aboutissait à une immense caverne, non plus ténébreuse comme celle que nous venions de parcourir, mais éclairée par un large soupirail ouvert au-dessus de nos têtes, vers la cime de la montagne. La bande de ciel que l'on apercevait à travers cette déchirure se teignait d'un

bleu d'outremer d'un ton vif, et son éclatante réverbération illuminait la caverne et la colorait d'azur jusque dans ses plus secrètes profondeurs. C'était une grotte bleue éclairée d'en haut au lieu d'être éclairée d'en bas, comme celle de Caprée, mais une grotte bleue taillée sur une échelle gigantesque, et d'une apparence bien autrement fantastique. A quelque mille pieds de haut, sur les parois de la crevasse béante, pendait une forêt de sapins qu'à cette distance on eût prise pour un taillis de bruyères ou de genevriers, si quelques-uns des pins énormes qui la formaient, précipités par le vent ou entraînés par des éboulemens au fond de la grotte, n'eussent aidé l'imagination à restituer aux arbres de cette forêt leurs monstrueuses proportions. Au-dessous de la forêt, des quartiers de montagnes, crevassés dans tous les sens, restaient suspendus comme par miracle. Du milieu de ces blocs, et précipitées comme eux du haut de la montagne, roulaient des eaux bondissantes, qui, divisées d'abord en milliers de cascatelles, éclairées des reflets les plus magiques, ne formaient plus, en arrivant au fond de la caverne, qu'une vaste nappe d'azur et d'écume. Le mugissement de ces cascades souterraines était effrayant, et, d'instans en instans, devenait plus terrible encore. — Il est temps de sortir de là, car les eaux sont fortes, s'écria le plus âgé de nos guides; et, reportant d'un geste notre attention, distraite un instant par la nouveauté du spectacle que nous avions sous les yeux, vers le *tunnel* d'où nous sortions, nous vîmes, avec un frissonnement de terreur, cette nappe d'écume s'y engouffrer en tourbillonnant, et rejaillir de plusieurs pieds au-dessus de son orifice complètement rempli. Nous comprîmes alors l'exclamation de notre guide; il était temps en effet, quelques minutes de plus, et ce formidable torrent, nous rencontrant dans sa route, nous eût étouffés sous sa masse ou broyés contre les parois de la galerie souterraine.

Le chemin que désormais nous allions suivre, à l'abri de l'inondation, semblait exposé à d'autres dangers. Il s'élevait, en suivant de rapides zig-zags, à travers ces rocs éboulés qui pendaient sur nos têtes, passant, à diverses reprises, d'un bord à l'autre du précipice, sur quelqu'un de ces rochers placés là comme autant de ponts naturels que le frémissement de la cascade faisait bondir sous nos pieds. Après avoir franchi de la sorte les deux tiers de ce périlleux escarpement, nos guides rallumèrent leurs torches qu'ils avaient éteintes à la sortie du couloir, et nous entrâmes dans une nouvelle grotte qu'éclairait un jour douteux, et qui s'enfonçait perpendiculairement dans les entrailles de la montagne. Nous descendions, descendions

toujours, comme si le chemin que nous suivions eût abouti aux antipodes, quand tout à coup un cri rauque retentit à quelques pas de nous; au même instant nous vîmes briller à la lueur des torches plusieurs canons de fusils. — Je l'avais bien prévu, me dit mon compagnon, les bandits nous attendaient là; nous sommes pris. — En effet, plusieurs hommes coiffés de chapeaux pointus et galonnés, et armés de bâtons et de fusils, nous entourèrent. La rencontre nous paraissait d'autant plus fâcheuse, que nos guides semblaient d'accord avec ces inconnus, et fraternisaient avec eux. Nous nous mettions bravement en devoir de vider nos poches, ne demandant que la vie sauve, quand un de nos guides, qui avait sans doute deviné nos craintes, nous arrêtant et partant d'un long éclat de rire : — Qu'allez-vous faire? nous dit-il, ne voyez-vous pas que ces braves gens sont des gardes du *quieto vivere*, les gendarmes du pays? Ils sont à la poursuite de deux colporteurs trévisans qui ont volé un boutiquier d'Asiago, et ils nous demandent si nous ne les avons pas rencontrés en chemin. — Nous avions besoin d'être rassurés par ces explications, car les gendarmes d'Asiago avaient des mines vraiment patibulaires; l'un d'eux surtout, à la longue barbe grise, eût parfaitement figuré, la corde au cou, dans quelqu'un de ces drames qui se jouent sur la place des Herbes à Vérone, ou à Venise, entre les deux colonnes. Les apparences toutefois étaient trompeuses; nous avions eu tort de juger ces gens-là sur leurs physionomies.

Les gardes du *quieto vivere*, ayant appris de la bouche de nos guides que le chemin était fermé par la crue du torrent, prirent le parti de retourner sur leurs pas et de revenir à Asiago, en suivant comme nous les défilés du Busso. Peu après cette rencontre, nous arrivâmes à l'extrémité de la dernière galerie souterraine, et nous nous trouvâmes au fond d'un ravin perdu entre d'immenses murailles de rocher. Par momens, quand notre attention n'était plus absorbée par les dangers de la route, nous examinions curieusement, et avec toute la discrétion possible, nos nouveaux compagnons. L'un d'eux, l'homme à la longue barbe, rencontra un des regards que je jetais sur lui à la dérobée, et prenant sans façon la parole : — Notre uniforme est sans doute moins brillant que celui des soldats de votre pays, me dit-il en très bon français; que penserait-on à Paris d'un colonel de gendarmerie qui n'aurait pour tout insigne de son grade que ce ceinturon, cette cocarde et ce bout de galon? ajouta-t-il en me montrant son ceinturon et son chapeau. — Vous êtes colonel de gendarmerie? s'écria mon ami en ouvrant de grands yeux. — *Si*,

signore; bien plus, je suis le commandant-général de toute la force armée du pays, c'est-à-dire d'un fort joli peloton de fantassins, sans compter les volontaires. — Je vous en fais mon compliment, commandant; mais auriez-vous servi en France? Vous parlez fort bien français. — Je n'ai pas servi en France, répondit le montagnard avec un long soupir, et cependant j'ai eu autrefois un grade dans l'armée française; je faisais partie des régimens cantonnés dans les Sept-Iles; en 1812 j'étais sergent-major, et j'allais être nommé sous-lieutenant, lorsque la débâcle est arrivée. Après bien des aventures, je suis revenu dans mon pays, où, comme vous le voyez, j'ai fait un joli chemin, puisque me voilà colonel, général, ou tout ce que vous voudrez. — En effet, commandant, s'il est vrai qu'il vaille mieux être le premier dans Rimini que le second dans Rome, vous n'avez plus rien à désirer. — J'aurais pu cependant être mieux que cela, reprit tristement Leonardo (c'était le nom du vieux soldat); que sais-je? chef de bataillon, si les choses avaient autrement tourné. Au reste, j'étais né pour la gloire et les brillantes aventures, ajouta-t-il avec une sorte d'emphase ironique. Si vous en doutez, écoutez mon histoire.

Je n'avais garde de refuser mon attention à une confidence qui s'annonçait si bien, et je laissai parler le commandant tant qu'il lui plut. Comme néanmoins je ne veux pas fatiguer le lecteur, je me contenterai de lui donner le résumé de ses aventures.

A dix-huit ans, le commandant Leonardo était l'un des plus vifs et des plus hardis montagnards du canton d'Asiago. Nul n'envoyait mieux une balle au but marqué, ne franchissait plus lestement un torrent en sautant d'un roc à l'autre; nul ne savait plus de joyeuses chansons. On le trouvait seulement un peu batailleur. Un jour, dans une de ses promenades à Bassano, il se prit de querelle avec un aubergiste, et, joignant le geste à la parole, lui appliqua un si terrible coup de poing, qu'il lui fit sortir l'œil de la tête. La populace se déclara pour l'aubergiste, habitant de la vallée, contre le montagnard. La garde esclavonne arriva; Leonardo, réduit à l'alternative de se faire soldat ou d'aller pourrir dans les cachots de Vicence, eut bientôt fait son choix : il s'enrôla. Les Français venaient d'envahir les états de Venise; le régiment de Leonardo fut envoyé dans le Vicentin. Lors des Pâques de Vérone, il faisait tête à Kilmaine au combat de la *Croce-Bianca*. La leçon, comme on sait, fut rude; les régimens esclavons furent détruits. Leonardo, pour sa part, reçut une balle qui lui cassa la clavicule gauche en entrant et l'omoplate droite en sortant. Un autre, satisfait de cette campagne, aurait renoncé au

métier des armes; mais la vocation de Leonardo l'emporta. Ne pouvant désormais servir la république de Venise, qui n'existait plus, il s'enrôla dans l'un des régimens français qui allaient tenir garnison à Corfou. La guerre se faisait doucement de ce côté-là. On buvait plus de bouteilles de chypre ou de marasquin qu'on ne tirait de coups de fusil, et ce sont les coups de fusil qui donnent de l'avancement. Leonardo resta donc long-temps soldat et long-temps sergent; il touchait cependant à l'épaulette, quand les habits rouges succédèrent dans les îles aux habits bleus. Son régiment fut licencié; il eut trois piastres de retraite. Ce n'était pas même assez pour retourner dans son pays; il se décida donc à passer en Albanie, comme officier instructeur chez le pacha de Scutari. C'était à merveille. Il avait là du bon temps, de belles femmes, une forte paie, du chypre et du rosolio à discrétion. Seulement la discipline était un peu rude, la bastonnade et le pal; et cela sans distinction de grades.

Or, il arriva qu'un jour le pacha de mauvaise humeur, s'adressant à son officier instructeur, l'appela chien de chrétien! Leonardo répliqua; le pacha courut vers lui, et lui eût fait sauter la tête d'un coup de cimeterre, si l'officier n'eût adroitement esquivé le coup. Le Turc se calma; mais Leonardo savait ce que signifiait ce calme de Turc. A peu près sûr d'être empalé le lendemain s'il restait, il décampa dans la nuit. Ici commence la partie la plus dramatique de ses aventures. Leonardo voulait gagner Raguse; il s'égara dans les vastes forêts de Monte-Negro, et, après avoir erré plusieurs jours dans la montagne, il arriva sur les bords du lac de Scutari, qu'il avait vu briller, le soir, au coucher du soleil, et qu'il prenait pour la mer. Épuisé de fatigue, mourant de faim, il se coucha au pied d'un gros arbre, sur la lisière d'une forêt. Tout en réfléchissant au moyen de déjeûner, il venait de s'endormir profondément, quand un bruit d'armes et des cris le tirèrent subitement de son sommeil. Leonardo sauta sur ses armes; il saisit d'une main son sabre nu, de l'autre un pistolet, et regardant autour de lui, il vit un homme qui à lui seul faisait tête à trois assaillans. Leonardo se rangea machinalement du côté du plus faible, et fit feu sur l'un des agresseurs, qui tomba raide mort. Malheureusement l'homme dont il venait de prendre ainsi la défense n'était autre qu'un brigand bosniaque, qui profita de ce secours inespéré pour s'échapper, le laissant aux prises avec ceux qui le poursuivaient, et auxquels accourait se joindre un gros de soldats. La lutte était trop inégale; Leonardo, terrassé par l'un des survenans qui s'était glissé derrière lui, fut aussitôt dépouillé de ses armes et

garrotté. On le conduisit dans la ville de Cettigne, où il fut promené ignominieusement dans les rues, monté sur un âne; puis, sur un ordre du bey, on le déposa dans un puits profond, où des ossemens humains et une fange infecte lui arrivaient jusqu'aux épaules.

Leonardo, au fond de son puits, regretta presque le pal; la mort eût été moins lente. Que faire cependant en pareille aventure? Espérer, parce qu'on espère toujours; se résigner, il le faut bien, et puis mourir. Leonardo s'était résigné; il n'espérait plus, quand, vers le tiers de la première nuit, il entendit un léger bruit au-dessus de sa tête. Il alongea la main et rencontra une cruche qui se balançait au bout d'une corde; la saisir, la porter avidement à ses lèvres et vider d'un seul trait le lait dont elle était remplie, fut pour le prisonnier l'affaire d'un instant. Après avoir bu, sentant ses forces et son courage renaître : — Descendez la corde plus bas, cria-t-il. On le comprit, car le bout de la corde tomba au fond du puits. Leonardo y attacha des os en croix, et, s'accroupissant sur cette espèce de sellette : Maintenant, tirez-moi hors du puits, si vous pouvez, ajouta-t-il d'une voix suppliante. Il achevait à peine, qu'il se sentit enlevé. La corde était forte et la poulie bien roulante; plus d'une fois cependant, avant d'arriver à la margelle du puits, Leonardo sentit la corde fléchir, comme si elle allait s'échapper des mains qui la retenaient; une fois même la corde retomba brusquement vers le fond du puits. Cependant, après bien des efforts, il atteignit enfin le rebord de granit, sauta hors du puits, et se trouva debout devant une femme, car c'était une femme qui l'avait secouru. — Dieu soit loué! s'écria-t-il en italien. — Dieu soit loué! répondit la femme dans la même langue. — Leonardo surpris allait l'interroger. — Ne perdons pas de temps, lui dit-elle; le bey est endormi, et j'ai ses clés. Prends celle-ci, ajouta-t-elle en mettant une clé dans la main de Leonardo, cours à l'écurie, et fais sortir les deux chevaux alezans que tu trouveras sellés; ceux-là sont les plus rapides. — Leonardo prit la clé, ouvrit l'écurie, et fit sortir les chevaux. Pendant ce temps, la femme courut au trésor, remplit de ducats un sac à avoine, le jeta sur le cou d'un des deux chevaux; puis, sautant légèrement sur la selle, elle secoua la bride, et partit comme une flèche, criant à son compagnon de la suivre. Tous deux traversèrent la ville, gagnèrent la campagne et coururent de toute la vitesse de leurs chevaux jusqu'au lever du jour.

Le soleil dorait les cimes du Monte-Negro, quand nos fugitifs mirent pied à terre, à l'entrée d'un bois qui couvrait de petites collines du haut desquelles la vue s'étendait au loin sur la plaine. Ce

fut alors que Leonardo put connaître sa courageuse libératrice. Elle était fille d'un pilote de Chioggia et s'appelait Anetta. Elle accompagnait son père dans un voyage à Otrante lorsque le *trabacolo* qu'ils montaient fut jeté par la tempête sur la côte d'Albanie. Recueillie par des pirates, elle avait été livrée au bey de Cettigne, qui, séduit par sa beauté, en avait fait sa favorite. Anetta eût été heureuse si elle ne se fût rappelé un jeune pêcheur de Chioggia auquel elle était fiancée. Ce souvenir et le mal poignant qu'on a nommé le mal du pays la dévoraient. Elle n'avait qu'une seule pensée, qu'un seul désir, c'était de rompre sa chaîne, quelque brillante qu'elle fût, et de revoir son pays. Lorsqu'on avait conduit Leonardo devant le bey, Anetta était présente; elle avait reconnu à ses exclamations qu'il était Italien; l'aventure à la suite de laquelle on l'avait fait prisonnier lui prouvait qu'au besoin il ne manquerait pas de résolution; elle l'avait donc secouru d'abord, pour être à son tour délivrée par lui.

A l'heure de midi, tandis que les fugitifs se reposaient à l'ombre, étendus dans les hautes herbes, ils virent s'élever à l'extrémité de la plaine un nuage de poussière au milieu duquel brillaient des armes. Anetta se leva en pâlissant. —Nous sommes poursuivis, s'écria-t-elle, je reconnais là-bas le cheval noir du bey!— En prononçant ces mots, elle sauta en selle, Leonardo l'imita; tous deux parvinrent bientôt à franchir la chaîne des montagnes arides qui sépare la plaine de Cettigne de la mer. Le soleil allait se coucher, comme ils arrivaient sur la plage. La côte paraissait inhabitée, et la mer était déserte. Pas une barque dans laquelle ils pussent se jeter. Ils galopèrent long-temps sur le sable avant de rien voir. Cependant, à la tombée de la nuit, ils aperçurent une flamme qui brillait au fond d'une petite anse; ils s'empressèrent de courir dans cette direction, car derrière eux ils pouvaient entendre sur la grève les hennissemens et le galop des chevaux qui les poursuivaient. Trois hommes en habits de matelots étaient assis autour d'un grand feu; en voyant deux cavaliers inconnus, ils allaient fuir; la voix d'une femme les rassura. La vue du sac de ducats fut plus efficace encore; ils mirent leur barque et leurs bras aux ordres des fugitifs; et, comme les cavaliers du bey arrivaient sur la plage, les cherchant à la lueur des torches, Anetta et Leonardo voguaient au large dans la direction de Raguse.

Les hommes dont ils montaient la barque étaient originaires de ces îles de l'Adriatique qui s'étendent de Zara aux bouches du Cattaro; c'est un pays de hardis contrebandiers et de redoutables pirates. Anetta s'était couchée au fond de la barque sur des nattes. Leonardo

s'était assis auprès d'elle, la tête appuyée sur le sac de ducats. Un vent lourd et orageux gonflait la voile latine, et la barque marchait péniblement. Vers le milieu de la nuit, au moment où Leonardo allait céder au sommeil, il aperçut dans l'ombre un des matelots qui soulevait doucement une des planches du bateau, et prenait dans la cale un objet qui ressemblait à un poignard. La lueur d'une étoile qui se réfléchit sur la lame polie au moment où le pirate, à quelques pas de lui, cachait son arme sous des filets, lui ôta toute espèce de doute. Le matelot se rapprocha ensuite de ses compagnons assis à la poupe du bateau, et tous trois se concertèrent quelques instans à voix basse. La situation devenait des plus critiques. Anetta dormait, Leonardo était sans armes; et il ne pouvait douter que ces misérables, tentés par la vue de l'or, ne fussent décidés à commettre un double assassinat. Il fallait payer d'audace ou se laisser lâchement égorger. Leonardo eut bientôt pris son parti; il se leva, chancelant, et comme à moitié endormi. — La nuit est bien noire, dit-il, en baîllant, au matelot qui venait de cacher le poignard et qui se trouvait près de lui; s'appuyant ensuite sur le rebord de la barque : — Quel est ce fanal qui brille là-bas? ajouta-t-il avec une feinte surprise, sommes-nous déjà si près du port? — Le pirate étonné se pencha aussitôt en dehors de la barque pour mieux voir l'objet qu'on lui montrait. Leonardo l'attendait là; le saisissant brusquement par les jambes, il le renversa d'un seul coup et l'envoya, la tête la première, chercher au fond de l'Adriaque le fanal qu'il lui montrait. Ramassant ensuite le poignard caché à ses pieds, il fit briller la lame aux yeux des deux autres bandits, jurant, par Satan! qu'il la plongerait tout entière dans le ventre de celui des deux qui bougerait le premier. Les misérables étaient sans armes, ils savaient que Leonardo était homme à bien tenir sa parole, ils n'eurent garde de faire un mouvement. Aidé d'Anetta, que cette altercation avait tirée de son sommeil, Leonardo les garrotta et les laissa couchés dans leur coin.

L'histoire du commandant Leonardo nous paraissait trop habilement combinée pour que le dénouement ne fût pas heureux. Nous nous trompions cependant. Une scène tragique devait couronner une si belle suite d'aventures et compléter le roman : — Le lendemain de cette scène nocturne, nous dit le commandant, que nous laisserons cette fois parler lui-même, nous nous trouvions en vue des bouches du Cattaro, lorsqu'un éclair, suivi d'un violent coup de tonnerre, nous annonça l'approche d'un de ces orages si fréquens sur cette

côte. Le vent, qui jusqu'alors nous avait favorisés, passa brusquement au nord, et comme il venait des montagnes et soufflait avec furie, nous ne tardâmes pas à nous trouver au beau milieu de l'Adriatique, bondissant sur la crête des vagues, dans un bateau non ponté. Chacune de ces vagues menaçait de nous engloutir. J'avais rendu la liberté aux deux pirates, leur promettant même une forte récompense s'ils nous tiraient de ce mauvais pas; mais leur abattement et leur frayeur les rendaient incapables d'agir en bien ou en mal. Anetta, les mains levées vers le ciel, invoquait la Madonne; moi-même je me sentais saisi d'une sorte de vertige causé par la fatigue, la privation d'alimens et le mouvement tumultueux de la mer. Je croyais rêver; j'attendais impatiemment le réveil. Tout à coup, au moment où, m'abandonnant à la destinée, je me laissais tomber sur le plancher de la barque, je vis une masse noire qui sortait du milieu des vagues et qui semblait se dresser le long de notre esquif. Au même instant, une terrible secousse brisa la barque en plusieurs pièces; j'entendis un grand cri, je crus entrevoir les agrès d'un vaisseau, puis je ne vis ni n'entendis plus rien; je me trouvai aveuglé et suffoqué par l'eau verdâtre et salée qui m'enveloppait de toutes parts. En moins d'une minute, la respiration me manqua, et je perdis connaissance. Quand je revins à moi, j'étais à bord d'un brick de Corfou qui se rendait à Venise. Les gens de l'équipage avaient vu un homme se débattant au milieu des débris d'une barque qu'au fort de la tempête leur navire avait brisée, et ils l'avaient recueilli. Quant à la malheureuse Anetta et aux deux pirates, qu'étaient-ils devenus? On l'ignorait. Quatre jours après, je débarquai à Venise, triste et dégoûté des aventures. C'est alors que je regagnai mes montagnes. Mes compatriotes avaient besoin d'un vieux soldat pour commander leurs milices, d'un homme d'expérience pour dépister les malfaiteurs qui viendraient se cacher dans leurs rochers; je me suis offert, et me voici.

En achevant sa narration, le commandant Leonardo laissa échapper un profond soupir, et fit le geste de s'essuyer le front pour ne pas avoir l'air de s'essuyer les yeux. Ses souvenirs semblaient l'accabler. Son récit n'avait pas duré moins d'une heure, et, quelque romanesque qu'il nous semblât, nous l'avions constamment écouté avec intérêt. Il nous faisait connaître à la fois le caractère mobile et audacieux des habitans des montagnes qui s'étendent de Trente à Trieste, et leur façon vive, colorée, dramatique même, de raconter leurs aventures.

Tout en écoutant les récits du commandant et les commentaires dont il les accompagnait, j'examinais, à la dérobée, la contrée que

nous traversions, la plus étrange peut-être que j'aie jamais vue. De tous côtés se dressaient d'immenses pyramides calcaires, veinées de teintes fauves et bleuâtres et sillonnées de couches basaltiques. Sur leurs pentes on apercevait tantôt un lambeau de forêt, tantôt une habitation entourée de son petit champ d'avoine ou de pommes de terre, tantôt un maigre pâturage où paissaient des troupeaux de chèvres et de moutons pittoresquement groupés sur des précipices. Ces pyramides se touchaient par leurs bases que rongeait un torrent ou que contournait un sentier taillé dans le roc. Les collines qui servent de solides et rians contreforts aux montagnes, les plaines qui s'étendent à leurs pieds couvertes de riches moissons ou de beaux pâturages, n'existent pas dans cette bizarre contrée, et c'est là une des principales causes de la misère de la population, qui n'a pour vivre que ses troupeaux et son industrie peu productive.

Aux environs d'Asiago, la capitale du pays, les montagnes s'écartent un peu et sont couvertes, en partie, de belles forêts de sapins enserrant de petites vallées cultivées avec soin. Cette partie de la contrée, que l'on appelle la *région d'en bas*, est élevée de trois à quatre mille pieds au-dessus du niveau de l'Adriatique. C'est la Beauce des Sette Communi, le riche district où croissent les plantes céréales, le seigle, l'orge et un peu de froment. On a calculé que ces vallées cultivées fournissaient à peu près pour deux mois de vivres à la population des Sette Communi, que le reste du pays suffit à peine à nourrir quatre mois de l'année. Cette population s'élève à environ trente mille ames, en comprenant dans cette évaluation les habitans de treize villages, dits les *Tredeci*, enclavés dans les mêmes montagnes et jouissant des mêmes priviléges quoique formant une confédération à part. L'étendue du territoire du petit état est d'environ dix-huit milles carrés de quinze au degré, c'est-à-dire d'un peu plus de trente de nos lieues carrées. Cela fait donc mille habitans par lieue carrée, population fort considérable pour un pays où les cinq sixièmes du sol doivent rester forcément incultes. En évaluant la dépense de chaque habitant à 300 fr. par an, on obtient une somme de neuf millions. Or, le revenu annuel du territoire des Sept Communes, les bois de construction compris, est tout au plus de huit millions; il y a donc un déficit d'un million que l'industrie de ses habitans doit combler. Obligés de tirer du dehors la majeure partie des denrées qu'ils consomment, presque tous leurs capitaux passent à l'étranger. Heureux encore ceux qui peuvent faire ces dépenses, et vivre tout l'hiver avec l'argent qu'ils ont gagné pendant l'été. Ceux-là sont les aristocrates de la

petite république. Combien voit-on, en revanche, de pauvres pâtres qui, pour subsister durant toute la mauvaise saison, n'ont qu'un peu de pain d'orge et de fromage de brebis ou de chèvre. Ces malheureux, quand le mauvais temps se prolonge et que la récolte se fait trop attendre, sont quelquefois obligés de se nourrir, pendant des semaines entières, avec le lichen qu'ils détachent de leurs rochers et qu'ils réduisent en bouillie. La culture de la pomme de terre, introduite dans ces montagnes depuis le commencement du siècle, a sans doute apporté quelque soulagement à cette misère; mais, pour que ce soulagement fût complètement efficace, il faudrait que la pomme de terre pût croître sur le roc vif, la partie rocailleuse du pays étant à la partie cultivable comme 6 est à 1.

Cette extrême pauvreté a peut-être autant contribué que sa position au maintien de l'indépendance et des priviléges de ce pays alpestre, situé à l'écart des grandes communications européennes. Les inondations armées comme les inondations des fleuves respectent les lieux élevés; au sein des hautes chaînes de montagnes il a donc existé de tout temps des petits corps de peuple que la conquête a ménagés ou négligés. Les conquérans ne se sont souvenus d'eux que lorsqu'ils étaient passés, et ils n'ont pas daigné retourner en arrière pour les soumettre. Ils ont mieux aimé leur laisser la liberté dont ils jouissaient que se détourner de leur chemin. Qu'avait d'ailleurs à gagner, avec ces misérables montagnards, le maître qui les eût conquis? Au lieu de riches fermiers, de citadins opulens à pressurer, le conquérant lombard, allemand ou vénitien, le Gibelin ou le Guelfe n'eussent trouvé dans ces rochers que des pauvres à secourir. Aussi, loin de songer à les conquérir, à peine consentaient-ils à accepter leur soumission intéressée. Au moyen-âge comme de tout temps, le faible ne trouvait de sécurité qu'en s'appuyant sur le fort; les pâtres des Sept Communes le savaient bien, mais il arriva souvent que le voisin puissant, auquel ils offraient la suzeraineté de leurs montagnes, se souciait peu de prendre sous son patronage des malheureux qui ne pouvaient lui payer tribut, ou s'il consentait à accepter cette onéreuse souveraineté, il leur laissait le soin de se régir comme ils l'entendraient. Un jour cependant le terrible Ezzelino de Romano eut la fantaisie de les soumettre; le tyran de Vérone avait sans doute besoin de quelques esclaves de plus. Dans l'année 1240 il fit la conquête de ces montagnes au nom de l'empereur; sa domination fut bien passagère, et sa mort, arrivée quelques années après, affranchit les citoyens des Sept Communes, qui désormais cherchèrent des protecteurs

pour n'avoir pas un maître. Ces protecteurs, ce furent les dominateurs du moment : tantôt les évêques de Padoue, tantôt les seigneurs de Vérone, les brillans Scaliger, Mastino, Can grande ou Can signore; une autre fois les Visconti de Milan, qui consentirent à devenir princes suzerains des Sept Communes, les déclarant libres, sous condition toutefois qu'elles remplaceraient le bétail qu'elles envoyaient aux seigneurs de Vérone par une contribution annuelle de 500 livres environ.

La puissance de la république de Venise ayant succédé à celle des Scaliger et des Visconti dans les provinces qui s'étendent entre le Pô, l'Adda et les Alpes, les républicains des Sette Communi adressèrent aux républicains de Venise leurs suppliques accoutumées. Venise se déclara donc leur protectrice, maintint leurs chartes antiques, et leur accorda même de nouvelles franchises (1). Enfin, Venise détruite et l'Italie conquise tour à tour par la France ou par l'Autriche, nous retrouvons la petite république toujours debout; ses régens et ses municipalités survivent au doge, aux inquisiteurs d'état et aux conseils de Venise. Ses députés accueillis d'abord à Inspruck, puis à Vienne, rapportent avec eux leurs vieilles chartes approuvées par l'empereur. L'Autriche aime ce qui a duré, les peuples des Sette Communi resteront libres parce qu'ils l'ont été de temps immémorial, parce que d'ailleurs il n'y aurait pas grand profit à les empêcher de l'être; s'ils subsistent, c'est à force de travail et d'industrie; ils sont trop occupés pour être turbulens, trop faibles pour être agressifs, trop misérables pour exciter la convoitise. Il n'y a donc nul danger à leur laisser cette ombre d'indépendance dont ils se montrent si jaloux.

Les institutions qui régissent ce petit pays furent dans le principe des plus libérales. C'était la constitution républicaine dans toute sa pureté. Chaque citoyen avait une part de souveraineté, tout individu mâle étant électeur et éligible. Dans chacun des sept districts, l'universalité des citoyens nommait deux représentans formant le conseil de gouvernement ou *la régence;* cette régence était renouvelée chaque année; elle partageait le pouvoir exécutif et administratif avec les conseils particuliers des sept districts, espèces de municipalités qui se réservaient l'administration des revenus locaux. L'Au-

(1) On lit dans la charte d'exemptions et de privilèges concédée, en 1417, par le doge Moncenigo aux habitans des Sette Communi, le passage suivant, qui semble justifier leurs prétentions à une haute antiquité : « Ces peuples jouiront des privilèges qui de *temps immémorial* leur furent attribués par les princes auxquels ils s'étaient soumis. » Il est bon de remarquer que ce diplôme a été rédigé il y a déjà quatre cents vingt-quatre ans.

triche a laissé subsister en partie ces formes de gouvernement. Elle a laissé également aux communes le vote de l'impôt, le choix et l'entretien des gardes de police dits *I fazioni del quieto vivere*, et l'élection des curés, au scrutin secret, par boules blanches et rouges. Son action puissante se fait néanmoins sentir ici comme ailleurs; abdiquant pour la forme, elle est restée souveraine de fait, et, à vrai dire, la prétendue république des Sette Communi est plutôt un département autrichien qui s'administre à sa façon, qu'un état réellement indépendant.

Les citoyens des Sette Communi ont fait, du reste, preuve de bon sens en sacrifiant quelques-unes de leurs franchises. Ils ont senti par exemple que la justice rendue par eux et chez eux devait être insuffisante ou mauvaise; leurs juges obéissaient en effet à des influences trop directes et trop continues pour rester libres et impartiaux; les affaires sont donc portées devant des tribunaux d'appel étrangers au pays. C'est à Vicence que sont jugés en dernier ressort les procès que l'arbitrage des magistrats de la petite république n'a pu régler. Ces procès sont passablement nombreux, les citoyens des Sette Communi n'étant pas commerçans et propriétaires pour rien.

Ces braves montagnards n'ont pas renoncé si aisément à celui de leurs privilèges qu'ils regardent peut-être comme le plus précieux, à la contrebande. L'Autriche, sur ce chapitre, n'a pas voulu transiger. Ses soldats pourchassent vivement les récalcitrans jusque dans les états de la petite république qui laisse faire, se contentant de protester, en secret, contre cette attaque à des *droits acquis*.

Nous fîmes notre entrée dans Asiago, chef-lieu du pays, escortés par le détachement du commandant Leonardo, ayant passablement l'air de quelques-uns de ces aventureux industriels réprouvés par l'Autriche. Asiago, siége de la régence et honorée du titre de capitale du pays, compte environ quatre mille habitans. Cette petite ville a meilleure apparence que nous ne l'aurions supposé. Ses rues sont bien percées; la pierre n'est pas rare dans les environs, et les habitans, maçons ou sculpteurs en bois la plupart, savent la tailler et la poser. Quelques-unes des maisons des notables sont même décorées avec une sorte d'élégance rustique qui se ressent du voisinage de l'Italie; mais le principal ornement de la bourgade, c'est sa cathédrale dont la fondation remonte au XIe siècle. Le 27 mai 1395, cette église fut miraculeusement préservée d'un grand danger; c'est une inscription latine, scellée dans le mur et soigneusement conservée, qui nous l'apprend. Quel fut ce danger? L'inscription et les traditions

du pays ne nous le font pas savoir. Il est probable qu'elle échappa à quelqu'un de ces effroyables tremblemens de terre qui, à diverses reprises, ont bouleversé toute la contrée environnante. De longues lézardes sillonnant ses murailles semblent assez l'indiquer. A l'intérieur, l'église est richement décorée, mais la plupart des tableaux qui couvrent ses murailles, et rappellent l'école vénitienne, sont exécrables. Une quantité prodigieuse d'*ex voto* est appendue aux parois de ses chapelles latérales où l'on voit des tombeaux d'anciennes familles couverts de grandes dalles en marbres du pays. La toiture de cette église est cintrée comme celle de l'église de Saint-Virgile à Trente, et son clocher est bâti dans le même goût. On raconte au sujet de la croix de fer qui surmonte le clocheton de la tour une anecdote touchante. Un jeune couvreur avait été chargé de placer cette croix; c'était le coup d'essai de l'ouvrier, ce fut un coup de maître. Le clocher placé sur une hauteur domine tout le pays d'alentour. Quand l'ouvrier eut scellé la croix dans la boule d'étain, tout fier d'avoir si heureusement terminé sa tâche, au lieu de redescendre comme il aurait dû le faire, il se retourna vers le peuple et voulut le haranguer. A peine avait-il balbutié quelques paroles qu'il sentit sa tête se troubler, et s'interrompant tout à coup : — Père, s'écria-t-il en se tournant vers un vieillard placé sous le toit de l'église au-dessous de lui, au secours! au secours! Je vois les montagnes et les forêts des environs qui bondissent et viennent à moi. — Mais le vieillard était trop éloigné pour secourir son enfant; le bras d'un géant n'eût pu atteindre jusqu'à lui. Le malheureux père s'agenouilla donc sur l'arête du toit, et s'adressant aux assistans : — Priez comme moi pour l'ame de mon malheureux fils, car le pauvre enfant est perdu. — A peine achevait-il sa prière, qu'il prononçait à haute voix et que tout le peuple répétait en chœur, que le malheureux jeune homme glissa le long du toit, tomba du haut en bas de la tour et se tua.

Le territoire des Sette Communi est un de ces pays de transition, jetés à la limite de l'Allemagne et de l'Italie. Le climat participe de ces deux régions; l'hiver y est rude, de longue durée, et ne cesse que pour faire place à des chaleurs insupportables qui se prolongent tout l'été. Ce petit état comprend toute la contrée renfermée d'une part entre la Brenta et les collines volcaniques de Marostica et de Saint-Michel; de l'autre, entre les montagnes de Trente et de Roveredo, et le val d'Astico, du côté de Vicence; il est donc limité au nord et à l'ouest par le Tyrol italien, au sud et à l'est par les provinces lombardo-vénitiennes.

Il n'existe peut-être pas au monde de configuration de pays plus extraordinaire que celle de ce territoire montagneux. Les feux souterrains dont les explosions alimentaient autrefois tous ces petits volcans éteints qui composent la chaîne des collines euganéennes aux environs de Vicence et de Padoue, ont sans doute leur foyer sous ces montagnes. De terribles tremblemens de terre les agitent fréquemment, et dans des temps reculés, dont les hommes n'ont pas gardé le souvenir, ils les ont bouleversées de fond en comble. Des monts élevés, fendus de la base au sommet, se sont écroulés sur les vallées latérales que leurs débris ont obstruées; les torrens, arrêtés par ces éboulemens, se sont fait jour à travers les montagnes, élargissant les fissures qui les sillonnaient profondément, et perforant à la longue leurs bases calcaires ou basaltiques. Ces chemins, frayés par les torrens, sont fréquentés par l'homme; le voyageur qui ne pourrait franchir la cime escarpée des monts qu'avec des fatigues inouies, se glisse à la suite de ces eaux souterraines, et, profitant des conduits qu'elles ont creusés, se fraie, en suivant leur cours, un chemin dans ces abîmes.

La formation de ces montagnes est calcaire; elles renferment des veines de fort beaux marbres de couleurs variées, et par places des bancs de basalte qui se dressent perpendiculairement à travers les lits horizontaux du calcaire. L'eau et le feu ont donc contribué à leur formation. Ce calcaire a de l'analogie avec celui du Jura, mais il paraît d'origine plus récente. Les moins compacts de ces rochers, ceux des couches supérieures, abondent en fossiles et en pétrifications de toute espèce; les algues, les fucus, les coquilles et les poissons s'y trouvent en grand nombre; les débris d'espèces plus avancées y sont fort rares; c'est toutefois dans l'un de ces bancs de calcaire friable, et de dernière formation, qu'on a recueilli, aux environs de Gallio, la fameuse tête de crocodile anté-diluvienne.

Nous passâmes quelques jours fort bien remplis dans ces montagnes, faisant de longues excursions dans le val d'Assa, le val Varolla, les ravins de Campo-Longo, franchissant les cols de la Scaletta et de la Barcola et ne nous arrêtant que sur les cimes les plus élevées. Nous montâmes de cette façon au sommet du Portole, et nous vîmes au-dessous de nous les horribles abîmes du creux de l'Ours (*Cavo dell Orso*), et les vingt-trois cimes secondaires de la montagne, rangées autour de sa sommité principale comme les feuilles de la rose autour du bouton à demi épanoui. Du haut d'une autre éminence, le *monte Sirrone,* qui s'élève comme un obélisque solitaire au-dessus des pâturages de Ceresano et de San-Giacomo, nous aperçûmes, sous nos

pieds, toute cette belle partie de la Lombardie qui s'étend de Mantoue à Venise, riche tapis de verdure semé de bourgades et de villes blanches et roses qui semblent autant de fleurs d'une éclatante broderie que lieraient l'une à l'autre, comme des fils d'argent, les nombreuses rivières qui serpentent dans ces plaines. C'est peut-être sur le sommet de cette montagne qu'Alboin, roi des Lombards, arrivé avec son armée et tout son peuple sur l'extrême frontière de l'Italie, monta seul, au dire de Paul Diacre, et examina long-temps en silence le fortuné pays qu'il allait conquérir.

On nous avait beaucoup parlé à Vicence des ruines d'une ville romaine que l'académicien padouan Jean Costa avait découvertes aux environs de la bourgade de Rozzo. Nous voulûmes la visiter, nous passâmes même une grande journée à la parcourir et à la fouiller; mais notre zèle d'antiquaires ne fut pas récompensé selon ses mérites. Il ne reste en effet de cette Pompeï des Sette Communi que des murs informes adossés à une éminence. Ces murs semblent avoir plutôt appartenu à des cellules qu'à des maisons. L'ensemble de ces débris ne manque pas toutefois d'une certaine analogie avec les ruines romaines dont les collines de Baia sont couvertes et comme formées. Seulement, aux environs de Rozzo, on ne trouve ni temples ni colonnes antiques. Nous cherchâmes même vainemente dans ces décombres quelque fragment de marbre, quelque médaille enfouie, qui indiquât leur origine; nous ne pûmes rien trouver. Les couteaux de pierre et les monnaies informes que d'autres ont recueillis dans ces ruines, et qu'on nous a montrés, paraissent antérieurs à la civilisation romaine. Ces débris appartiennent peut-être à quelqu'une de ces villes des Euganéens, que les Romains détruisirent lorsqu'ils fondèrent *Ausugum* (1), dans le val supérieur de la Brenta.

Dans nos courses journalières, tandis que mon compagnon le géologue, armé du marteau et du levier d'acier, s'attachait aux parois de ces montagnes rocheuses avec la constance du lithophage et menaçait de les perforer d'outre en outre, je dessinais quelque site singulier ou je questionnais de braves montagnards, auprès desquels notre ami Leonardo, qui ne manquait jamais de nous accompagner dans nos promenades, me servait d'interprète. Je ne fatiguerai pas le lecteur du récit détaillé de ces excursions, qui eurent le double avantage de parfaitement rétablir la santé de M. Lamberti et d'enrichir ses collections. Au moment du départ, deux mulets pliaient sous le

(1) Aujourd'hui Borgo di Valsugana. *Ausugum* protégeait l'une des voies principales qui conduisait de la Gaule cisalpine dans la Germanie

faix. Pour ma part, lorsque je repris le chemin de Vicence, j'avais aussi fait ma moisson; mon portefeuille était rempli. Depuis, en revoyant les croquis de ces paysages, j'ai cru y découvrir un peu de monotonie. C'est qu'ils manquaient de cette perspective aérienne que le crayon et le papier ne peuvent seuls exprimer, c'est que la population si laborieuse et si vivante qui animait jusqu'aux recoins les plus sauvages de ces vallées n'était plus là. L'activité des montagnards de ces contrées les rapproche plus en effet des Tyroliens allemands que des Tyroliens de l'Adige ou du Pusterthal. Elle semble doubler la population du pays. Hommes et femmes passent le jour aux champs ou travaillent, dans les rues de leurs villages et des moindres hameaux, à la fabrication des tissus de laine et de fil, des ouvrages de bois ou de poterie, qui alimentent le commerce de la petite république.

Le costume des habitans des Sette Communi a beaucoup d'analogie avec celui des montagnards de Trente et de Roveredo. Seulement les femmes se coiffent coquettement d'un chapeau d'homme à bords relevés comme les contadines de Vicence et de Padoue. Elles préfèrent en général les couleurs brunes et foncées aux couleurs éclatantes; lors de la mort d'un parent, hommes et femmes portent religieusement le deuil une année entière, couverts d'amples vêtemens de laine noire, même pendant les jours les plus chauds de l'été.

Ces montagnards sont grands mangeurs, comme les Allemands; leurs noces durent une semaine, pendant laquelle la moitié de la dot est dépensée en festins et fusillades. Dans leurs processions, mais particulièrement le jour des Rogations, les stations sont marquées par un repas champêtre et des libations fréquentes. On dirait la célébration de quelque fête dyonisiaque.

L'esprit des habitans des Sette Communi est plus positif peut-être sous quelques rapports que celui des Tyroliens de l'Eisach ou de l'Innthal; ils ont cependant de commun avec ces derniers un grand nombre de croyances naïves, souvent même de grossières superstitions. C'est dans la contrée renfermée entre Feltre, Trente et Bassano, c'est-à-dire au centre de leurs rochers, qu'à les en croire, habitent de préférence la *femme sauvage* et les *esprits de la forêt*. Le règne de ces mauvais esprits ne dure guère qu'un seul mois, du 15 décembre au 15 janvier; mais, durant ce petit nombre de jours, que de méchans tours ne jouent-ils pas aux chasseurs assez téméraires pour s'engager trop avant dans la montagne, et aux bergers qui ne redoutent pas de conduire leurs troupeaux hors de la vue des habitations!

Les lutins et les nains sont également fort redoutés par ces hommes

simples et crédules, surtout à cause de leur esprit espiègle et taquin. Les paysans s'en prennent à ces êtres invisibles de toutes les mésaventures qui leur arrivent. S'ils renversent leur marmite, cassent leur écuelle ou brisent un outil, c'est le lutin qui en est cause. Les nains ne sont pas moins malfaisans; ils se transforment de mille manières; les oiseaux qui pillent leur orge ou leur avoine, les rats ou les souris qui grignottent leur fromage ou leur lard, les grêlons qui détruisent leurs moissons, et les cailloux contre lesquels leur pied se heurte en gravissant la montagne, cachent autant de ces malicieux petits esprits qui souvent leur font perdre patience, et les poussent aux vengeances les plus comiques. On raconte à ce sujet qu'un pauvre montagnard, poussé à bout par les méchancetés d'un lutin qui faisait toutes sortes de dégâts dans sa grange, voyant qu'il ne pouvait prendre son ennemi dans les piéges qu'il lui tendait, ne trouva rien de mieux à faire que de le brûler vif dans sa retraite. Une nuit donc qu'il supposait que le lutin dormait au milieu des tas de paille, il ferma à clé les portes de la grange, en calfeutra soigneusement avec du plâtre les moindres ouvertures, puis il mit le feu à la paille par un petit trou qu'il avait ménagé et qu'il boucha aussitôt. La grange fut en un instant toute en flammes. Tandis qu'elle brûlait, le montagnard se frottait joyeusement les mains, enchanté du bon tour qu'il venait de jouer à l'esprit. Tout à coup il entend un éclat de rire derrière lui, il se retourne, et il aperçoit le lutin perché sur un des bâtons de son échelle, se frottant comme lui les mains en riant, et murmurant avec sa petite voix moqueuse : — Ma foi, maître, il était temps que nous sortissions; n'est-ce pas, maître, qu'il n'y avait plus un moment à perdre?

Si vous quittez les cantons d'Asiago et de Gallio, les plus civilisés et les moins sauvages du pays, et que vous vous éleviez jusqu'à l'effrayant ravin dit le Creux de l'Ours, *cavo dell Orso*, qui s'étend à mi-hauteur du mont Portole, les pâtres de ces vallées solitaires vous raconteront de plus étranges histoires. C'est sur l'une des cimes de cette montagne, restée de tout temps inaccessible, qu'est situé le Paradis des Bêtes. Au milieu de roches abruptes s'étend un vallon fleuri, couvert d'herbes épaisses et de plantes odoriférantes, où paissent en toute liberté, et à l'abri des coups du chasseur, d'innombrables troupeaux de chamois et de bouquetins, et une multitude d'autres animaux plus curieux encore, dont les hommes ont détruit l'espèce, le cerf, l'urus, la licorne. Tous les vingt ans arrive un jour

où la roche s'ouvre, et laisse un passage au chasseur assez heureux pour se trouver dans cette partie de la montagne; mais ce chasseur ne peut pénétrer dans ce vallon que seul, et sous condition de respecter les animaux qui l'habitent. S'il résiste à la tentation de se servir de son arme, il gardera toute sa vie un souvenir délicieux du spectacle qui l'aura frappé; à l'avenir toutes ses chasses seront heureuses, tous ses coups porteront, même ceux qu'il tirera les yeux fermés. Les noms des hommes qui, tous les vingt ans, ont visité cette retraite, sont gravés sur les arbres gigantesques qui ombragent ces beaux pâturages. On y voit les noms des empereurs confondus avec ceux des simples chasseurs. Les chroniqueurs ajoutent qu'un de ces visiteurs, n'ayant pu résister à la tentation de ramasser la peau d'un bouquetin qui gisait à terre et de l'emporter avec lui, en fut cruellement puni. Jamais, depuis lors, un seul de ses coups ne porta; sa poudre ne brûlait pas, ses balles fondaient, son arme crevait. Un jour on le trouva mort au fond d'un précipice où il était tombé en poursuivant un chamois.

La grande majorité des habitans de ces montagnes croit également aux fantômes et aux sorciers. La veille d'une mort, un spectre, disent-ils, vient inévitablement regarder à la fenêtre de la personne qui doit mourir. Si les volets sont fermés, les volets s'ouvrent d'eux-mêmes; si la chambre est placée à l'étage le plus élevé de la maison, le corps du spectre s'allonge jusqu'à ce qu'il atteigne à la fenêtre. Dans ce pays pauvre les moindres parcelles de terre ont une valeur, et à ce propos les villageois ont d'autres traditions bizarres. Celui qui a tenté d'agrandir son champ aux dépens du voisin, en déplaçant une borne, est condamné à habiter de toute éternité cette borne, contre laquelle les animaux déposent de préférence leurs ordures, et que heurte le hoyau du laboureur ou le soc de sa charrue. Les feux follets qui dansent le soir dans la campagne, ce sont les ames des arpenteurs de mauvaise foi, qui sont condamnés à errer sur les limites qu'ils ont frauduleusement déterminées.

Les habitans des Sette Communi sont généralement robustes. Leur stature élevée, l'ovale oblong de leur visage, leurs yeux bleus, leurs traits prononcés, et qui cependant ne manquent pas d'une certaine douceur, indiquent clairement une origine septentrionale; origine thuringienne ou cimbrique, peut-être même tout simplement allemande ou tyrolienne, mais peu facile à déterminer. Leur langue est singulière; c'est un mélange de l'allemand, du slave, de l'italien et

du latin, ce qui indiquerait une origine composée (1). Cette langue a été rarement écrite; le comte de Sternberg et l'historien Hormayr, dans leurs ouvrages sur le Tyrol italien, sont peut-être les premiers qui en aient fait connaître le vocabulaire. Hormayr a publié un petit poème fort curieux qu'il avait rapporté de ce pays. Nous-même, nous avons recueilli plusieurs chansons de ces montagnards, qu nous nous sommes fait traduire. Parmi ces chansons, celles dont le caractère est noble ou héroïque ont une frappante analogie avec les chants slaves; celles dont le sujet est joyeux ou populaire rappellent plutôt les chansons frioulaises, trevisanes ou même vénitiennes.

Quoique dépourvus généralement d'éducation, ces montagnards ne manquent pas d'esprit naturel. La plupart d'entre eux, avant trente ans, ont fait un voyage, et comme tous ceux qui ont beaucoup voyagé, et par conséquent beaucoup vu, ils aiment à conter. Si leurs courses ne sont pas toujours très productives, du moins ne leur sont-elles pas aussi préjudiciables qu'on pourrait le craindre; elles modifient peu leur manière d'être, et ils rapportent de l'étranger beaucoup moins de vices encore que d'écus. Le vol est fort rare dans ces montagnes, et le meurtre y est à peu près inconnu. Les femmes y sont faciles avant le mariage; une fois mariées leur conduite est irréprochable, et l'adultère, chez elles, est en quelque sorte sans exemple. D'habitude on permet tout à l'époux outragé qui surprend les coupables en flagrant délit. Il y a plus, les gens de sa paroisse l'aident, s'il y a lieu, à se faire justice, et parfois d'une manière assez sauvage. L'anecdote suivante en est la preuve.

Azolo, colporteur de Campo-Rovere, était l'un des jeunes gens les plus résolus et les plus aimés de son canton. Son visage était beau, sa tournure coquette et dégagée; c'était le dandy de la montagne. Il avait en outre un mérite assez rare dans le pays, celui de posséder toujours quelques écus de reste. Aussi toutes les filles de Campo-Rovere se sentaient-elles de l'inclination pour ce joli garçon si riche;

(1) Marzagaglia, Maffei, Marco Pezzo, Bettinelli, et beaucoup d'autres, ont disserté longuement sur les origines de cette population; nous doutons fort qu'on puisse tirer de tout ce fatras une conclusion raisonnable. L'historien Hormayr et l'abbé Agostino del Pozzo, originaire du bourg de Rozzo, l'une des sept communes, nous semblent plus près du vrai. Ce dernier fait bon marché des origines thuringiennes et cimbriques, et regarde ses compatriotes des Sette Communi comme un mélange de diverses populations allemandes réfugiées successivement dans ces montagnes. Hormayr pense que ces réfugiés sortaient de quelqu'une de ces vallées du Tyrol allemand qu'habitent exclusivement des colonies de charpentiers et ouvriers en bois. Ces ouvriers s'appellent encore dans le Tyrol *zemberlent*. De là l'origine *cimbrique*, qui ne reposerait alors que sur une consonnance.

plusieurs l'aimaient en secret et lui eussent volontiers offert les trois œufs des fiançailles (1); mais Azolo ne se souciait ni d'elles ni de leurs œufs. Il aimait une femme de Marostica, qui s'appelait Mélane, et il voulait l'épouser. Ses amis s'opposèrent de toutes leurs forces à cette alliance; ils lui répétaient que c'était manquer à tous les usages du pays, qui voulaient qu'un montagnard épousât une fille de la montagne; ils ajoutaient que Marostica ne valait guère mieux qu'une des bourgades de la plaine, dont elle était si voisine; que les hommes y étaient de mauvaise foi comme les gens de Vérone et de Padoue, et les femmes légères et faciles comme les Italiennes. Ces observations furent sans effet, le mariage eut lieu. Pendant plus de deux ans cette union fut parfaitement heureuse; Mélane paraissait avoir à cœur de faire mentir les fâcheux pronostics des amis d'Azolo. Vers le commencement de la troisième année de son mariage, un pâtre du val di Sella, qui s'appelait Giacomo, vint s'établir dans l'un des châlets de Campo-Rovere, amenant avec lui son troupeau. Giacomo devait passer tout l'été dans des pâturages dépendans du châlet qu'il avait loué. Il vit Mélane, et, comme elle était fort belle, il en devint aussitôt amoureux. Tandis qu'Azolo, la balle sur le dos, parcourait les vallées de la Piave et de la Brenta, s'absentant souvent des semaines entières, Giacomo, dont les pâturages étaient voisins du petit héritage des deux époux, rencontrait Mélane sous l'ombrage de chaque sapin, au détour de chaque rocher. Giacomo avait autrefois fait la guerre dans la Lombardie; sans être beau, son visage basané avait quelque chose d'étrange et de farouche qui plaisait. Comme ancien soldat, il était sans scrupules; il savait de plus qu'auprès des femmes le moyen de séduction le plus puissant, c'est l'audace, et il osait. Il avoua d'abord à Mélane qu'il la trouvait belle; il lui jura bientôt qu'il l'aimait, et comme il vit qu'au lieu de le fuir et de pousser son troupeau vers quelque autre partie de la montagne, Mélane revenait le lendemain au même lieu, Giacomo ne craignit pas d'oser plus encore.

Dans les pays de montagnes, les fautes de ce genre sont moins faciles à cacher qu'ailleurs; les arbres vous épient, les pentes voisines vous regardent, les buissons, les hautes herbes et jusqu'aux rochers, ont des yeux. Le secret de Mélane fut bientôt découvert, et on ne tarda pas à se dire dans le hameau avec un accent de railleuse indignation :— Mélane a trompé son mari. Peu de jours après, Azolo, de

(1) Il est d'usage dans le pays qu'à une certaine époque de l'année les jeunes filles offrent aux jeunes garçons qu'elles préfèrent un, deux ou trois œufs. Offrir trois œufs équivaut à une déclaration d'amour et à une demande en mariage.

retour de ses courses, au lieu de visages joyeux et bienveillans, ne rencontra sur toutes les physionomies qu'une sorte d'ironique tristesse. Azolo fut bientôt averti, il observa et ne put douter de son malheur. Sa première idée fut de fuir et de délaisser l'infidèle; puis il se rappela les railleries de ses compagnons, et ce souvenir fit naître la pensée de la vengeance. Une telle pensée grandit vite chez ces ames simples et presque sauvages; à peine avait-il songé à la vengeance qu'il combinait déjà les moyens de la rendre éclatante et terrible. Il donna pour prétexte au trouble où sa découverte l'avait jeté le mauvais succès de ses dernières opérations, et le lendemain, au point du jour, il prit sa balle et partit. A peine sorti du hameau, il fit un long détour par la forêt, et revint se cacher, à peu de distance de sa maison, dans une fente de rochers masquée par des broussailles, d'où il pouvait tout voir. Vers le milieu du jour, sa femme sortit de son jardin, chassant devant elle quelques chèvres; elle semblait préoccupée, et ne s'éloigna pas du village. Le soir était venu et le soleil s'abaissait, quand un homme s'approcha d'elle et lui dit quelques mots en passant; cet homme, c'était Giacomo; Azolo le reconnut sur-le-champ. Mélane rassembla ses chèvres et rentra précipitamment au logis.

La nuit commençait, quand Azolo sortit de sa cachette, se traîna à plat-ventre, comme un serpent, à travers les bruyères, et se rapprocha le plus possible de sa maison. Vers le tiers de la nuit, il aperçut un homme qui se glissait le long des murs, s'arrêtant souvent et regardant autour de lui comme pour s'assurer que personne ne le voyait. Arrivé près de la demeure d'Azolo, l'homme se retourna une dernière fois, jeta un regard en arrière, et, certain de n'avoir pas été découvert, il poussa doucement la porte entr'ouverte qu'il tira vivement sur lui, après être entré d'un seul bond. La porte n'était pas encore fermée qu'Azolo était debout, le poing serré, l'œil hagard, en proie à toutes les furies du désespoir, et ne respirant plus que la vengeance. Il la voulait effrayante et certaine; il eut donc la force de la différer de quelques instans. Au milieu de la nuit, quand tout fut tranquille dans le hameau, Azolo entassa, sans faire de bruit, plusieurs gros fagots de bois sec devant la porte et sous la seule fenêtre de sa maison, construite, comme les châlets suisses et tyroliens, de planches et de rondelles de sapin, conservant encore leur écorce résineuse. Prêtant de nouveau l'oreille, et certain de n'avoir pas été entendu, il alluma des étoupes qu'il avait placées sous le bois sec, et sur lesquelles il avait répandu l'eau-de-vie dont sa gourde était pleine. La flamme s'éleva en pétillant et en un instant enveloppa le châlet.

Azolo, ne gardant plus alors aucun ménagement, souleva une énorme poutre de sapin qui gisait sur le sol, à quelques pas de sa maison, et l'appuya contre le volet qui fermait la fenêtre, s'en servant comme d'un arc-boutant pour l'empêcher de s'ouvrir. Il barricada également la porte en dehors, et quand il fut bien certain que les coupables ne pouvaient s'échapper, il s'assit tranquillement sur un petit tertre, à quelques pas de sa maison, et la regarda brûler avec cette amère joie que donne la vengeance satisfaite. Quelques instans s'étaient déjà écoulés lorsque d'effroyables cris de femme, auxquels se mêlaient des hurlemens et des imprécations terribles, partirent de l'intérieur du châlet, dont tout l'extérieur était en flammes; de prodigieux efforts ébranlèrent en même temps le volet de la fenêtre solidement maintenu en dehors par la poutre de sapin. Dans cet instant, attirés par ces cris et par l'éclat des flammes, accouraient de tous côtés les habitans des châlets voisins. Ils s'élançaient pour éteindre l'incendie; d'un mot, Azolo les instruisit et les arrêta. — Laissez faire, leur dit-il, Mélane et Giacomo sont là! — Ses compagnons l'avaient compris, ils l'applaudirent et laissèrent faire; bien plus, ils vinrent en aide à sa vengeance. Lorsqu'après de terribles efforts, Giacomo, qui venait de briser le volet à demi consumé, parut à la fenêtre, tenant Mélane dans ses bras, et voulut s'élancer au dehors; armés de pioches, de fourches et de fléaux, ces hommes sans pitié, sourds aux rugissemens de l'un, aux supplications et aux cris de désespoir de l'autre, les repoussèrentdans les flammes au milieu desquelles on les vit rouler, se tordre et s'abîmer. — Azolo, depuis, s'est consolé et a même pris dans le pays une autre femme, qui cette fois ne l'a pas trompé.

Nous sortîmes des Sette Communi par un chemin fort différent de celui que nous avions suivi pour y entrer. Au lieu de s'enfoncer sous terre comme le sentier du Busso, celui-là semblait tracé dans les nuages. C'est le chemin qui rejoint le val de la Brenta et Bassano par Ronchi, Fossa et Ennego. Au moment de quitter le territoire de la petite république, nous ne pouvions assez admirer l'esprit industrieux de ses habitans, qui, de tous côtés, se signalait par les plus singulières tentatives. Là c'était un troupeau tout entier qui voyageait dans les airs : chèvres et moutons, suspendus à des cordes, étaient hissés le long de roches à pic, et passaient ainsi des pâturages de la vallée que le soleil avait desséchés, aux pâturages de la montagne que les neiges venaient de découvrir, et qui, dans ces localités, ne sont accessibles que de cette façon. Comment l'homme qui doit hisser ces animaux sur ces plateaux élevés, y arrive-t-il? Je frémis encore en

y songeant, et en me représentant ces intrépides montagnards, suspendus, au-dessus des précipices, à de frêles échelons qu'ils plantent successivement devant eux dans les interstices du rocher. Je les vois encore se servir avec une merveilleuse adresse du maillet au manche recourbé, à l'aide duquel ils enfoncent le morceau de bois qui leur sert de point d'appui, ou bien se cramponner aux racines pendantes et aux aspérités des rocs perpendiculaires. Quelquefois c'est la terre elle-même que l'on transporte par cette voie aérienne. Le paysan qui possède un champ fertile dans la vallée et un plateau stérile sur les hauteurs, dédouble en quelque sorte ce champ fertile, et va en étendre la moitié sur les mousses et les bruyères de la montagne. Quand des milliers de paniers de terre ont passé de l'un à l'autre champ, l'avoine, l'orge et la pomme de terre remplacent enfin les herbes sauvages, souvent même le roc nu. L'eau, comme la terre, voyage d'un étage à l'autre de ces monts élevés; des rigoles l'amènent de réservoirs creusés à leurs sommets sur leurs versans, ou bien, quand ces réservoirs n'existent pas, un mécanisme peu coûteux et que l'eau elle-même met en mouvement, la transporte du fond des vallées sur les pentes voisines, qu'elle arrose et qu'elle fertilise.

Dans les villages que nous traversions, nous trouvions toujours les habitans, hommes et femmes, assis à leur porte et travaillant en chantant, avec une activité et une application sans égales. Les femmes tissent la laine ou le chanvre, tressent des chapeaux de paille ou fabriquent de ces grossières dentelles qu'on vend à Trieste et à Venise. Les hommes, menuisiers, sculpteurs ou tourneurs, ébauchent et sculptent avec adresse et précision des cadres, des pendules, des crucifix, d'informes statuettes, des jouets d'enfans, qu'ils découpent dans l'érable où le *zirbelbaum* (1). La sûreté de main de ces ouvriers, l'aisance et la rapidité avec laquelle ils terminent ces divers ouvrages, sont inimaginables; on regrette que les plus adroits d'entre eux n'appliquent pas cette précieuse facilité à des ouvrages d'un dessin plus correct et moins grossier. Ces divers objets, analogues à ceux que l'on fabrique dans le Grödner-Thal et dans d'autres parties du Tyrol, sont expédiés la plupart en Allemagne, où on les enlumine et on les vernit, et d'où ils se répandent dans toute l'Europe et même en Amérique. Les petits modèles de gondoles qu'on vend à Venise sont également fabriqués dans ce pays, par des gens qui ne savent pas ce

(1) Les Allemands nomment ainsi le pin. On donne particulièrement ce nom dans les Sette Communi et dans les districts environnans à une espèce de sapin qui a de l'analogie avec le mélèze, mais dont le bois est plus blanc et plus compacte

qu'ils font : la raison en est fort simple, de leur vie ils n'ont vu ni bateaux, ni gondoles. Notre ami le commandant Leonardo nous assurait qu'un jour, étonné de l'ignorance de l'un de ces ouvriers, qu'il questionnait à ce sujet, il voulut lui faire comprendre que ce qu'il faisait là n'était rien autre chose qu'un modèle de bateau. — A d'autres, lui répondit le paysan, en haussant les épaules, je sais parfaitement bien que ce sont là des chaussures pour les femmes turques; mon maître me l'a dit.

Au-dessous d'Ennego, et à quelques lieues en avant de Bassano, on pénètre dans un défilé où la Brenta et le grand chemin du Tyrol se disputent, pour ainsi dire, le passage. Au centre de ce défilé s'élève un rocher de quatre à cinq cents pieds de haut, dont la face principale, qui regarde le torrent, perpendiculaire de la base au sommet, semble avoir été taillée et polie par la main de l'homme. A mi-hauteur de ce rocher, on voit une caverne spacieuse, et dans l'intérieur de cette caverne une espèce de petit château, où l'on ne peut arriver qu'en s'attachant à une corde et en se faisant hisser comme les moutons des Sette Communi; c'est le rocher et le fort de Kofol ou *Covolo*. Ce fort est défendu par quelques pièces de canon et par une petite garnison. C'est le cas, ou jamais, de dire que sans la garnison la forteresse serait imprenable; comment y arriver en effet, s'il n'y avait pas là-haut des gens pour vous tendre une corde et vous hisser?

Ce château, fameux dans le moyen-âge, sous les noms de *Claustran* ou *Cubali*, fut bien des fois assiégé, quoique pour le défendre, sa garnison n'eût qu'à retirer sa corde et à s'aller coucher. Aujourd'hui les boulets et les bombes ont un peu changé la question; cependant, comme le rocher, dans lequel ses murs semblent incrustés, est percé de vastes souterrains, admirablement blindés par la nature, et renfermant les vivres et les munitions de la garnison, qui peut, au besoin, s'y retirer, comme en outre, un puits creusé au fond de la caverne, fournit abondamment une eau excellente, les assiégés pourraient laisser l'artillerie de l'ennemi démolir cette bicoque, qu'on appelle château, sans trop s'en inquiéter; ils seraient toujours sûrs d'avoir de quoi boire et manger, et de ne pas coucher à la belle étoile.

Le fort de Kofol est donc imprenable comme par le passé; malheureusement, placé comme il est, il ne défend ni ne protége rien, pas même le grand chemin des Sette Communi.

F. MERCEY.

REVUE MUSICALE.

Le Théâtre-Italien marche à grands pas vers sa clôture; encore quelques belles soirées, et l'Odéon fermera ses portes; les représentations à bénéfice se succèdent, le public passe en revue les chefs-d'œuvre du répertoire; déjà, de part et d'autre, on se fait ses adieux, tristes adieux en vérité, car, cette fois, c'est pour tout de bon qu'on se quitte, et d'irréparables brèches vont s'ouvrir dans le groupe mélodieux qui nous enchantait depuis tantôt dix ans. Rubini tout le premier, Rubini déserte la scène de ses triomphes. Que dire d'une semblable retraite, à moins d'en admirer l'énergie et le courage? Rubini rompt avec le théâtre dans la force de l'âge, dans la plénitude de la voix et du talent. Laissons-le faire, n'en ayons pas trop de regrets; le souvenir qui nous restera de l'illustre ténor n'en vaudra que mieux, et nous aurons pu l'admirer jusqu'à la fin. Lablache, lui aussi, se retire. Une crise sérieuse commence pour le Théâtre-Italien, bien des gens pensent que c'est son agonie; franchement, nous ne le croyons pas. Si la saison de cette année a été moins heureuse que les campagnes précédentes, ce n'est ni à la lassitude, ni au caprice du public qu'il faut l'attribuer, mais bien à l'influence funeste du quartier, à l'éloignement de cette salle où nulle entreprise ne tente la fortune impunément. Le Théâtre-Italien ne périt pas en France, il se transforme, il se régénère; combien de fois l'évènement n'a-t-il pas démenti d'une éclatante manière les sinistres prédictions de cette espèce! Je ne parle point ici du temps de la Fodor et de la Pasta; sans remonter aussi haut, n'avons-nous pas vu le dilettantisme s'émouvoir et perdre contenance à la seule idée d'une absence de la Sontag ou de la Malibran? La Sontag a changé de condition, la Malibran est morte sans avoir jamais reparu sur notre scène. Le Théâtre-Italien a-t-il désespéré? Non certes; d'autres sont venus, Rubini, Lablache, Tamburini, la Grisi, qui depuis dix ans occupaient tout notre enthousiasme. A la période de Rossini et de la Malibran a succédé la période de Bellini et de Rubini : pourquoi maintenant de nouveaux chanteurs ne se formeraient-ils pas sous un maître nou-

veau? Car, n'ayons garde de nous le dissimuler, le groupe qui se retire emporte avec lui toutes les traditions de la musique de Bellini. On chantera encore la *Sonnambula* après Rubini, encore *les Puritains* après la Grisi, *la Straniera* après Tamburini; mais le caractère, l'expression, le secret mélodieux de ces langoureuses cantilènes se perdra de plus en plus, il en sera bientôt des nouveaux chanteurs à l'égard de Bellini, comme il en est de Rubini, par exemple, à l'égard de Rossini. Vous ne ferez jamais que le prince des ténors de notre temps chante *Otello* ou *la Gazza* avec la même supériorité incontestable, le même sentiment, le même génie qu'il apporte dans l'exécution des *Puritains* ou de *la Sonnambula*. Cette musique de Rossini a le tort de n'être point écrite spécialement à son intention; il ne la comprend plus, et puis d'autres s'en sont emparés avant lui. Garcia n'a-t-il pas posé à tout jamais sa griffe de lion sur le rôle d'Otello? les souvenirs de Davide ne palpitent-ils pas aujourd'hui encore dans le duo de *la Gazza?* Rossini appartient déjà à une génération de chanteurs qui n'est plus; dans quatre ans, sans nul doute, on en pourra dire autant de Bellini. Qu'on s'étonne ensuite que les maîtres italiens traitent si légèrement la confection de leurs chefs-d'œuvre, eux qui savent par expérience qu'une partition ne survit point à son chanteur! Du reste, les mêmes vicissitudes n'ont-elles pas atteint le répertoire? ne disait-on pas, aux beaux jours de *Semiramide*, d'*Otello*, de *Tancredi*, qu'il n'y avait d'espoir et de salut qu'en Rossini, et que le jour où le chantre immortel se tairait, le Théâtre-Italien cesserait d'exister? Cependant Bellini est venu, puis Donizetti. Qu'on se rappelle les préventions que rencontrait jadis la mise en scène de tout opéra nouveau; s'agissait-il de représenter une partition écrite pour notre scène, et que par conséquent l'enthousiasme de l'Italie n'avait point consacrée d'avance, le public de Favart n'en voulait rien entendre; cependant nous l'avons vu changer d'avis au sujet des *Puritains*, et, dès cette époque, un nouveau système de répertoire commence. Nous avons bien remplacé Rossini et la Malibran; pourquoi donc, s'il vous plaît, ne remplacerons-nous pas Rubini? La crise sera longue et laborieuse peut-être, mais il ne faut pas que l'administration se décourage. Et d'abord, je ne m'imagine pas l'Italie aussi dépourvue de ressources que certains dilettanti aux abois le prétendent. Depuis plus de six ans que les grands chanteurs passent tous leurs hivers à Paris et leurs étés à Londres, de jeunes talens doivent s'être formés, car, en Italie, il faut qu'on chante. On cite déjà plus d'un nom que le succès recommande, entre autres, Moriani et Poggi; Moriani surtout, jeune ténor de vingt-cinq ans, dont on vante la voix sonore, et l'instinct musical et progressif. Malheureusement, il y a peu de chances de l'entendre à la saison prochaine. Moriani redoute, pour ses débuts, les souvenirs tout frémissans de Rubini, et, pour éviter une lutte toujours dangereuse avec des impressions si puissantes, compte ne pas se produire avant deux ans sur une scène si long-temps occupée avec gloire par l'illustre virtuose. N'importe; voilà de quoi nous rassurer un peu pour l'avenir, du côté des ténors. Rien ne donne à penser que Tamburini doive se retirer si tôt; mais, le cas échéant, n'aurions-nous pas sous la main de quoi le rem-

placer en peu de temps? Il est impossible que Barroilhet songe à se fixer à l'Opéra, et ne se lasse pas, tôt ou tard, du régime qu'on lui fait là. On se demande quels avantages un talent comme le sien, une voix dont la plus grande séduction réside dans l'art de ménager les nuances, peuvent trouver dans ce répertoire où le système dramatique domine. Passe encore pour l'air de bravoure; mais toujours crier comme quatre, toujours se démener, avoir à lutter avec les trombones et les ophycléides, lorsque la voix voudrait se déployer dans une de ces phrases mélodieuses que le violoncelle affectionne, en vérité, la position n'est pas tenable, et Barroilhet finirait par y succomber comme tant d'autres. On écrira des rôles pour lui, dites-vous; à merveille. Mais quel ensemble groupera-t-on à ses côtés, quelles voix lui donnera-t-on pour sympathiser avec la sienne? Ecoutez le septuor de *Don Juan* aux Italiens, et vous reconnaîtrez facilement que toutes ces voix s'accordent entre elles, non-seulement par l'intonation, mais par le style et la méthode. Rubini, Tamburini, la Grisi, la Persiani, relèvent tous des mêmes traditions; de là le merveilleux ensemble de la troupe italienne, son harmonie. A l'Opéra, au contraire, autant de personnages, autant de styles; celui-ci récite, celui-là chante; l'un prétend restaurer la déclamation lyrique, et donne à sa phrase un tour solennel et pédantesque; l'autre affecte les allures de l'école de Bellini. Il suffit que deux voix se rencontrent pour que la dissonnance éclate. L'atmosphère de l'Académie royale de musique ne saurait convenir à Barroilhet pas plus qu'à M. de Candia; il faudra qu'il en sorte, et le plus tôt sera le mieux.—Quant aux femmes, la Persiani et la Grisi semblent de nature à porter plus d'un hiver encore le fardeau du répertoire, et, s'il y avait lieu à se régénérer de ce côté, ni Mlle Loewe, ni Pauline Garcia ne manqueraient à l'appel. Mais la salle? C'est là, en effet, la plus urgente nécessité, à laquelle on devra pourvoir; et l'autorité interviendra, sans doute, d'ici à la saison prochaine. A moins de vouloir la ruine définitive du Théâtre-Italien, on ne peut prolonger davantage son exil dans les solitudes du quartier de l'Odéon. On a parlé de la salle Favart. Tous les souvenirs des Bouffes sont là, dans cette salle élégante d'où l'incendie les a chassés, et que d'autres ont usurpée depuis, comme le coucou qui s'empare du nid de la fauvette. A tout prendre, l'Opéra-Comique s'accommoderait assez de la Renaissance, que le mélodrame des boulevarts occupe à cette heure, faute de mieux.

En attendant, la clôture s'annonce dignement. Si le dilettantisme s'est un peu ralenti cette année pendant le cours de la saison, voilà qu'il se ravive et prend feu de plus belle, à mesure que l'heure des adieux approche. A la dernière représentation de *Lucia*, Rubini, quoique visiblement indisposé, a rencontré de sublimes effets. Au troisième acte surtout, il est admirable; jamais la passion, la mélancolie, le désespoir, n'ont eu, pour s'exprimer, un plus noble accent, et disons-le aussi, un plus noble langage. Comme toute cette scène se développe avec puissance, depuis cette ritournelle si pleine de terreur, qui précède l'adagio, jusqu'à cette phrase de *bell'alma inamorata*, si désolée et si plaintive! Quel dommage, quand on a pu trouver de semblables inspira-

tions, qu'on s'oublie soi-même au point de dépenser journellement sa verve en toute sorte de combinaisons industrielles! Penser que, depuis *la Favorite*, M. Donizetti est allé à Rome, et qu'il en est revenu après y avoir laissé une partition nouvelle, une partition en trois actes, à laquelle il ne songe déjà plus sans doute, occupé qu'il est d'opéras comiques et de grands opéras qu'il prépare pour toutes les saisons de l'année! Après le génie, qui crée à son temps, à son heure, quand sa nature le sollicite, je ne sais rien au monde de plus curieux que cette veine intarissable, toujours en humeur de se répandre en quatuors, en duos, en finales, en cavatines. Comment M. Donizetti fait-il pour penser à toutes les choses qu'il invente? où trouve-t-il le temps, je ne dis pas de composer, mais d'écrire tant de notes? L'idée seule d'une pareille besogne vous épouvante; écrire, toujours écrire, sans l'inspiration, sans son ombre; passer sa vie devant des masses de papier réglé, qu'on s'impose la tâche de couvrir dans un temps donné; quel supplice, si ce n'était un plaisir, le plaisir de faire sa fortune! — Ce soir, le bénéfice de Rubini nous rend *Otello*, et s'il faut en croire les bruits du théâtre, au milieu de cette foule de chefs-d'œuvre qui vont maintenant encombrer le répertoire pendant les dernières représentations, un opéra nouveau pour nous doit se glisser, *la Vestale* de Mercadante. *La Vestale* de Mercadante, cela ne sonne-t-il pas étrangement aux oreilles? Il y a des sujets que le génie de certains hommes a tellement consacrés, qu'on a peine à imaginer que d'autres les abordent. Se figure-t-on un *Don Juan* de Meyerbeer, un *Otello* de Bellini? Refaire *la Vestale*, quelle idée! Quand de pareilles fantaisies vous passent par la tête, il faut s'y prendre comme Gluck; autrement, on s'expose à tomber dans le ridicule. Lutter avec M. Spontini, cela se conçoit; mais choisir pour terrain *la Vestale*, son chef-d'œuvre, le seul qu'il ait écrit dans sa longue carrière si agitée, il y aurait de quoi s'étonner, s'il ne s'agissait de Mercadante, c'est-à-dire, d'un brave Italien qui n'y voit pas malice. L'auteur d'*Elisa e Claudio* cherchait sans doute un prétexte à cavatines; le poème de M. de Jouy lui sera tombé par hasard sous la main; voilà tout le secret. D'ailleurs, aux Italiens on fait bon marché du poème. Oublions-le pour cette fois encore, et, si la musique est ingénieuse et bien tournée, applaudissons-la, ni plus ni moins que s'il était question des *Brigands* ou du *Giuramento* du même maître, quittes à revenir à Spontini lorsqu'on nous parlera sérieusement de *la Vestale*. — A propos de M. Spontini, quelle activité nouvelle l'enflamme donc, quelle humeur tracassière le possède? Il n'est question dans les gazettes allemandes que de ses griefs et de ses réclamations fastueuses. A l'entendre, on dirait qu'il va faire un procès au roi de Prusse, tout cela parce qu'on a le malheur de ne plus goûter sa musique à Berlin. Il entre, à ce qu'il paraît, dans les attributions de M. Spontini, maître de chapelle de la cour, d'écrire tous les deux ans trois grands opéras dont l'administration supérieure se charge de lui fournir les poèmes. Or, depuis l'échec malencontreux d'*Agnès de Hohenstauffen*, l'intendant de sa majesté élude autant qu'il peut cette clause ruineuse pour le théâtre : de sorte que, chaque fois qu'il prend fantaisie à l'illustre auteur de

la Vestale de mettre un poème en musique, force lui est de payer ce poème de ses propres deniers. De là tant de colère et de menaces, tant de bruits et d'intrigues. Quel spectacle, en vérité, que celui d'un artiste célèbre qui lutte par le scandale contre la désuétude où sa gloire est tombée! Comment M. Spontini ne comprend-il pas que s'abstenir de livrer à un musicien les poèmes convenus, c'est tout simplement une manière polie de faire entendre à ce musicien qu'on ne se soucie pas de sa musique? Et comment un artiste qui se respecte pourrait-il vouloir imposer son œuvre à des gens qui la répudient d'avance? M. Spontini a rencontré dans sa vie une inspiration heureuse, une seule véritable bonne fortune. Quels sont, s'il vous plaît, les honneurs réservés aux grands maîtres, qu'il n'ait point reçus à l'occasion de ce chef-d'œuvre unique? L'Institut de France lui a ouvert ses portes, à lui, Italien résidant en Allemagne; le roi de Prusse l'a fait son maître de chapelle. Que demande-t-il donc? Quelle fureur le tourmente? Que lui faut-il encore? Écrire? Ecrire, lorsque toute vocation s'est évanouie, occuper le public de sa personne, imposer ses œuvres au théâtre qu'elles ruinent! Qu'il y a peu d'hommes qui sachent couronner leur carrière! et combien, en face de si mesquins débats, la voix qui s'est tue après *Guillaume Tell* vous semble noble et digne!

L'Opéra fait comme les Italiens, qui ont pour habitude de passer éternellement en revue le même répertoire, avec cette différence qu'ici nul attrait dans l'exécution ne relève la monotonie accablante d'un pareil système. Aujourd'hui on joue *la Favorite*, demain *la Juive*, puis *Robert-le-Diable* ou *les Huguenots;* et, quand on a fini, on recommence : toutefois çà et là de piquantes intentions se révèlent, et l'affiche annonce tantôt que M. Marié remplacera Duprez dans *Guido et Ginevra*, tantôt que M. Alizard prend la partie de Baroilhet dans *la Favorite*. Que M. Marié paraisse dans *Guido*, rien de plus naturel; Duprez succombe, chacun le sait, au terrible métier qu'on lui a fait faire, et le grand chanteur a tant prodigué les *ut* de poitrine, qu'il ne lui en reste plus à donner qu'un très petit nombre, qu'il ménage pour les soirées solennelles de *Guillaume Tell* ou des *Huguenots*. Mais comment s'expliquer M. Alizard dans *la Favorite?* Il y a dans cette indigeste partition de M. Donizetti deux morceaux que le public entend avec plaisir : la cavatine de Baroilhet et son adagio dans le trio du troisième acte. Ces morceaux, pour lesquels le public endurait avec tant de patience les gammes chromatiques et les trilles de Mme Stoltz, voilà qu'on les supprime d'un trait. Nous ne parlons pas ici de la physionomie de M. Alizard, à qui son embonpoint semble désigner spécialement l'emploi des pères nobles; mais il est impossible que ce chanteur se fasse illusion sur ses propres moyens au point de croire qu'il pourra jamais parvenir à remplacer Baroilhet. La voix de M. Alizard, puissante et sonore dans l'occasion, mais fruste et sans aucune espèce de flexibilité naturelle, ne saurait se ployer aux conditions de la méthode nouvelle importée d'Italie à l'Opéra par le jeune barytôn. Cette voix, qui peut tenir très convenablement sa partie dans une scène de Gluck ou de Sacchini, ainsi qu'il lui est arrivé de le faire dernièrement au Conservatoire, n'entend rien à ces mille délicatesses,

à ces artifices d'expression, à ces nuances merveilleuses dont le virtuose italien dispose avec tant de goût. Baroilhet est un chanteur de luxe, un chanteur de fantaisie. Les rôles écrits pour lui n'appartiennent qu'à lui. Seul peut-être dans la troupe de l'Opéra. il se détache de l'ensemble,et, sous le règne du système dramatique toujours en honneur à l'Académie royale, garde l'originalité de son talent. Nul autre que Baroilhet n'a le privilége de conserver franchement sur notre scène les allures italiennes, d'attirer le public et de le satisfaire avec une cavatine. Or, un pareil chanteur ne se *double* pas. Jouer *la Favorite* sans Baroilhet, c'est donner le coup de grace à cette partition, dont on peut dire que le jeune virtuose a fait toute la fortune. — Du reste, s'il y a quelque sujet de déplorer la situation présente, l'avenir ne s'annonce pas sous un aspect beaucoup meilleur pour l'Académie royale de musique. D'ordinaire, ce qui console dans les jours d'épreuve, c'est l'espoir que d'autres plus gais leur succéderont. Malheureusement, dans une administration de théâtre, l'imprévu joue un bien mince rôle, et l'on ne recueille guère qu'après avoir semé. Or, quels chefs-d'œuvre se préparent à l'Opéra, quels ballets tient-on en réserve, qu'attendre de l'avenir, si ce n'est l'épuisement plus complet d'un répertoire et d'une troupe qui ne se renouvellent pas? Interrogez les programmes qui circulent, plongez dans la perspective aussi loin que vous pourrez; que trouvez-vous? Une partition en deux actes de M. Thomas; puis, dans le vague, quelque chef-d'œuvre de M. Donizetti, quelque fantastique élucubration de M. Berlioz, *la Nonne sanglante* peut-être. Voilà certes de quoi contenter les plus difficiles, et nous ne voyons pas pourquoi l'on s'obstinerait encore à ne pas crier bravo. Disons-le donc ouvertement, ce régime-ci vaut l'ancien, l'Opéra n'a rien perdu de ses splendeurs, nous sommes toujours au temps de la Taglioni et de la Elssler, de Meyerbeer et de Mlle Falcon, à ce noble temps où l'attention du public, incessamment éveillée, se partageait entre les richesses du présent et celles qui s'amoncelaient dans l'avenir! Quant à l'opéra nouveau de M. Meyerbeer, il n'en est plus question; l'auteur des *Huguenots* demeure en Allemagne, et Mlle Loewe vient de signer avec Londres un engagement de deux années. La jeune cantatrice de Berlin débutera au mois d'avril dans *la Straniera*. Certes, quand on compte les noms dont se compose, pour cette saison, la troupe du Queen's-Theater, quand on voit figurer l'un à côté de l'autre des sujets tels que la Grisi, la Persiani, Pauline Garcia, on s'étonne au premier abord qu'une Allemande s'aventure seule en si glorieuse compagnie. Heureusement Mlle Sophie Loewe est femme à tenir son rang partout; la position sera difficile sans doute, les rôles pourront bien lui manquer, et il y aurait de la folie à croire que la Grisi voudra se dessaisir en sa faveur des partitions dont elle dispose. N'importe; quelles que soient les conditions où son talent se produise, il faudra bien toujours qu'on le remarque. D'ailleurs, Mlle Loewe possède sur les autres un avantage qui lui conciliera en peu de temps l'enthousiasme des Anglais; nous voulons parler de la manière dont elle chante l'ancienne musique. On sait à quel point les Anglais se passionnent pour les œuvres de Handel, combien ils se pâment

d'aise à cette musique vêtue de velours et coiffée à l'oiseau royal comme un bon gentilhomme du vieux temps, qui, sans penser à déguiser son allure un peu caduque, marche dans sa dignité au milieu des générations nouvelles qui le vénèrent et l'admirent. Ce dilettantisme-là suffirait au besoin pour assurer la fortune de Mlle Loewe en Angleterre. Il y a surtout un vieil air de Graun écrit pour la Mara, et que la jeune cantatrice dit à ravir. Qui connaît Graun en France? Ce musicien du siècle de Frédéric a cependant composé avant Sébastien Bach un oratorio de la Passion, qui est tout simplement un chef-d'œuvre. Il y a dans tous les temps et dans tous les pays de ces hommes de génie dont la destinée est de vivre et de mourir obscurs, et de travailler pour d'autres qui viennent ensuite largement moissonner dans leur champ. Graun est un de ceux-là, un de ceux qui préparèrent Gluck. Qui pourrait dire tout ce que l'immortel auteur d'*Iphigénie* doit à cette vieille école allemande du temps de Frédéric? Il est vrai que d'autres en ont usé de même à son égard, et ne se sont pas fait faute de puiser dans son bien, Mozart tout le premier, qui prend sans se gêner dans *Armide* l'appel lugubre du commandeur pendant le duo du second acte de *Don Juan*. On connaît ce mot du grand maître, un jour qu'un de ses amis lui mettait sous les yeux l'identité des deux passages : « Eh pardieu! je le sais bien, lui dit Mozart; je n'aurais pas fait mieux que Gluck, et je n'ai pas voulu faire plus mal. » Le plagiat dans les arts s'explique à merveille, pourvu que le génie le consacre et qu'il se consomme de haut. Que de belles choses venues çà et là au hasard dans une œuvre dont l'ensemble avorte, et qui périraient sans retour, si quelque Molière, quelque Mozart ou quelque Gluck ne se trouvait là fort à propos pour les recueillir! Rossini assistait un jour à la représentation d'une mauvaise parade musicale; tout à coup, au milieu d'un fatras de notes ridicules, une mélodie s'élève; le maître alors tire ses tablettes et dit à son voisin, tout en écrivant la mélodie : « Laissez-moi faire, c'est trop bon pour cet imbécile. » — Toujours est-il que Mlle Loewe chante cet air de Graun avec une verve prodigieuse, une singulière intelligence du caractère de la musique, un trille incomparable, et qu'elle a dans le gosier de quoi rendre un rossignol jaloux.

L'Opéra-Comique vient encore de trouver une bonne fortune dans la partition nouvelle de M. Auber. Ceci n'est, à coup sûr, ni le *Freyschütz*, ni *le Comte Ory*, ni même *le Domino Noir;* mais, en face de tant de grace et d'élégance, d'une instrumentation si ingénieuse, si vive, si parfaitement soignée en ses mille détails, d'une musique si dépourvue de prétentions et si pleine de goût, le pédantisme de la critique n'a que faire. Vous trouverez des gens qui s'échauffent la bile au seul nom de M. Auber, nous devrions dire à la seule idée de ses succès; ces gens-là vous parleront de *Don Juan* à propos du *Domino Noir*, ou de la Symphonie en *ut mineur* à l'occasion des *Diamans de la Couronne*, comme si tout cet aimable bavardage, tant d'esprit et d'enjouement, relevaient de la poétique ordinaire. Vous aimez cette musique ou vous ne l'aimez pas; là est toute la question. Pourquoi se disputer là-dessus? il ne s'agit pas même de couleur, tout au plus de nuances. Un grand

mérite de M. Auber, c'est de comprendre à merveille le genre pour lequel il écrit, de se contenter d'avoir de l'esprit et du goût dans une époque où le génie court les rues, en un mot de pouvoir composer un opéra comique, ni plus ni moins. Qu'on pense aux ressources de l'endroit, à ces petites voix qui fredonnent, à cette nécessité pour le musicien de modérer sans cesse les élans de son inspiration, d'être ici et point là, de ne se montrer qu'à de rares intervalles, et qu'on dise si pareille scène convient aux grands éclats dramatiques, aux grandes passions musicales. L'Opéra-Comique est un théâtre de fantaisie, le genre qu'on y exploite n'a de correspondant nulle part, ni dans la littérature ni dans la musique. Le Théâtre-Français a ses comédies, le Théâtre-Italien ses partitions; ce qui n'est ni une comédie ni une partition, c'est un opéra comique, c'est-à-dire quelque chose qui se parle et se chante à la fois, quelque chose d'absurde qui doit vous amuser au moins deux heures. On dit que la pièce des *Diamans de la Couronne* est invraisemblable. Si vous l'accusiez d'être ennuyeuse, je concevrais le procès; mais autrement, comment faire un pareil reproche à la pièce lorsque le genre est l'invraisemblance même? Savez-vous rien de plus absurde au monde que cet assemblage de prose et de vers, de dialogues et d'ariettes? Deux personnages sont en scène et causent assez raisonnablement de leurs affaires; tout à coup les instrumens s'accordent, et voilà ces personnages qui se mettent à chanter comme des fous. Pourquoi la musique commence-t-elle? pourquoi s'interrompt-elle? Demandez au caprice du musicien. Nul mieux que M. Auber ne possède le secret d'intervenir à temps, avec mesure et discrétion; ses opéras comiques, ses chefs-d'œuvre s'entend, *le Domino Noir, l'Ambassadrice, les Diamans de la Couronne,* passeraient au besoin pour les modèles du genre; reste à savoir si le genre est bon. Oui, sans doute, tant que M. Auber chantera; plus tard nous verrons. La pièce des *Diamans de la Couronne* a le bon goût et l'élégance qui distinguent d'ordinaire les faciles inventions de MM. Scribe et de Saint-Georges. Les scènes se succèdent avec rapidité, les incidens se croisent et se combinent avec art, et d'un bout à l'autre de la soirée l'action ne languit point un seul instant. Cela se passe bien un peu dans un monde imaginaire; mais que faut-il donc à la musique, si ce n'est des personnages et des actions de fantaisie? Que m'importe que votre imagination se donne carrière, pourvu que le point de départ soit original? Sur le chapitre de l'originalité, il y aurait peut-être à dire plus qu'on ne pense. Mais M. Scribe est ainsi fait : dès qu'une chose plaît au public, il faut qu'il la lui serve à toute occasion. Ainsi, le procédé mis en œuvre dans *les Diamans de la Couronne* est le même que celui du *Domino Noir*. Ici comme là, il s'agit d'un personnage mystérieux et qui devient toujours de plus en plus impossible à mesure que l'action se complique. M. Scribe bâtit ses pièces sur une situation, absolument comme Shakspeare et Molière conçoivent leurs chefs-d'œuvre sur une idée. Une fois l'idée mise en lumière, et quand ils ont prouvé ce qu'ils veulent, ces grands maîtres coupent court à l'action dramatique, et prennent sans façon le premier dénouement qui leur tombe sous la main; de même, lorsqu'il a épuisé

tous les incidens qui peuvent naître d'un motif fécond, lorsqu'il a combiné, tissé, noué, tordu de cent manières le fil des situations, M. Scribe invente un dernier prodige plus prodigieux que tous les autres, et d'une bohémienne traquée par la police fait la reine de Portugal pour en finir. Après tout, que M. Scribe se pille lui-même, qu'il abuse souvent de certaines combinaisons, cela ne regarde pas la critique; mais le public, qui se porte en foule à ses pièces, opéras ou comédies, s'y amuse, et par conséquent lui donne raison sur les moyens. Ni plus ni moins, il ne s'agit point en tout cela d'une question littéraire.—La partition de M. Auber, bien qu'un peu de lassitude se fasse sentir çà et là, vous étonne encore, après tant de petits chefs-d'œuvre, par sa physionomie agaçante et mélodieuse. Que d'esprit et de gentillesse à défaut d'imagination! que de talent et de merveilleuse habileté à défaut de génie! Le motif, cette ame de la musique d'Auber, scintille à tout instant comme une perle dans le tissu délicat de cette harmonie; vous le retrouvez là moins fréquent sans doute que dans *le Domino Noir,* mais toujours enjoué, pétulant, aimable; et cet orchestre, que de grace, de verve, d'invention, de minutieuse élégance dans ses moindres détails! Tous ces instrumens causent ensemble de chose et d'autre; les flûtes et les hautbois, les violons et les clarinettes, échangent entre eux mille petites conversations, comme les oiseaux dans les branches. Le chœur de moines, qui sert de finale au premier acte, est une ravissante boutade; il règne, dans cet hymne de dévotion qu'entonnent des bandits déguisés en capucins, un ton de persiflage et d'ironie qui convient à merveille au sujet. M. Auber, avec son esprit fin et prompt, s'entend mieux que personne à rendre ces nuances de sentiment qu'un musicien vulgaire ne saurait indiquer. Qu'on se rappelle à ce propos les couplets dévotement goguenards de l'économe dans *le Domino Noir.* L'air de la Catarina au second acte serait un chef-d'œuvre si *l'Aragonaise* du *Domino* n'existait pas, *l'Aragonaise,* ce joli patron sur lequel M. Auber avait déjà taillé les couplets de *Zanetta.* Au milieu de tant de richesses, comment soi-même ne pas confondre: les couplets de *l'Ambassadrice,* les couplets d'*Actéon,* du *Domino Noir,* de *Zanetta,* que sais-je? Puisque nous citons les traits les plus charmans par lesquels l'opéra nouveau de M. Auber se recommande, indiquons encore dans le trio du troisième acte un motif délicieux et qui rappelle peut-être la première phrase du trio de *Gustave,* mais de loin et juste autant qu'il faut pour qu'on l'en aime davantage.— Cette fois, la partition de M. Auber s'est produite sans sa cantatrice accoutumée. L'auteur des *Diamans de la Couronne,* qui ne veut pas qu'on vieillisse, lui dont l'imagination heureuse a toujours vingt ans, M. Auber n'a plus trouvé que la voix de Mme Damoreau fût assez jeune désormais pour sa musique. Mme Damoreau cède le pas à Mme Thillon. Cela se conçoit-il? n'importe, le maître l'a voulu ainsi, et la prima donna se retire. Mais, avant de quitter la scène, quels adieux ravissans elle adresse au public chaque soir! Allez entendre encore Mme Damoreau dans *l'Ambassadrice,* dans *le Domino Noir,* et dites si jamais on eut plus d'élégance, de goût, de vocalisation et d'intelligence musicale. Il

y a de ces rivalités de théâtre faites pour rendre à une cantatrice toute la jeunesse, tout l'éclat de la voix et du talent. Si pareille émulation pouvait agir sur la jeune virtuose et la pousser à conquérir un peu de cette méthode et de ce goût dont rien ne saurait vous dispenser au théâtre! Au reste, Mme Anna Thillon est toujours cette jolie Anglaise que nous avons connue autrefois à la Renaissance, cette aimable bergère de Watteau qui minaude assez agréablement et confie à ses œillades le soin de faire passer tout ce que ses gammes chromatiques et ses trilles ont d'incorrect et d'erroné, et certes, sur ce point, il n'y a rien à dire. Les yeux de Mme Thillon chantent et vocalisent à ravir; mais franchement il ne suffit pas d'un joli minois, si vaporeuses et si blondes que puissent être d'ailleurs les touffes de cheveux qui l'encadrent, pour recueillir, même à l'Opéra-Comique, l'héritage de Mme Damoreau. Nous voudrions bien ne pas nous montrer sévère à l'égard de Mme Thillon; elle est si jeune! va-t-on dire; et d'ailleurs, à cet âge, Mme Damoreau faisait-elle beaucoup mieux? Non sans doute. Mais au début de sa carrière Mme Damoreau suivait déjà une direction intelligente, et, tout en occupant un emploi secondaire au Théâtre-Italien, se préparait par l'étude à tenir le rôle brillant qu'elle a joué depuis. Ici, au contraire, que voyons-nous? Une jeune femme assez heureusement douée, se lançant de prime-abord dans toutes les difficultés de l'art, et cela sans être encore le moins du monde cantatrice ou comédienne, sans avoir travaillé sa voix, sans en avoir réglé l'intonation, égalisé les registres, dans toute l'inexpérience d'une élève de six mois, et, qui plus est, d'une étrangère qui ne sait rien de notre prosodie et parle un jargon presque inappréciable. Pourquoi Mme Thillon reculerait-elle devant le répertoire de Mme Damoreau, elle qui, dans la *Lucia*, n'a pas craint d'aborder les points d'orgue éblouissans de la Persiani? On a pu, au commencement, encourager de pareilles tentatives et n'y voir que le caprice d'une jeune femme impatiente de s'essayer enfin dans un rôle de cantatrice; mais aujourd'hui que Mme Thillon songe décidément à se poser en prima donna, il faut qu'elle invente autre chose que ces cascades de notes douteuses qu'elle éparpille avec tant de gentillesse enfantine et d'adorable mauvais goût. Que la jeune virtuose y prenne garde, sa physionomie vaporeuse occupe dans sa manière de chanter une cavatine beaucoup plus de place qu'il ne convient; et puisque rien n'est éternel au théâtre, puisque tout passe, même le talent, même le plus légitime succès, il pourrait bien se faire qu'un jour, lorsque sa jolie bouche sera moins rose, lorsque ses cheveux tomberont moins touffus et moins cendrés sur ses fraîches épaules, le public ne vît plus en elle qu'une cantatrice de province.

Si nous ne parlons qu'à de lointains intervalles des solennelles matinées du Conservatoire, c'est qu'en vérité toute formule d'éloge semble épuisée à l'égard des chefs-d'œuvre qui composent le répertoire de la société des concerts. Que dire, en effet, de la symphonie en *ut mineur*, de la symphonie en *la*, de l'ouverture d'*Euryanthe*, de *Fidelio*, d'*Egmont* ou de *Coriolan?* La symphonie pastorale faisait les honneurs de la dernière séance. Avec Beethoven, il n'y a point à choisir; au milieu de tant de magnifiques conceptions,

on ne saurait se décider. Celle qu'on vient d'entendre est toujours la plus belle, et de la sorte chacune, à tour de rôle, passe à bon droit et dans la même saison pour son chef-d'œuvre. Puisque nous en sommes aujourd'hui sur la symphonie pastorale, savez-vous quelque part une plus imposante musique? a-t-on jamais chanté hymne plus majestueuse à la création? Les oiseaux qui gazouillent, les cascades qui pleurent, les troupeaux qui bêlent, toutes les voix de l'aurore et du soir, tous les échos de la nature sont là; vous entendez les mille bruits de la plaine et de la montagne, peu s'en faut que vous n'en respiriez les mâles odeurs. Un instant seulement l'homme intervient pendant le menuet, mais pour disparaître aussitôt sous les roulemens formidables de l'orage qui éclate avec une colossale puissance. Les élémens s'emportent, le tonnerre gronde, la tempête se déchaîne. Jamais l'épopée de la nature ne s'est élevée plus haut. N'a-t-on pas inventé dernièrement (que n'invente-t-on pas!) une machine à prendre la nature sur le fait? Il y a pourtant de toute éternité quelque chose de plus beau que le daguerréotype et de plus fécond, le génie humain, où l'univers tout entier se reflète, et qui donne pour résultat, non plus une ombre inanimée et froide, mais l'ame même, l'œuvre vivante du Créateur. L'orchestre du Conservatoire exécute la symphonie pastorale avec son enthousiasme, son intelligence ordinaire, et toucherait à la perfection, si les instrumens à vent pouvaient ne pas faillir et se comporter à l'égal des instrumens à cordes. Il nous semble aussi que le mouvement du menuet se prend trop lentement; à Vienne, où les traditions de Beethoven règnent encore, on mène ce morceau plus vite, et l'effet y gagne. Nous dirons en outre que la société des concerts devrait un peu songer à varier son répertoire. Ne prodiguons pas nos dieux, si nous voulons qu'on les honore, et n'oublions pas que c'est une des lois du sanctuaire de ménager l'exposition des objets sacrés. Pourquoi n'essaierait-on pas de cette symphonie de Schubert, récemment découverte, et qui vient d'obtenir tant de succès à Leipsig? On a parlé aussi des entr'actes d'*Egmont*, dont on ne connaît en France que l'admirable ouverture. Un jeune musicien, qui se recommande non moins par la distinction de son talent que par son culte religieux pour les grands maîtres, l'auteur des plus charmans *lieder* qu'on ait écrits depuis Schubert en Allemagne, M. Dessauer, s'est chargé de procurer à la société non-seulement la partition de Beethoven, mais aussi les mélodrames composés à son sujet par Grillparzer. En produisant avant la clôture de la saison musicale cette pièce inédite en France du grand-maître, l'orchestre de la rue Bergère ranimerait à point cet enthousiasme, qui, tout religieux qu'il puisse être, veut cependant qu'on l'alimente de nouveautés.

M. Berlioz surveille à cette heure les répétitions du *Freyschütz* de Weber, car, il faut bien le dire, on travaille à la mise en scène du chef-d'œuvre. Lorsque Meyerbeer se retire, que M. Scribe s'abstient, que tous les élémens de fortune viennent à manquer, il faut bien avoir recours aux arrangemens, dernières ressources des théâtres qui tombent. Weber paiera pour tout le monde, tant pis pour lui. On sait que le *Freyschütz* est une partition de

genre (en France nous dirions un opéra comique), un *mélodrame*, dont la vie allemande avec ses mœurs naïves et paisibles d'un côté, ses superstitions et ses terreurs de l'autre, fait tous les frais. Quand Weber veut écrire un grand opéra, il compose *Euryanthe* avec ses développemens épiques, ses vastes dimensions, ses imposans récitatifs; mais, nous le répétons, le *Freyschütz*, quels que soient d'ailleurs les horizons romantiques qui se révèlent un moment au second acte, le *Freyschütz* est et demeure un opéra de genre, et cela par l'unique et toute-puissante raison que le maître ne l'a point voulu autrement. Or l'Opéra convoitait le *Freyschütz*; mais comment faire pour se l'approprier? pas le moindre bout de récitatif dans cette partition, pas le plus petit air de ballet. Qu'à cela ne tienne. M. Berlioz se trouvera là tout juste pour compléter l'œuvre de Weber. Ainsi, un musicien aura l'audace de toucher à l'œuvre de Weber, d'enchasser dans des récitatifs de sa façon les morceaux épars dans le dialogue; on osera altérer le caractère d'une pareille musique, et faire, à force de maculatures, d'un opéra *parlé*, un grand opéra *chanté*. Or, les gens qui ne reculent pas devant une aussi triste besogne sont les mêmes que la moindre atteinte portée au génie irrite jusque dans la moelle des os, les mêmes qui criaient au sacrilége pour *les Mystères d'Isis*, au scandale pour *Don Juan*. Du reste, rien ne vaut les prétentions qu'on affiche. Écoutez-les, ils vous diront que le besoin se faisait sentir à l'Opéra d'entendre enfin le *Freyschütz* de Weber dans toute sa pureté (sa pureté! avec des récitatifs de M. Berlioz et des airs de ballet en manière de pot-pourri). On se figure ici connaître le chef-d'œuvre, erreur! Ni le *Robin des Bois* de l'Odéon, ni cet admirable *Freyschütz* qu'on a pu entendre par Haitzinger et la Devrient, ne sauraient donner une idée de la belle partition allemande. Le *Freyschütz* légitime, le véritable *Freyschütz*, le *Freyschütz* de Weber, c'est celui de M. Berlioz! Qu'on vienne ensuite nous parler de religion *artistique* et de foi musicale; qu'on affecte de se montrer intraitable sur le respect dû aux chefs-d'œuvre du génie humain : nous savons désormais que penser de cet enthousiasme échevelé. Eh! mon Dieu, faites des *pastiches*, si votre humeur vous y porte; nous serions, pour notre compte, tout disposés à vous passer de semblables fantaisies, si vous consentiez à les avouer franchement, car nous pensons que les chefs-d'œuvre, comme cette statue du commandeur dans l'opéra de Mozart, sont assez forts pour se défendre eux-mêmes, quand on les outrage. Mais de grace cessez de vous poser en mystagogue incorruptible, en quaker de l'art pur, en solennel gardien du sanctuaire, vous qui, pour violer l'arche sainte, n'avez attendu que l'occasion!

H. W.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 mars 1841.

La querelle entre l'Angleterre et les État-Unis paraît s'envenimer. Il est probable aujourd'hui qu'un différend territorial sans importance réelle fera éclater une lutte sanglante. L'Angleterre se sent blessée des chicanes et des violences des Américains; l'Amérique s'irrite du langage quelque peu sec et impérieux de l'Angleterre. L'orgueil national des deux peuples s'exalte, et on ne peut attendre la mesure et la prudence nécessaires ni de la Grande-Bretagne, toujours disposée à traiter ses anciennes colonies avec les souvenirs et la hauteur d'une mère-patrie, ni des États-Unis, livrés qu'ils sont à la violence des partis et aux emportemens d'une démocratie indisciplinée. Si M. Mac-Leod est condamné, le ministre anglais demandera immédiatement ses passeports. Une rupture deviendra inévitable. S'il a été acquitté, les négociations pourront être reprises sur la question territoriale. Une transaction sera alors possible; c'est le seul moyen raisonnable de mettre fin à des prétentions qui paraissent d'un côté et de l'autre fort exagérées. Il est sûr du moins que ni l'une ni l'autre puissance ne peut alléguer des preuves irrécusables du droit qu'elle réclame.

Nous ne sommes pas de ceux que réjouirait une lutte sanglante entre les États-Unis et l'Angleterre. Sans doute, la France n'a pas eu dernièrement à se louer du gouvernement américain; on a souvent accusé les républiques d'ingratitude; les États-Unis, dans leurs rapports avec le gouvernement français, n'ont pas toujours fait mentir le vieil adage. Sans doute encore, nous aurions le droit de ne pas nous affliger des pertes et des embarras de l'Angleterre. Nous ne voulons pas céder aux inspirations d'un patriotisme étroit et vindicatif. Quoi qu'il en soit des erreurs de leurs gouvernemens, les États-Unis et l'Angleterre sont, parmi les grandes puissances, les seules qui, dans

la carrière sociale, suivent une ligne parallèle à la nôtre, les seules qui proclament les principes que nous proclamons, et les libertés que la France a deux fois conquises. Ce serait un triste spectacle que cette lutte de deux peuples civilisés, cette lutte née d'une cause futile et ne pouvant aboutir à un résultat sérieux, sans compter d'ailleurs les pertes qui en résulteraient pour l'industrie et pour le commerce, les difficultés et les querelles auxquelles pourrait donner lieu la navigation des neutres.

L'Angleterre n'a pas été heureuse dans son expédition contre la Chine. La maladie dévore ses troupes, tandis que les Chinois prolongent par leurs ruses diplomatiques l'inaction des Anglais. Bientôt le commandant anglais aura besoin de renforts, et tout sera à recommencer. En attendant, le commerce des Indes a vu diminuer de plus de 80 millions par an le montant de ses transactions avec le céleste empire. Le gouvernement anglais, en voulant soutenir par la force une cause d'ailleurs fort injuste, n'a pas suffisamment considéré la nature du pays, le caractère du peuple auquel il avait affaire, et les difficultés de tout genre qu'il devait nécessairement rencontrer. C'est souvent un embarras que d'avoir maille à partir avec des lâches. Lorsqu'il faut aller chercher son adversaire à une distance énorme et dans des parages difficiles, on doit désirer qu'il ose en venir tout de suite à une action décisive. Les Chinois, qui ne brillent pas par la bravoure, mais qui ne manquent pas d'une certaine habileté, de l'habileté des gens faibles et rusés, ne veulent ni se battre, ni céder. L'empereur de la Chine a pour lui le climat, les distances, l'immense étendue de son empire, et la stupide résignation de ses peuples. Quand les Anglais auront dévasté et conquis un coin de l'empire, quel profit en retirera la Grande-Bretagne? Après avoir perdu ses soldats, elle perdra les fruits de l'expédition; et si elle voulait conserver ses conquêtes et fonder une sorte de colonie chinoise, elle y rencontrerait, par la nature des choses, des obstacles bien autrement graves que ceux qu'elle a dû vaincre dans l'Inde. La Russie a sans doute l'œil ouvert sur les affaires de la Chine, et un œil clairvoyant et jaloux.

En attendant, le représentant russe à Londres, M. de Brunow, s'est donné le facile plaisir de jeter, dans un banquet aux gobe-mouches de la Cité, un de ces discours qui font sourire si finement les augures de la diplomatie lorsqu'ils se rencontrent dans leurs sanctuaires. Il est vrai que M. de Brunow a surpassé tout ce qu'on avait fait de plus hardi et de plus amusant en ce genre. Il a sans doute attendri les honnêtes marchands qui l'écoutaient, lorsqu'il a parlé avec tant d'onction de la bonté grande et de l'humilité évangélique de l'empereur Nicolas, qui, dans l'affaire d'Orient (comprenez-vous, dans l'affaire d'Orient!), a bien voulu, avec une modestie rare, servir de second, que dis-je? pas même de témoin, mais de conseil à lord Palmerston. Et voilà, qu'on le sache bien, comment le gouvernement russe est décidé à en agir toujours avec son nouvel allié : tout pour les intérêts de l'Angleterre, pour la paix du monde, pour la plus grande gloire du sultan! Pour la Russie, le contentement d'une bonne conscience, les joies si pures et si intimes du désintéressement

et de l'abnégation suffisent à l'ambition de l'héritier de Catherine. Que Dieu lui donne satisfaction !

En attendant, le divan, sous les inspirations toujours tracassières et *brouillonnes* de lord Ponsonby, ne tient aucun compte du traité du 15 juillet, ni des conseils de ses puissans alliés. Maintenant qu'il a retiré des mains de Méhémet-Ali la Syrie et la flotte turque, il veut lui imposer les conditions les plus iniques et les plus humiliantes. Il veut déshonorer les cheveux blancs du pacha et réduire le vainqueur de Nézib au rôle d'un fonctionnaire de la sublime Porte. Disons notre pensée tout entière : nous n'en sommes pas blessés à l'endroit de Méhémet-Ali; nous serions plutôt charmés de le voir acculé entre l'infamie et l'énergie, curieux de savoir une fois s'il était réellement un homme de quelque valeur. Certes, s'il se résigne aux conditions qu'a dictées la haine de lord Ponsonby, s'il ne se rappelle pas qu'il possède encore un état et une armée, et que même dans l'intérêt de sa famille une résistance désespérée vaudrait mieux, qu'elle lui donnerait plus de chances de succès qu'une lâche soumission, il sera démontré pour nous que le Napoléon au petit pied de l'Orient n'était qu'une création fantastique de la presse, qu'une hallucination de quelques voyageurs. Toute idée d'héroïsme et de dignité à part, le pacha ne comprendrait pas la situation des choses en Europe, s'il craignait, par sa résistance à une pareille iniquité, de ramener sur les côtes de l'Égypte les flottes combinées des puissances, s'il croyait qu'on ira bombarder Alexandrie et conquérir l'Égypte pour soutenir les hardiesses posthumes du divan et les nouvelles extravagances de lord Ponsonby. L'Europe n'en veut pas davantage : elle ne recommencera pas une expédition en Orient; elle ne veut pas que des oreilles, qui pourraient enfin s'en blesser, y entendent de nouveau le bruit du canon anglais; il a été suffisamment entendu à Sébastopol et à Toulon. Ce sont des émotions qu'il ne faudrait pas renouveler. Derrière la diplomatie il y a partout, même en Russie, le gouvernement de l'intérieur, et derrière le gouvernement, le pays. Nous sommes convaincus que la diplomatie désapprouve sérieusement les prétentions de la Porte.

Il est probable qu'on la déterminera à biffer les clauses injurieuses qu'elle vient d'ajouter à l'investiture du pacha. Dans tous les cas, si le pacha résiste, les puissances n'épouseront pas la cause du sultan. Elles regarderont le différend comme une querelle d'intérieur, étrangère à la politique européenne, et ne pouvant, quelle qu'en soit l'issue, toucher à la question de l'intégrité de l'empire ottoman. Les puissances veulent en finir avec le traité du 15 juillet; elles désirent ardemment pouvoir le regarder comme un fait accompli, et en conséquence comme un document purement historique et sans autre influence sur la marche ultérieure des affaires européennes. C'est une convention boiteuse dont on voudrait faire oublier l'existence. On comprend les causes de ce désir. Nous ne reviendrons pas aujourd'hui sur une question que nous avons souvent examinée. Nous croyons que nos dernières conjectures étaient fondées; encore une fois, il serait aussi injuste que téméraire de vouloir aujourd'hui

apprécier des résultats qui ne sont pas encore réalisés, qui peuvent ne pas l'être. La réserve est d'autant plus nécessaire, que des faits nouveaux en Orient et en Occident pourraient donner aux affaires générales une direction imprévue, et modifier profondément l'état actuel des relations internationales.

L'Orient et l'Amérique, l'Amérique surtout, ont fait perdre de vue les autres points de l'extérieur. La régence espagnole va se trouver en présence des cortès. Nous ne partageons pas l'opinion de ceux qui redoutent cette épreuve pour la tranquillité de l'Espagne et pour le trône de la reine Isabelle. Les exaltés ne semblent pas se trouver en majorité dans la nouvelle assemblée espagnole: encore moins sont-ils en majorité dans le pays. En Espagne comme ailleurs, et là plus qu'ailleurs, les exaltés ne sont qu'une minorité à la fois imperceptible et bruyante; ils ne doivent leur importance qu'à l'apathie de la majorité, à cette apathie, qui, en Espagne surtout, peut, avant de s'émouvoir, supporter les désordres les plus fâcheux, endurer des outrages sanglans. Il y a cependant en Espagne plus qu'ailleurs des souvenirs, des traditions, des sentimens qui, malgré l'indolence du parti modéré, opposent une barrière infranchissable aux exaltés. Le principe monarchique n'est pas seulement dans la tête, mais dans le cœur des Espagnols. Ils ne regardent pas seulement la monarchie comme une institution politique, bonne en soi, utile, nécessaire à un grand état européen; ils l'aiment, ils la révèrent, ils y sont attachés comme à une institution nationale, comme à une partie essentielle de l'Espagne; l'Espagne et la monarchie, la monarchie espagnole, ne sont donc pour eux qu'une seule et même chose. Ils ne les ont jamais connues ni aperçues l'une sans l'autre. Les séparer, c'est une de ces abstractions de la pensée qu'un peuple comme le peuple espagnol traite de folie. En parlant de l'Espagne, on oublie trop souvent son histoire; ce n'est cependant que par son histoire qu'on peut expliquer la politique d'un peuple, ses erreurs, ses efforts, ses tendances. L'Espagne se traînera long-temps encore dans une ornière raboteuse et difficile. Menacée tous les jours d'un bouleversement qui, heureusement pour elle, ne peut s'accomplir, s'efforçant tous les jours d'établir dans le gouvernement de l'état un ordre, une règle dont elle sera long-temps encore incapable, l'Espagne, à travers ces difficultés et ces périls, profitera cependant de l'esprit du temps, s'éclairera peu à peu de la lumière générale et entrera un jour effectivement dans le giron politique où la nature et la géographie l'ont placée. Séparée invinciblement des états absolutistes et stationnaires, rattachée à la France par le voisinage, à l'Angleterre par les communications maritimes, secondée dans ses nobles efforts par les deux grands états constitutionnels, repoussée, tourmentée, méconnue dans son droit par les cours du Nord, l'Espagne, sans s'assimiler servilement ni à l'Angleterre, ni à la France, sans perdre son caractère national, sans cesser d'être elle-même, sera un jour un pays d'ordre, de progrès et de liberté. Certes, ce n'est pas aujourd'hui, ce n'est pas demain que ces prévisions pourront se réaliser. De mauvais jours sont encore réservés à l'Espagne, les jours de l'expiation ne sont pas encore révolus. Il n'est pas

moins vrai qu'elle a franchi sans sombrer les passages les plus redoutables de sa difficile carrière, et qu'elle avance désormais, péniblement sans doute, mais nécessairement, vers un meilleur avenir. Le jour viendra où le parti modéré, qui ne manque pas de lumières, aura honte de son inaction et du mal qu'elle fait au pays; le jour viendra où le parti des campagnes, le parti carliste, absolutiste, monacal, pénétré, modifié à son insu par les idées du temps, sentira ses aveugles rancunes s'apaiser, verra ses préjugés se dissiper, et rougira de voir les amis de l'ordre partagés en deux camps ennemis, pour être témoins impassibles et quelque peu ridicules des emportemens d'une poignée d'énergumènes, disciples serviles d'une école étrangère, utopistes insensés dont les idées et les projets n'ont rien d'espagnol.

En Suisse, la diète extraordinaire doit se réunir demain à Berne pour s'occuper de la question argovienne. D'après les délibérations cantonales, il est hors de doute aujourd'hui que le parti modéré peut seul former en diète une majorité. Si les cantons de l'extrême gauche et de l'extrême droite, ou, comme on dit, les *radicaux* et les *sarniens*, ne lui apportaient pas, soit les uns, soit les autres, un nombre de voix suffisant, qu'en résulterait-il? L'inaction, l'impuissance de la diète. Cela ne peut convenir ni aux sarniens, puisque le *statu quo* serait cause gagnée pour l'Argovie, ni aux radicaux, car, il est juste de le reconnaître, ils aiment trop leur pays, ils sont trop bons citoyens pour vouloir donner à l'Europe le triste spectacle de l'impuissance de l'autorité fédérale. On peut sans doute désirer, appeler de tous ses vœux la réforme de cette autorité; on peut la désirer plus forte, plus appropriée aux circonstances nouvelles où se trouve placée la Suisse. Toujours est-il que la diète est aujourd'hui l'ancre de salut pour la confédération; c'est dans la diète qu'est tout entière l'importance politique, la force morale du pays, à l'intérieur et à l'extérieur. Le jour où la diète se trouverait frappée d'impuissance, le jour où il serait démontré qu'elle n'a plus d'action sur le pays, que les individualités cantonales, récalcitrantes, égoïstes, ne peuvent plus former un faisceau, et présenter à la Suisse, à l'Europe, une majorité respectée et respectable, la confédération suisse ne serait plus qu'un vain mot, un mot que personne ne voudrait prendre au sérieux. Il en est des états comme des particuliers. Un grand seigneur pouvait se livrer à ses caprices, faire des folies; moralement il n'en était que plus coupable; en fait, son rang, ses richesses, sa parenté, sa clientelle, sa puissance, le mettaient à couvert des conséquences de ses excès. Un bourgeois au contraire, pour faire son chemin dans le monde, a besoin d'une conduite régulière, d'une vie honnête, de l'estime de ses voisins, de cette faveur que le public n'accorde réellement qu'aux hommes sans reproche.

La diète suisse, dans ces dix dernières années, dans ces années si pleines pour elle de périls et de difficultés, a fait preuve en mainte circonstance de force et de modération. Par sa sagesse et son énergie, elle a prévenu de grands malheurs. Nous sommes convaincus qu'elle ne manquera pas à la Suisse dans la circonstance actuelle. Elle trouvera moyen de concilier avec la dignité du

pays et avec les égards qui sont dus à un gouvernement cantonnal les droits froissés de la population catholique. La question se présente sous deux faces, le maintien des couvens et la destination des biens qui appartenaient à ces corporations. Sans doute il serait exorbitant de vouloir contraindre un gouvernement à garder chez lui des corporations qu'il croirait nuisibles à la chose publique. La question de savoir si elles le sont réellement est une question d'appréciation politique, appréciation que nul n'a le droit de faire que le gouvernement lui-même, que nul du moins n'a le droit de lui imposer. La question financière est autre. Ce qu'on peut dire de plus raisonnable, c'est que l'art. 12 du pacte de 1815 n'a pas entendu perpétuer ce qui est hors des prévisions humaines, je veux dire l'existence matérielle des couvens. En effet, ne pouvait-il pas arriver qu'on ne trouvât plus en Suisse de religieuses ni de moines? Le gouvernement argovien pourrait-il être contraint et forcé d'admettre dans ces couvens une population d'étrangers, d'hommes ennemis peut-être de la Suisse, de son gouvernement, de ses institutions? Nul n'osera le dire. C'eût été une atteinte trop profonde à la souveraineté, c'eût été priver le gouvernement de tous les cantons où se trouvent des couvens, d'une attribution précieuse, d'un pouvoir nécessaire. L'Autriche voudrait-elle renoncer au droit de ne pas recevoir ou d'expulser les étrangers dont la présence lui déplaît ou l'inquiète? Ce qu'on a pu garantir, ce n'est pas l'existence des corporations religieuses, mais la propriété de leurs biens au profit de la population catholique. On a pu prévoir le cas d'un gouvernement composé en majorité de protestans, et qui, en supprimant les couvens, s'emparerait des biens qu'ils possèdent : on a voulu donner aux populations l'assurance que ces pieuses fondations ne sortiront pas du patrimoine catholique. C'est là une garantie à la fois équitable et possible. Elle n'implique point avec la souveraineté cantonale. Elle indique à la diète le moyen de mettre fin à la contestation, moyen analogue à ce qui se pratique dans d'autres cantons, à Saint-Gal, par exemple.

Au surplus, la diète et les cantons apporteront d'autant plus de mesures et d'équité dans ces délibérations, que nul n'a essayé d'intervenir politiquement dans la question, que nul n'a essayé de faire violence à la Suisse. Quoi qu'on en dise, il n'y a pas eu d'intervention diplomatique, il n'a pas été passé de note au directoire. La réclamation du pape n'est pas une réclamation politique. Le chef du catholicisme s'adresse à l'autorité fédérale; qui pourrait s'en plaindre? Il fait ce que pourrait faire un chapitre, un évêque. L'Autriche a fait des observations relatives à la fondation première de ces couvens par la famille de Hapsbourg. A coup sûr, ces observations sont sans valeur : c'est là de l'histoire plus qu'ancienne et sans aucune portée légale aujourd'hui; mais ces observations ne sont pas non plus un fait d'intervention politique. L'Autriche avait-elle l'intention d'aller plus loin? de passer de la réclamation légale à l'intervention diplomatique, de joindre aux remontrances politiques la menace? La question est oiseuse. En politique, il faut s'en tenir au fait sans trop s'arrêter aux intentions. En fait, la note, si elle a existé (nous ne l'affirmons pas),

n'a pas été présentée. Pourquoi ? Peu importe. La dignité et l'indépendance de la Suisse ont été ménagées; c'est l'essentiel. C'est à la Suisse maintenant de nous montrer, par des mesures pleines à la fois de fermeté et de modération, qu'elle est en effet digne des égards et de la déférence que les puissances voisines ont eu à cœur de lui témoigner.

M. le général Bugeaud a pris possession du gouvernement de l'Algérie. Il en a commencé l'inspection; il visite, il observe, il encourage, il dirige; tout annonce un gouverneur actif, éclairé, plein de ressources; administrateur habile, homme de guerre redoutable aux Arabes, il paraît vouloir consolider notre conquête par les armes et par l'établissement colonial. M. Bugeaud entrera ainsi dans la bonne voie; le canon et la charrue nous sont également nécessaires en Afrique. Nous l'avions dit, nous le répétons aujourd'hui avec M. le gouverneur-général : des agriculteurs, vigoureusement protégés par une vaillante armée, peuvent seuls fonder en Afrique une puissance qui dédommage un jour le pays de ses avances et de ses sacrifices. M. Bugeaud est un agriculteur habile, pratique, un soldat actif et prudent; il peut mieux que personne résoudre ce double problème, vaincre et fonder, repousser les Arabes et appeler des colons qui remuent enfin ce sol africain et en fassent sortir de riches moissons et une végétation qui neutralise les principes délétères du climat. Nous n'étions pas admirateurs passionnés de M. Bugeaud, homme politique et orateur parlementaire; nous sommes, au contraire, pleins de confiance dans l'avenir de la vaste colonie qu'il gouverne. M. Bugeaud est aujourd'hui tout entier à la chose à laquelle il est éminemment propre. Il rendra d'importans services au pays. Un des fils du roi, M. le duc d'Aumale, est allé rejoindre l'armée d'Afrique. C'est dire qu'une nouvelle campagne va s'ouvrir, qu'il y a en Afrique des périls à affronter, des ennemis de la France à combattre. Le pays applaudit à cette noble ardeur, et il est fier de voir que c'est avant tout sur le champ de bataille, en face de l'ennemi, que nos princes veulent être les premiers.

M. Villemain vient de présenter à la chambre des députés un travail important et qui préoccupe fortement les esprits. Nous voulons parler du projet de loi sur l'instruction secondaire, de ce projet qui doit réaliser une liberté promise par la charte et résoudre une question grave, délicate, dont les difficultés et les périls tiennent la solution en suspens depuis plusieurs années.

Cette grande question a occupé tous les hommes éminens de l'Université qui ont successivement dirigé le département de l'instruction publique. M. Guizot, après avoir doté le pays d'un vaste et beau système d'instruction primaire, avait présenté à la chambre un projet de loi pour régler la liberté de l'enseignement dans l'instruction secondaire.

M. Villemain, pendant le ministère du 12 mai, avait repris la matière en sous-œuvre, en profitant à la fois des idées de son prédécesseur et des travaux non moins importans de la commission de la chambre des députés. Le projet de M. Villemain ne put être présenté à la chambre : le cabinet du 12 mai céda

la place au cabinet du 1er mars; l'Université donna à l'instruction publique un chef également éminent et expérimenté dans la personne de M. Cousin.

Dans les huit mois de son ministère, M. Cousin a appliqué la rare activité de son esprit à toutes les branches de l'enseignement; il a lui-même fait connaître au public les principaux actes de son ministère en en publiant un recueil dont la l'introduction a paru dans la *Revue*, et a pu, dans sa brièveté lucide et substantielle, faire comprendre l'étendue et l'importance des réformes que M. Cousin essayait ou méditait. M. Cousin, profitant à son tour des travaux de ses prédécesseurs ainsi que de ses propres études, rédigeait aussi un projet de loi sur l'instruction secondaire, projet qu'il vient de publier, mais qu'il n'a pu soumettre aux chambres.

Enfin M. Villemain a pu, en rentrant aux affaires, se vouer de nouveau à ce travail difficile. Le projet de loi est présenté, et un exposé des motifs aussi remarquable par la sévère simplicité de la forme que par les hautes questions qu'il résume, appelle fortement l'attention de la législature sur les points les plus scabreux de l'administration et de la politique.

Nous ne pouvons pas aujourd'hui entrer fort avant dans cette matière importante. Elle demande une étude approfondie, une discussion sérieuse; il est peu de matières plus délicates, plus compliquées que l'affranchissement de l'instruction secondaire au milieu d'une société renouvelée, plus appliquée à détruire qu'à conserver, plus éprise d'un avenir vivement espéré et mal connu, que des traditions du passé ou des avantages et des réalités du présent.

Nous reviendrons plus d'une fois sur une matière qui intéresse si vivement, si profondément l'état et la famille, le présent et l'avenir. Nous comparerons les divers projets, et, passant rapidement sur ce qu'ils ont de commun, nous examinerons plus particulièrement les points sur lesquels des hommes si dignes de la confiance du pays ont été d'un avis différent.

En attendant, nous remercions M. Villemain d'avoir franchement et nettement caractérisé cette liberté d'enseignement que nous désirons, comme lui, voir s'établir parmi nous, mais qu'il ne faudrait pas cependant confondre avec ces libertés tout individuelles dont les rares abus ne sont pas une cause de perturbation dans l'état. L'enseignement, c'est la vie morale du pays; un enseignement pervers ou inefficace tue les intelligences, exactement comme la disette ou la peste moissonne les générations physiques. La libre concurrence sans garanties suffisantes, c'est du délire.

Il faut que la liberté élève, au lieu de le rabaisser, l'enseignement secondaire. Une instruction forte peut seule préserver de l'abaissement une société démocratique. Redisons-le avec M. Villemain, on ne pourrait mieux dire : « Là où on essaie d'instruire un peu tout le monde, et d'élever le niveau commun des esprits, le degré supérieur d'instruction a besoin d'être plus complet et mieux ordonné, car la tâche de la vie sera plus laborieuse. Là où les distractinctions sociales sont moins puissantes et plus contestées, celle qui vient de l'éducation, et qui tient à la fois à l'élévation des principes et au développe-

ment des connaissances, ne saurait être trop soutenue et trop encouragée par les hommes zélés pour la gloire et la stabilité du pays. »

M. Villemain s'est ensuite appliqué à réfuter un préjugé assez général. « On a dit que le système actuel d'éducation classique était trop répandu, qu'il formait trop de demi-savans, et qu'il surchargeait de vocations manquées et d'ambitions déçues notre société déjà trop inquiète. On s'est plaint de la foule qui encombrait toutes les carrières, et on a supposé une disproportion excessive entre le nombre des fonctions sociales et celui des aspirans que leur éducation dispose à les remplir. Les faits démentent cette idée.

« Qu'on prenne le tableau de toutes les professions, de toutes les occupations publiques qui exigent ou qui supposent un fonds choisi de connaissances, une véritable culture intellectuelle, et on se convaincra que de nos écoles publiques, des écoles particulières, et de l'éducation domestique, enfin, il sort à peine chaque année un nombre suffisant de candidats pour assurer le recrutement méthodique et régulier de la société dans toutes les fonctions électives ou déléguées, dans toutes les professions libérales, dans toutes les hautes industries qui forment pour ainsi dire l'état-major civil du pays.

« L'instruction classique, en effet, se résume et se constate par le baccalauréat ès-lettres. Or, le nombre exact des bacheliers reçus depuis douze ans offre pour moyenne 3,248 réceptions par année, et, d'autre part, toutes les positions sociales à occuper et à desservir dans la magistrature, l'administration supérieure, le barreau et diverses professions savantes, excèdent 60,000. Ces nombres rapprochés indiquent assez que, comparativement à la durée probable de la vie, les résultats actuels de l'instruction secondaire sont loin d'être imprudemment exagérés, et qu'ils ne sont pas même encore dans une proportion égale aux demandes régulières et successives de la société. »

Ces faits sont décisifs. Il importait de dissiper des préjugés et des craintes qui auraient pu pousser des hommes honorables à des résolutions directement contraires à l'esprit et aux exigences de notre état social.

C'est ainsi que M. Villemain est allé franchement au-devant de toutes les questions que soulève l'examen de cette importante matière. Nous y reviendrons bientôt, et, en rendant au beau travail de M. Villemain toute la justice qui lui est due, nous ne dissimulerons pas les doutes qu'ont fait naître dans notre esprit quelques-unes des dispositions du projet.

V. de Mars.

TABLE DES MATIÈRES

DU XXVe VOLUME.